

MAX DU VEUZIT

# La belle étrangère



BeQ

**Max du Veuzit**

**La belle étrangère**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 382 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milex

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

# **La belle étrangère**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1959.

## I

L'homme avançait avec précaution et, pourtant, il se hâtait.

Dans l'aurore qui pâlisait le ciel, la cime des sapins se balançait avec nonchalance. De place en place, les feuilles pâles d'un bouleau frissonnaient.

Le long des pentes abruptes, l'eau coulait, joyeuse et pressée, entraînant avec elle des cailloux ronds et des fleurs desséchées, arrachées à la terre par le vent du Nord.

L'homme avançait...

C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, grand et svelte. La décision se lisait sur son visage, tendu par le double effort d'une attention sans cesse aux aguets et d'un cheminement difficile. Difficile, non pas que le sol ou le sous-bois fussent particulièrement pénibles à parcourir,

mais par tout ce qui pouvait y survenir de mauvaises surprises ou de rencontres indésirables.

Car l'homme qui marchait dans la montagne, par ce matin de printemps, manifestement se cachait.

Bien que l'herbe fût encore humide de rosée, il évitait le sol pierreux et se tenait sur le côté des sentiers tracés à travers bois, toujours prêt à se jeter dans les taillis à la moindre alerte.

S'il lui arrivait de couper quelque route forestière, il ralentissait sa marche, jetait de longs regards anxieux autour de lui et passait rapidement.

Sous la courte visièrre de sa coiffure, ses yeux bleus frappaient par l'énergie de leur regard et les lèvres minces de sa bouche, belle et grande, étaient à la fois spirituelles et fermes. Il portait sur le dos un sac tyrolien en toile vert foncé, dont la couleur tranchait à peine sur son costume de sport, sobre et confortable. Ses souliers à fortes semelles, sur lesquels étaient retournées de grosses chaussettes de laine, foulaient la terre

d'un pas vif et sûr.

L'homme avançait toujours.

Il y avait trois jours, trois jours interminables qu'il allait seul à travers la sombre chaîne de montagnes qui sépare la Sylvanie du Montballero. Il marchait sans relâche, avec de courtes haltes pour prendre un rapide repas et se désaltérer aux sources glacées et savoureuses.

Une fois encore, le soir descendait sur la forêt et le moment vint pour lui de gagner un refuge pour la nuit.

Le silence, à cette heure crépusculaire, semblait encore plus dense.

Dans l'obscurité commençante, l'homme se dirigea vers un amas de roches grises ; armé du bâton ferré sur lequel il s'appuyait, il se fraya un passage au milieu des ronces qui s'enchevêtraient à ses pieds. Il parvint ainsi devant une ouverture étroite et profonde dans laquelle il s'enfonça.

Il découvrit alors une sorte de grotte et s'étendit avec satisfaction sur le sol recouvert de mousse, après avoir fait un oreiller de la



couverture de laine qu'il portait enroulée à l'extérieur de son sac tyrolien.

Le voyageur n'en pouvait réellement plus. La fatigue physique, jointe à la tension nerveuse, lui faisaient subir une rude épreuve. Triompher de l'une et de l'autre exigeait une volonté tenace et un corps entraîné aux exercices sportifs.

Mais les forces humaines ont des limites. Sans résister davantage au sommeil qui l'envahissait, il ferma les yeux et s'endormit instantanément.

Il ne s'éveilla qu'au matin. Le soleil, déjà, dorait l'entrée de la grotte ; l'homme sauta sur ses pieds, fâché de s'être mis en retard : sa montre marquait huit heures. Après une toilette sommaire, il rechargea son sac sur son épaule. Plein d'une ardeur nouvelle, il se remit en marche.

Bientôt, la forêt s'interrompt. Devant lui, des champs de lavande et de genêts en fleur s'étendaient sur un assez long parcours. À leur extrémité sud, les sapins s'alignaient de nouveau.

Avant de s'engager sur ce terrain découvert, il

inspecta l'horizon, plus attentivement encore qu'il ne le faisait d'ordinaire, à l'aide de jumelles. Il ne voulait être aperçu de personne.

Avec un léger sourire, il se ganta et se mit à marcher à quatre pattes, se traînant parfois sur le sol, donnant l'impression du balancement d'un ours. Bien que son esprit fût accaparé par la gravité du moment, et plus encore par celle des heures qui allaient suivre, il ne put s'empêcher d'évoquer avec un fou rire intérieur l'effarement scandalisé de la chère baronne de Serdan, sa tante, si elle avait pu le voir dans cette situation à la fois tragique et grotesque, son effroi si elle avait connu les dangers qu'il courait.

L'espace d'un éclair, il eut devant les yeux la salle à manger paisible d'Arlevé, avec ses hauts bahuts sculptés et ses chaises Louis XIII.

Mais cette vision s'effaça brusquement, bousculée par les exigences présentes qui interdisaient tout répit. Son attention se tendit à nouveau.

Enfin, il se retrouva sous le couvert des arbres. Il put se redresser et reprendre une allure

normale.

Le but approchait...

Un grand soulagement lui vint. Le plus long, le plus difficile était accompli. Maintenant, il n'y avait pas un sentier, une clairière, qu'il n'eût parcourus dans le passé. Déjà, il reconnaissait chaque buisson, presque chacun des arbres. Dans leurs branches lourdes et lasses qui ployaient mollement, il avait jadis grimpé et ri, construit des fortunes imaginaires et dormi dans des hamacs de fantaisie, doucement balancés par le vent.

Ils étaient six alors... Six garçons vigoureux et bruyants...

Où étaient aujourd'hui les cinq autres ? Que restait-il de leurs corps élancés et robustes, de leurs têtes rondes et volontaires, recouvertes de cheveux indisciplinés, qui sortaient en mèches raides de leurs toques de fourrure ?

Que restait-il de ce qui avait tenu tant de place dans son enfance ? Que demeurait-il du cadre où s'était déroulée une si grande partie de son

adolescence ? Où étaient les affections précieuses d'autrefois ?

Mais le terrain se modifiait encore. La pente que l'homme dévalait en ce moment aboutissait à une vallée profonde. Les arbres s'espaçaient. Bientôt, à quelques centaines de mètres sur sa droite, il vit les ruines calcinées d'un village.

Une profonde émotion crispa ses traits. Il avait connu chacune des maisons qui s'élevaient à cet endroit, et le nom de chaque être humain qu'elles abritaient. Souvent, il avait poussé la porte d'un enclos planté de pommiers, il avait bu à longs traits le lait frais que lui offrait une hospitalité rustique et accueillante.

La haine ni l'envie n'existaient alors. Pour eux, il était seulement un garçon turbulent, débordant de santé, dont la main tendue était serrée par tous avec amitié. Et la joie régnait dans le village. Le bonheur semblait devoir l'habiter toujours.

Mais la dureté des temps, la folie des hommes, les guerres avaient tout balayé, brûlé les maisons, anéanti les foyers...

Et assassiné les beaux souvenirs de son enfance !

Il s'arrêta le long d'un pan de mur, devant une sorte de place carrée où se dressait encore, croulante et éventrée, la petite église. Autrefois, le pope y parlait de Dieu et du Ciel, en termes émouvants et simples, à la jeunesse du village.

Il se rappela les offices du dimanche, les larges jupes des filles, leurs frais visages blancs et leurs nattes épaisses et sages qui dansaient sur leurs minces épaules. Il se rappela l'air conquérant des garçons, avec les manches bouffantes de leurs chemises brodées et le cuir souple de leurs bottes luisantes.

C'était là un temps révolu, celui du bonheur... Un temps où lui et ses cousins n'étaient pas encore orphelins et grandissaient au sein de familles heureuses.

Il fit un signe de croix et pria.

« Me voilà seul au monde, mon Dieu. Permettez que ma vie serve à quelque chose. Aidez-moi à remplir la mission que vous me

confierez. »

C'était encore la fin de l'après-midi. Une nouvelle journée s'achevait. La solitude, au cœur du village anéanti, semblait plus pesante. L'atmosphère s'épaississait.

Il s'arracha aux tristes souvenirs qu'évoquaient ces murs lézardés et ces herbes folles. À grandes enjambées, il s'éloigna.

Il fit ainsi un kilomètre environ ; puis, brusquement, au détour d'un chemin creux, il distingua dans le brouillard naissant une maisonnette trapue, percée de petites fenêtres.

Son cœur battit dans sa poitrine. C'était un cœur jeune et sensible que la vie avait déjà bien malmené, mais qui gardait sa juvénile ardeur. La vue de cette humble demeure le bouleversait. Que ses murs, son toit de chaume fussent encore là, presque intacts, cela équivalait à une sorte de miracle. Une habitation existait encore ! Sa présence, dans cette immensité désolée, semblait un message d'espérance.

Maintenant, il en était tout proche. Seul, un

pré planté de quelques arbres fruitiers l'en séparait. Tout autour, les sapins formaient un cercle obscur et odorant. Les troncs de quelques bouleaux dont l'écorce s'écaillait lentement laissaient, de place en place, des taches lumineuses.

L'homme sursauta.

Un chien, sentant probablement une présence étrangère, s'était mis à aboyer soudain.

Un chien ! La vie...

Au même instant, levant machinalement les yeux, il crut apercevoir une forme mince et noire dans l'un des sapins les plus élevés, dont les branches basses balayaient presque la terre.

Par un réflexe inconscient, il se dissimula derrière un arbre et guetta. Plus rien ne remuait...

Pourtant, il était sûr d'avoir aperçu quelque chose dans cet arbre et, selon toute vraisemblance, il s'agissait là d'un être humain !

Indécis, il ne savait quel parti prendre. Quelqu'un surveillait ses mouvements... Était-ce un ami ou un ennemi ? Le chien aboyait toujours

furieusement.

Soudain, la porte de la chaumière s'ouvrit. Une vieille femme parut sur le seuil, mais elle fut aussitôt bousculée par le chien qui s'élançait au-dehors, un grand chien-loup, aux babines retroussées, grognant dangereusement comme un animal qui se prépare à l'attaque. Il se rua dans la direction de l'inconnu.

Immobile, le cœur chaviré, l'homme voyait le chien bondir vers lui, mais il ne s'en souciait guère. Les yeux fixes, il considérait la vieille femme qui semblait terrifiée sur le seuil de la maisonnette.

Puis, le chien fut tout près de lui. Il leva la main et dit avec douceur :

– Tout beau ! Tout beau ! Chut...

Le chien s'immobilisa et grogna encore un instant. Soudain, avec des jappements sourds, il rampa vers celui qu'il s'apprêtait à attaquer à la seconde précédente.

Les craintes de la pauvre femme ne se calmèrent pas quand elle vit l'animal revenir vers



la maison avec des bonds joyeux, suivi d'un grand jeune homme dont la haute silhouette la fit brusquement tressaillir.

La main en auvent sur ses yeux que l'âge éteignait lentement, elle observa, éperdue, celui qui venait à elle et qui, soudain, se mit à courir.

Avant même qu'elle eût pu prononcer le nom qui tentait de passer sa gorge nouée par l'émotion, il l'avait rejointe, saisie entre ses bras robustes et la serrait contre lui, les larmes aux yeux.

– Maroussia ! Maroussia ! Est-il possible ? Ma vieille Maroussia ! Tu es vivante !

Elle murmura d'une voix étranglée :

– Monsieur Alain, est-ce bien vous ?

– Oui, ma bonne, c'est bien moi. Que Dieu soit béni, qui me permet de te retrouver !

– Qu'Il soit béni de vous ramener vers moi, monsieur le comte.

Elle se dégagea, courba son vieux dos perclus de rhumatismes, prit la longue main élégante et douce, mais ferme, qui se tendait vers elle et, en

balbutiant des mots sans suite, d'une voix tremblante, à plusieurs reprises, elle la baisa en pleurant.

Un peu gêné, car son éducation française lui avait fait oublier les mœurs qu'il avait connues dans son enfance, l'homme releva la forme inclinée devant lui et retira sa main.

– Tu m'as reconnu, Maroussia ! dit-il affectueusement. J'ai pourtant beaucoup changé.

La vieille femme sourit à travers ses larmes.

– Quand on a connu la mère de Monsieur le comte, on ne peut ignorer que Monsieur le comte est son fils... Les mêmes traits, la même race. Même une vieille sorcière comme moi est incapable de ne pas s'en apercevoir.

Il protesta gentiment :

– Une vieille sorcière ? Quelle idée !

Il se rappela les vastes jupes brodées que portait, comme une princesse, une femme dans la force de l'âge. Ses cheveux sombres étaient alors relevés en couronne autour de sa tête. Que restait-il, hélas ! de cette femme sereine et robuste qui

veillait sur les enfants, détenait l'autorité sur les nurses, les institutrices françaises elles-mêmes ? Que restait-il de cette haute et ferme poitrine qui avait allaité de si magnifiques bébés ?

Non, rien en cette vieille femme tordue par les douleurs, tremblante, vêtue de haillons sans couleur et sans forme, ne rappelait la gouvernante imposante des jours passés.

De ces jours-là, que restait-il, sinon des ruines sanglantes et des visages morts ? Par quel prodige cette malheureuse avait-elle échappé au désastre ? De la voir vivante, mais tellement misérable, si visiblement abandonnée de tout secours humain, réduisait à néant l'espoir vague, mais cependant tenace, qui l'avait conduit jusque-là et que sa vue avait un instant renforcé.

Cependant, Maroussia avait saisi un balai fait de branches de genêts séchées, grossièrement liées ensemble, et allait l'appuyer contre la porte, la tête en l'air.

- Que fais-tu ?
- C'est un signal, dit-elle.

Il s'inquiéta :

– Un signal ? Pour qui ?

Sans lui répondre, elle héla :

– Min... Min...

– Pour qui, ce signal ? répéta-t-il, inquiet. Tu sais, je suis ici en fraude. Tu as des voisins ?

– Oui, une voisine, admit-elle.

– Je la connais ?

– Monsieur le comte la connaît très bien.

– Qui est-ce ?

Elle sourit.

– Un peu de patience, mon maître... Un tout petit peu de patience. Il faut savoir attendre la joie, elle en devient plus précieuse.

Une lueur d'espérance éclaira le visage masculin. Se pouvait-il qu'un autre eût survécu au massacre ?

Il regarda la vieille femme jusqu'au fond des yeux. Toute sa physionomie questionnait avec passion. Elle secoua la tête avec un sourire plein

de bonne volonté, mais qui avait à tout jamais désappris la gaieté.

– Maroussia, murmura-t-il, il faut que je sache exactement... tout ce qui s'est passé.

– Que Monsieur le comte entre et se mette à l'aise. Ensuite, nous parlerons.

Derrière elle, il pénétra dans une pièce aux murs et au plafond noircis par la fumée que laissait échapper un poêle de faïence, cassé et réparé par des mains malhabiles. La pièce donnait l'impression d'un lieu violé auquel on a redonné tant bien que mal, et plutôt mal que bien, un air civilisé.

La dernière fois qu'il était venu en ce lieu, qui servait de rendez-vous de chasse, les coussins des divans qui couraient le long des murs n'étaient pas éventrés, la haute glace n'était pas fendue, le poêle était en bon état et la grosse suspension de cuivre ne pendait pas, misérable, à moitié démolie, au-dessus d'une table à peu près inutilisable, entourée de chaises boiteuses.

– Ils sont venus ici aussi, dit-elle d'une voix

étouffée, pleine de douleur et de colère. Ils n'ont pas brûlé la chaumière parce qu'ils y ont cantonné pendant quelques heures et, ensuite, ils ont dû l'oublier... J'ai eu bien de la peine pour raccommoder les choses et pour faire marcher le poêle.

– Je vois, répondit-il du même ton attristé, après un long regard circulaire.

Elle l'aida à se débarrasser de son sac et poussa près de lui un fauteuil défoncé. Il s'assit.

– Voulez-vous quelque chose ? Du thé ?...

Sur le moment, il ne songea pas à s'étonner de cette offre.

– Plus tard, plus tard. Je t'en prie, raconte.

Elle était restée devant lui, debout, les mains croisées sur son tablier déteint.

Le chien avait disparu.

– Je pense que leurs journaux ont raconté cela tout au long, commença-t-elle en hochant sa tête grise avec amertume. C'était une victoire pour eux d'avoir massacré toute une famille sans défense. Une magnifique victoire ! Anéantir des

femmes et des enfants innocents...

Ses paroles étaient remplies de douloureuse rancune et sa voix trembla de haine en achevant l'atroce accusation.

– Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de faire périr une famille régnante et d'incendier toute une province ! Ils pouvaient être fiers d'eux !

– Je sais à peu près comment les choses se sont passées, dit-il doucement, d'après ce que nos journaux en ont dit. Mais il doit y avoir des détails, des faits dont ils n'ont pas parlé, ou qu'ils ont ignorés. Rien ne pouvait m'indiquer que je te retrouverais ici, Maroussia, ajouta-t-il avec affection, ému par son visage tragiquement tendu vers un passé dont elle seule connaissait le déroulement terrible.

– Ils n'ont sûrement pas tout dit, répliqua la vieille femme avec une force soudaine.

– Parle, je t'en prie. Je voudrais tant savoir... tout. Savoir si je puis encore faire quelque chose, pour qui que ce soit... Peut-être venger les morts !

– Hélas ! la vengeance ne ressuscitera pas le passé. Faire quelque chose... Vous avez mis bien longtemps à venir. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? N'aviez-vous donc pas oublié ?

Elle ne formulait aucun reproche, elle se plaignait seulement, avec une sorte de résignation.

– Je n'ai pu venir plus tôt, dit-il. Peu après ces événements tragiques, j'ai perdu ma mère bien-aimée. J'étais en France, ma tante de Serdan est devenue ma tutrice. Je n'avais que seize ans. Presque aussitôt, la guerre a éclaté.

– La guerre ?

La surprise et l'incompréhension se lisaient sur le vieux visage. Alain d'Arlevé réalisa soudain que ce coin, perdu au cœur de l'Europe, avait ignoré le déroulement du conflit. Et qu'aurait pu savoir de ce cataclysme cette femme oubliée, enfouie dans la forêt, et qui avait certainement perdu tout contact avec le monde extérieur ?

En quelques mots, il résuma les dernières



années. Maroussia l'écoutait avec une attention qui dénotait plus de politesse que d'intérêt.

Pour elle, la vie du monde avait arrêté son cours par un après-midi sanglant d'un certain été.

– Venir ici, conclut Alain, n'était pas, aujourd'hui, une mince aventure. Tu comprendras que ma parenté avec la grande-duchesse disparue m'empêchait d'obtenir un visa de l'actuel gouvernement de Sylvanie.

Il ignora l'éclair de haine qui traversa le regard de la vieille femme.

– Il me fallait donc faire un voyage discret, poursuivit-il. Pour des raisons que je t'expliquerai plus tard, j'ai dû passer par le Montballero et non par le Daymonia, qui était cependant beaucoup plus proche...

– Vierge Sainte ! Le Montballero est horriblement loin !

– Aussi ai-je marché trois jours entiers pour te rejoindre enfin.

– Marcher trois jours ! répéta Maroussia, épouvantée. Mon Dieu, quelle époque !

– Oui, reconnut-il, elle est assez troublée, mais il ne s’y passe pas que des horreurs.

Elle le fixait avec une incrédulité évidente.

– Il s’y passe aussi des choses très bien, reprit-il avec un sourire où repassait sa jeunesse. Tu verras.

– Je verrai, moi ? Notre-Dame des Aubépines ! comment pourrais-je voir quelque chose de cette mesure que je ne peux quitter ?

– Est-ce que tu t’imagines sérieusement que je vais te laisser croupir dans ce désert, si boisé soit-il ? Lorsque tu te seras décidée enfin à me raconter ce que tu sais, et que je me serai rendu compte de la situation, tu vas courir les aventures et les grands chemins, comme une intrépide jeune fille... Tu passeras bravement la frontière, en fraude, en ma compagnie.

Elle parut stupéfaite et il crut qu’elle allait protester, mais, comme si une pensée soudaine lui venait, elle inclina la tête en signe d’assentiment.

Alain, était redevenu grave.

– Je comprends parfaitement à quel point cela t’est pénible, dit-il, mais, maintenant, il faut que je sache ce qui s’est exactement passé à Zunski.

Le vieux visage tanné pâlit à nouveau, mais ce fut une voix ferme qui s’éleva dans la pièce que le soir envahissait :

– Il faisait très chaud... Nous avons un beau ciel d’été. Leurs Altesses s’étaient installées dans la salle de billard... vous vous souvenez ? Elle était exposée au nord. Les jeunes princes y étaient aussi ; Wanda était allée au chenil avec l’institutrice française, parce que Dinga venait d’avoir des petits... Dinga, enfin, la chienne-loup. La petite princesse voulait choisir un chiot qu’on lui avait promis.

Maroussia leva les yeux vers Alain.

– Est-ce que Monsieur le comte se rappelle le vieux Piotr et son petit pavillon, dans le fond du parc de Zunski ?

– Très bien.

– Piotr était malade. J’allais le soigner tous les jours et c’est cela qui m’a sauvé la vie. J’avais

juste fini ma besogne, lorsque j'ai entendu des hurlements et des coups de fusil. Il y avait plusieurs mois que les troubles couvaient et Leurs Altesses Royales étaient soucieuses. C'était comme si l'air avait été chargé d'électricité et que chacun l'eût senti. Monseigneur le grand-duc voulait même envoyer sa femme à Paris avec les enfants, mais la grande-duchesse ne voulait pas se séparer de lui, surtout dans un pareil moment.

Un instant, sa mémoire s'arrêta à l'admirable maîtresse qu'elle avait perdue.

– Quelle femme ! murmura-t-elle. On ne reverra pas de sitôt la pareille ! Pour les enfants, moi et les institutrices, l'Anglaise et la Française, notre départ était décidé, mais le malheur a été plus rapide à venir que nous à partir. Lorsque j'ai entendu ces cris et ces coups de feu, j'ai compris que quelque chose de grave se passait au château. Hélas ! je n'imaginai pas possible ce qui le fut, pourtant ! Ce qui le fut ! répéta-t-elle lentement, les yeux fixés sur les images d'un passé affreux.

– Et alors ? dit Alain avec douceur, car elle s'arrêtait de parler.

Elle secoua la tête comme pour dissiper l'atroce vision.

– Alors, je suis sortie de chez Piotr en courant. Après quelques minutes, j'ai rencontré Jivan, le maître jardinier. Vous vous rappelez ?

– Oui, oui, je sais...

– Il courait aussi, mais dans l'autre sens. En me voyant, il s'arrêta. Il avait l'air terrorisé. « N'y va pas, criait-il, ils te tueront ! Ils tuent tout le monde ! » Il me raconta, très vite, qu'une bande de fanatiques avait envahi Zunski. Le grand-duc et ses fils avaient tenté de les chasser...

Maroussia cacha son visage dans ses mains.

– Les misérables les ont tués, gémit-elle. Tous. Les parents, les enfants, les serviteurs... tous morts. « Je ferais mieux, disait Jivan, d'attendre chez Piotr que ces forcenés soient partis... car enfin, une fois leur sale besogne faite, ils retourneraient bien d'où ils venaient ! » Mais, moi, je n'en étais pas si sûre. Et vous vous imaginez mon état. Hors de moi, sans écouter cet imbécile, je me suis remise à courir.

« Tout à coup, j'ai vu une grande lueur s'élever. C'était Zunski qui brûlait. En quelques minutes, le château n'a plus été qu'un brasier. Je ne pouvais plus rien pour lui ni pour ses habitants... Il a bien fallu que je me cache. Les bandits étaient comme enivrés de carnage et de destruction, ils couraient de tous les côtés, ils tuaient, ils brûlaient... Jivan et ses serres, le vieux Piotr et sa maison, le village, l'église... Il n'est rien resté.

Frémissante, Maroussia répéta d'une voix morne :

– Rien. Ce fut horrible, horrible ! Pendant trois jours, je me suis terrée dans la forêt... Et puis, le quatrième matin, je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir, en me cachant. Il fallait que je sache...

Plus bas encore, elle poursuivit :

– Tout était détruit... tout... et tous étaient morts. Il ne restait plus que des ruines et des cadavres.

Sa voix devint âpre et farouche :

– Partout des cadavres... Dans la salle de billard, sur la terrasse, à l’office, à la cuisine, aux écuries... des cadavres... partout. Pourtant...

– Pourtant ?... répéta Alain, la gorge sèche.

– Pourtant, au chenil, où la meute avait été exterminée aussi parce que les chiens hurlaient et menaçaient les intrus, il y avait encore un être vivant. Du fond de sa niche, Dinga surgit. Elle se traîna vers moi en gémissant, elle me tirait par ma jupe... Et alors... alors... un petit visage effrayant comme celui d’un fantôme se montra à l’ouverture de la niche et...

– Et... ? hurla presque Alain d’Arlevé.

– Et la petite Wanda sortit à quatre pattes. Avec peine. Elle mourait de faim et d’épouvante. L’institutrice française avait eu l’idée de la cacher là, et Dinga est restée couchée devant elle, la protégeant avec ses chiots. Qui peut connaître l’intelligence des animaux ? Dinga avait dû sentir le danger, comprendre qu’elle devait se taire. Elle n’avait pas bougé. On ne lui avait rien fait... Peut-être qu’on ne l’avait pas vue.

Alain d'Arlevé s'était levé. Il vint à la vieille femme et la secoua par l'épaule.

– Est-elle réellement vivante ? cria-t-il. Où est-elle ?

– Elle a été bien malade, mais elle a tenu bon, la pauvre petite... la pauvre petite fille !

Maroussia sanglotait, la tête dans son tablier.

– Où est-elle ? demanda encore Alain.

Comme pour lui répondre, la porte s'entrouvrit doucement... puis s'ouvrit tout à fait.

Sur le seuil parut une petite fille mince et brune, étrangement vêtue d'étoffes sombres, sans forme. Un vieux carré de tissu, semblable à celui qui recouvrait les divans, était posé sur sa tête et noué sous le menton.

Derrière elle venait le chien.

Alain s'élança, les bras tendus...

Mais, à la vue de cet inconnu, l'enfant, épouvantée, poussa un cri perçant et, avant que Maroussia ou le visiteur eût pu prononcer une



parole, elle s'enfuit et disparut dans l'ombre des arbres.

D'un bond, le chien la rejoignit.

## II

– Sainte Madone ! gémit la vieille femme. Elle a pris peur ! Nous ne la reverrons pas !

Mais Alain ne l’écoutait pas. À son tour, il franchissait la porte et courait vers le bois. Dans l’obscurité maintenant presque totale, il distingua cependant la forme grêle que désignait le chien attaché à ses pas. Il la rattrapa et la saisit par les loques noires qui lui servaient de robe.

Il la sentit frémir comme un animal pris au piège. Elle se débattait frénétiquement. Il ne voyait d’elle que l’ovale clair de son visage pâle.

– Wanda, murmura-t-il, tu ne me reconnais pas ?

Elle faisait toujours de vains efforts pour lui échapper. Pour toute réponse, elle appela d’une voix haletante son ami et son défenseur.

– Dinga !

Mais Dinga se refusait à toute attaque. Au contraire, elle faisait fête à l'assaillant avec des bonds joyeux.

– Dinga ! répéta la petite fille sur un ton de reproche et de surprise effrayée.

Alain parvint à prendre la petite main qui se crispa à son contact.

– Dinga ne me fera aucun mal, crois-moi. Elle a meilleure mémoire que toi et elle sait que je suis un ami... il est vrai que lorsque je venais à Zunski tu étais encore bien petite.

Au nom de Zunski, la fillette frissonna, mais les petits doigts que le jeune homme tenait prisonniers se détendirent légèrement.

– Je suis Alain d'Arlevé, ajouta-t-il lentement. Le filleul de ta maman. Ma mère était sa cousine germaine. Tu ne te souviens pas de ta tante Élisabeth ?

Doucement, tout en parlant, il l'entraînait vers la chaumière. Il sentit qu'elle tressaillait, et sa résistance devint moins opiniâtre.

– C'est pour cela que Dinga ne veut pas me

faire de mal. Tu comprends, elle n'a pas oublié, elle...

Alors une petite voix demanda anxieusement :

– Comment m'as-tu dit que tu t'appelais ?

– Alain. Alain d'Arlevé. Je suis ton cousin... presque ton frère puisque ta chère maman était ma mère spirituelle : ma marraine.

C'était Wanda, maintenant, qui l'entraînait vers la maisonnette, elle qui lui serrait la main comme si elle avait peur de le lâcher. Elle entra vivement et courut à Maroussia.

– Allume le feu ! commanda-t-elle d'un ton volontaire. Je veux le voir.

– Tout de suite, mon petit agneau. Dans cinq minutes, ce sera fait.

Amusé, Alain pensa que les rapports, entre elles, tenaient du régime féodal. L'enfant ordonnait, la femme obéissait aveuglément. Les rôles se trouvaient un tant soit peu renversés.

Un autre fait le frappait par son évidence : Wanda possédait une forte personnalité. Elle tenait certainement de sa mère, mais sans avoir la

douceur courtoise de celle-ci. La vie invraisemblable qu'elle menait depuis plusieurs années devait être à l'origine de son caractère autoritaire.

Bientôt, le poêle ronfla et, bien entendu, fuma. Une main toujours agrippée à celle d'Alain, Wanda ouvrit la porte du foyer et découvrit un brasier incandescent.

Elle commanda gravement :

– Approche, pour que la flamme t'éclaire.

Docilement, Alain pencha son visage vers la lueur. L'enfant s'avança et il put détailler ses traits, elle avait de longs yeux gris, un visage pâle et farouche, une bouche gracieuse, mais volontaire.

En souriant, il demanda :

– Est-ce que je te plais ?

Mais elle ne répondit pas à son sourire. Elle se redressa et dit seulement :

– Tu es venu me venger ?

Il y avait une lueur sauvage dans ses yeux. Il

comprit que la vengeance était sa première préoccupation.

– Je suis venu te chercher, dit-il. Ce qui est arrivé à Zunski te dépasse et me dépasse. Les révolutions sont comme les guerres, on est obligé de les subir... On ne peut ni les arrêter ni les modifier. Tu comprendras mieux cela quand tu auras appris tout ce qui s'est passé, tout ce qui se passe en Europe.

Il s'empêtrait un peu dans ses phrases. Ce n'était pas une tâche facile qu'expliquer à ces demi-sauvages, dont l'une était trop jeune et l'autre trop âgée, qu'un homme seul, même résolu, ne peut intervenir dans le destin d'un peuple, que la vengeance, le plus souvent, frappe des innocents et devient criminelle... qu'on ne répare pas le meurtre par d'autres meurtres.

– L'Europe ! répéta Wanda avec mépris.

Un silence tomba.

– Je suis venu aussi pour t'aimer, reprit Alain après un moment, avec une grave douceur.

Il entoura la fillette de son bras et la serra

contre lui. Dans ce geste passait toute l'émotion que lui communiquait cette enfant, par elle-même d'abord, puis par tout ce qu'elle évoquait. Elle dut ressentir cette émotion, deviner qu'elle en était la cause. Sa solitude présente, les souvenirs du passé, lui remontèrent au cœur. Oubliant la déception que la réserve d'Alain venait de faire naître en elle, elle se mit à sangloter sur cette épaule dont elle réalisait soudain toute la fraternelle tendresse.

De grosses et lourdes larmes roulaient lentement sur les joues fanées de la vieille femme.

Pendant quelques instants, Alain laissa le chagrin de Wanda s'épancher, puis, la tenant toujours contre lui, il tourna la tête et s'adressa à Maroussia :

– Si tu nous donnais un peu de lumière ?

La vieille femme leva les yeux au ciel.

– Le feu et les rayons de la lune sont nos seules lumières, la nuit, expliqua-t-elle.

– Mais comment, et de quoi vivez-vous ?

Alain, soudain, s'étonnait avec curiosité. Malgré la minceur de la petite fille et le dos voûté de la femme, il était manifeste qu'elles ne souffraient pas de la faim.

– Ce n'est pas sans peine, mais je m'en tire, déclara Maroussia avec fierté. Je vous rends l'entant en bon état malgré tout ce qu'elle a traversé... Nous sommes devenues de vraies sauvageonnes, à vivre ainsi toujours seules, mais Wanda va bien. Nous mangeons des fruits, des légumes... Je sais prendre des lapins au collet. Le bois ne manque pas dans la forêt, et puis... il y a le souterrain.

– Le souterrain ? répéta Alain, surpris.

Mais Wanda intervenait vivement :

– Et dans le souterrain, il y a encore l'électricité, figure-toi ! Mais, naturellement, nous n'avons pas su l'amener jusqu'ici. C'est bien dommage.

Elle avait pris le ton affairé d'une ménagère compétente. Alain sourit et posa la main sur la jeune tête ébouriffée.



– Quel âge as-tu exactement ?

– Treize ans. Bientôt quatorze.

– Elle est menue, mais solide, affirma la vieille femme. Grâce à Notre-Dame de Kasan, elle n'a pas eu un seul jour de maladie, sauf, bien sûr, après...

Elle s'interrompit, pour envelopper la fillette d'un regard attendri, puis acheva en baissant la voix :

– Enfin... sauf pendant sa fièvre cérébrale, acheva-t-elle.

Mais Wanda avait compris ce qu'elle avait voulu dire. Elle leva son visage tendu et bouleversé.

– J'avais tout vu ! murmura-t-elle. Tout !

Elle se pencha et mit ses bras autour de la tête intelligente de Dinga.

– Sans elle, ils m'auraient tuée aussi.

Elle frissonnait.

– Elle est si brave, Dinga ! Mademoiselle m'avait poussée dans sa niche... Elle s'est

couchée devant moi. Elle est restée là tout le temps.

Elle embrassa la chienne et murmura :

– Tu dis que tu es venu me chercher, Alain ?  
Tu veux m’emmener avec toi ? C’est vrai ?

– Bien sûr que c’est vrai !

– Roussia et Dinga aussi ?

– Roussia et Dinga également.

– Et où irons-nous ?

– Chez moi, en France,

Une ombre de frayeur et d’angoisse passa dans les yeux gris.

– Tu crois que c’est possible ?

– Rien n’est impossible, dit gravement le jeune homme, quand on a la foi et le courage. Regarde, Maroussia t’a bien sauvée et élevée... Ce n’est pas plus difficile d’arriver chez moi. Mais, au fait, vous parliez tout à l’heure du souterrain ? N’a-t-il pas été détruit, ou découvert ?

– Non, dit Maroussia. Comme je l’ai déjà

expliqué à Monsieur le comte, Leurs Altesses sentaient venir des troubles graves...

Elle mêlait ainsi la plus grande familiarité et le respect le plus protocolaire.

– Nos maîtres ont pensé à constituer des réserves dans la grande galerie souterraine et à y organiser un abri secret, avec des armes, des provisions. Ne vous en avait-on pas parlé ?

Alain se rappelait le jour où son oncle, le grand-duc, avait dévoilé à ses fils et à son neveu la galerie secrète qui reliait Zunski à cette chaumière, située bien en dehors du parc. Dans la chapelle privée de la grande-duchesse, ils avaient juré qu'ils ne révéleraient à âme qui vive ce qu'ils allaient voir.

Le souverain, avec l'aide d'un homme sûr, avait installé l'électricité dans l'abri secret : le courant était produit par une petite dynamo, actionnée par la chute d'un cours d'eau qui passait à proximité et qu'ils avaient pu capter.

– J'avais aidé au transport des provisions, poursuivait Maroussia. Des conserves de toutes

sortes, il y en avait pour plus d'une année. Alors, en faisant attention, vous pensez bien que, la petite et moi, nous pouvions y puiser longtemps. Mais heureusement que vous voilà, parce qu'à la longue les réserves se seraient épuisées, et j'en avais du souci. Non seulement pour nous...

– Pour qui donc ? demanda Alain.

– Ces provisions-là, Monsieur le comte, devaient ravitailler un jour les partisans de Leurs Altesses ! Et ils viendront, n'est-ce pas ? Ils renverseront « leur » nouveau gouvernement !...

Alain ne répondit rien à cela, ne voulant pas ajouter une déception et un chagrin à tous ceux qu'avait déjà supportés la pauvre femme. Il alla prendre son sac tyrolien sur la table branlante et l'ouvrit. Il en tira du pain, du fromage et du chocolat.

– Tenez, dit-il, voilà pour compléter le menu du dîner ; je suis sûr que voilà longtemps que vous n'avez mangé de cela !

Maroussia et Wanda se penchèrent ensemble sur ces choses incroyables qui leur étaient

offertes.

– Du chocolat ! murmura la petite fille. C’était si bon ! Je me rappelle... Est-ce que je peux en prendre un petit bout tout de suite ?

– Je crois, remarqua son cousin, que nous ferions mieux de dîner d’abord. Ensuite, tu mangeras ton chocolat, puis nous irons voir le souterrain.

Grâce au pain, au fromage, et au chocolat, le repas se transforma, pour Maroussia et pour l’enfant, en un banquet de fête.

– Et maintenant, dit Wanda lorsqu’ils eurent terminé, donne-moi la main, Alain, et laisse-toi conduire.

Elle l’entraîna vers le fond de la pièce et, là, elle appuya la main contre la paroi, non loin du poêle, derrière un banc. Sous la pression, un pan de muraille bascula. Une ouverture sombre apparut.

– Laisse-moi passer devant, dit Maroussia. Monsieur le comte n’a pas l’habitude. Je vais ouvrir la marche.

– Il fait noir, reprit la petite fille, toute joyeuse d'introduire son cousin dans ce lieu mystérieux, mais bientôt nous verrons clair, avec l'électricité.

– Comment avez-vous su faire marcher l'installation ? s'étonna le jeune homme.

– Ce n'est pas difficile. En transportant les provisions, je l'avais mise en service plus de cent fois, expliqua Maroussia.

– N'auriez-vous pas mieux fait de vous installer dans le souterrain ?

La vieille femme secoua négativement la tête.

– La petite avait peur, là-dedans... et, après tout, ce n'est qu'une cave, sans fenêtres, sans air : ce n'est pas sain. Et puis, ça rappelait trop de choses. Et l'hiver, comment y aurions-nous vécu ?

– Oui, évidemment...

Ils avançaient, en file indienne. Ils marchèrent ainsi pendant quelques minutes, puis, brusquement, le couloir qu'ils suivaient s'élargit. Alain entendit Maroussia presser le pas tandis que la main de Wanda l'immobilisait.

– Attends, dit-elle. Roussia va nous éclairer.

En effet, la lumière jaillit, assez faible et incertaine. Le jeune homme vit qu'ils se trouvaient à l'entrée d'une vaste salle dont les murs blanchis à la chaux semblaient sains et nets. Elle était meublée de bancs, de fauteuils de rotin et de quelques étroits divans. Des étagères couraient tout autour, du haut en bas des murs, chargées de caisses de conserves, d'armes ou de vêtements. Une immense table s'allongeait entre deux bancs, comme pour attendre des centaines de convives.

– Comment mon oncle et ma tante n'ont-ils pas gagné cette galerie ? murmura Alain d'Arlevé. Jamais on ne les aurait découverts là !

– L'attaque a été trop soudaine, dit Maroussia. Même s'ils avaient eu le temps de sortir de la salle de billard où ils se trouvaient, comme je vous l'ai expliqué, ils n'auraient pas pu gagner l'entrée du souterrain sans être suivis. Au début, quand nous nous sommes réfugiées dans la chaumière, je tremblais que quelqu'un ne découvrit cette entrée, celle qui part de Zunski.

Ensuite, j'ai compris que le château, brûlé, avait barré le passage en s'écroulant et que nous pouvions être bien tranquilles.

Tandis que la vieille femme parlait, Wanda conduisit son cousin, à sa façon volontaire et silencieuse, vers un petit meuble de bois. Elle l'ouvrit et y prit une photographie qu'elle lui tendit.

– Regarde, dit-elle. C'est tout ce qui me reste. Je l'ai trouvée dans un livre qui avait été laissé dans la chaumière. Maroussia dit que maman a dû l'oublier là.

Alain regarda l'image, celle d'une belle jeune femme au regard tranquille, entourée de ses cinq fils, cinq beaux garçons, et d'une très petite fille aux longs cheveux. Le cœur serré, il se tourna vers l'enfant frémissante dont les grands yeux ne semblaient pouvoir refléter que le désespoir.

– Il te reste encore un frère, petite Wanda, dit-il tendrement. Tu sais, n'est-ce pas, que tu peux compter sur mon affection ?

Pour toute réponse, elle se jeta



impétueusement dans ses bras ouverts.

– Oh ! aime-moi ! Aime-moi ! cria-t-elle. C'est tellement triste de n'avoir plus de maman, plus de papa...

Il ne pensa plus qu'à sa hâte de l'arracher à ce pays, à ses tragiques souvenirs, à lui construire une existence normale qui s'écoulerait, enfin, dans la sérénité.

Mais il ne se le dissimulait pas, dépouiller l'affreux passé de cette enfant de son pouvoir empoisonné serait une tâche ardue et longue. Toute sa tendresse, toute sa vigilance, jointes à l'éloignement, n'effaceraient pas sans difficulté les images enfouies au fond d'une petite âme dévastée.

Parviendrait-elle jamais à oublier les terribles visions qui avaient assombri ses jeunes années et dont le souvenir, si manifestement, la hantait ?

Bienheureux ceux qui peuvent évoquer leur enfance sans avoir le cœur serré...

Mais il fallait revenir au présent et à ses nécessités.

– Maroussia, dit Alain à la vieille femme, ne pourrions-nous pas, dans tous ces vêtements, trouver de quoi vous équiper, toutes les deux, pour notre voyage ?

– Ces vêtements ? répliqua l’ancienne femme de confiance de Zunski. Mais... ce sont des habits d’hommes !

– Eh bien !... il me semble qu’ils feraient parfaitement l’affaire. Ainsi habillées, vous attirerez moins l’attention.

– On ne peut pas habiller la petite Altesse avec des vêtements de gars de la montagne ! s’exclama la vieille femme. Moi, passe encore, bien que je ne me voie guère...

– Maroussia, dit le jeune homme impatientement, fais ce que je te dis et ne discute pas. Wanda traversera la frontière déguisée en garçon et elle ne sera pas déshonorée pour cela. Cherche dans ses paquets et choisis ce qu’il faut.

Il avait parlé avec autorité. Maroussia, réduite au silence par ce ton, fouilla dans les paquets. Wanda, distraite de ses tristes pensées, comparait

avec sa mince personne les accoutrements destinés, jadis, aux partisans de ses parents : culottes bouffantes, blousons de rude étoffe, chaussures épaisses.

– Que c’est grand ! dit-elle.

Maroussia parvint à découvrir des équipements de taille moyenne qui pouvaient leur convenir à peu près ; puis tous trois regagnèrent la chaumière.

– Et maintenant, repos pour tout le monde ! décréta Alain. Demain, nous partirons de bonne heure.

La vieille femme et l’enfant s’étendirent sur les divans défoncés. Lui-même s’enroula dans la couverture qu’il avait apportée et s’allongea sur un banc de bois.

Bien qu’il fût fatigué, il se passa longtemps avant qu’il s’endormît. Ce voyage, qu’il allait entreprendre le lendemain, l’inquiétait.

Pour venir il avait fait un long détour, franchissant la frontière de Sylvanie en un point relativement désert. Mais il ne pouvait exiger de

ses compagnes une marche aussi pénible et prolongée.

La petite république du Daymonia n'était pas très éloignée de Zunski, le calme et l'ordre y régnaient ; mais, justement à cause de cela, nombreux étaient les réfugiés qui affluaient là, et la frontière, pour l'atteindre, était étroitement surveillée.

Par bonheur, Alain ayant parcouru maintes fois la région, avec ses cousins, au cours de son adolescence, s'en souvenait parfaitement. Les paysages changent moins que les êtres humains ; il saurait guider ses compagnes. Mais de mauvaises rencontres étaient à redouter. Que se passerait-il si quelqu'un devinait les liens qui unissaient Wanda avec sa famille disparue ?

Cependant, il ne pouvait être question de se laisser arrêter par les difficultés de la route. Coûte que coûte, il fallait passer au Daymonia. Là, ils seraient sauvés. Tout irait bien, alors.

Alain d'Arlevé ne songeait pas encore à prévoir les complications, différentes, mais certaines, que ferait surgir dans son existence la

présence de sa petite cousine. Ce souci ne lui venait pas à l'idée. Son devoir le plus impérieux lui commandait de veiller sur l'enfant et sur son avenir, devoir de simple solidarité, mais aussi devoir d'affection et de reconnaissance envers ceux qui, jadis, l'avaient toujours considéré comme un fils.

Ayant eu le malheur de perdre son père lorsqu'il était encore très jeune, Alain avait trouvé auprès de son oncle, le grand-duc, un guide sûr et un appui constant. Il passait une partie de ses vacances, chaque année, en compagnie de sa mère, dans cette magnifique demeure de Zunski, où les jeunes princes étaient comme des frères pour lui.

Les bruits de guerre, et aussi l'intention du grand-duc d'envoyer ses enfants en France, avaient seuls empêché M<sup>me</sup> d'Arlevé et son fils de se rendre en Sylvanie, comme de coutume, en cet été tragique.

L'affreuse nouvelle du massacre sauvage de sa bien-aimée cousine germaine et de tous les siens avait, ensuite, ébranlé la santé de la comtesse

d'Arlevé. Elle ne s'était pas remise. Alain avait eu la douleur de voir disparaître sa mère au moment même où la guerre commençait à ensanglanter l'Europe.

Oui, Wanda était bien plus pour lui qu'une jeune cousine. Il lui appartenait, et à lui seul, de se pencher sur sa détresse, de la sauver.

« À la grâce de Dieu ! se dit-il. Dieu nous aidera. »

Et enfin, il s'endormit.

### III

Le jour se levait lorsque Alain s'éveilla, Maroussia et l'enfant dormaient encore profondément. Étendue devant le poêle éteint, Dinga, le museau entre ses pattes de devant, payait aussi son tribut au sommeil.

Le jeune homme rejeta sa couverture, remit ses chaussures et se leva. Il n'y avait plus de temps à perdre : la route serait rude, il fallait l'aborder le plus tôt possible. Le moment était venu de réveiller ses compagnes.

À la seule pression de sa main, Maroussia ouvrit les yeux.

Alain jeta un regard sur Wanda : la tête couronnée de ses cheveux noirs et longs, elle reposait sans bouger.

– Il faut la réveiller aussi, dit-il. Nous déjeunerons rapidement et nous partirons tout de

suite après. Prépare-toi, Maroussia. Appelle la petite.

La vieille femme se pencha sur l'enfant, qui ouvrit un œil, puis l'autre. Elle chercha son cousin du regard et lui sourit affectueusement.

– Bonjour, tout le monde ! fit-elle. Bien dormi, Alain ?

– Très bien dormi, merci. Maintenant, tu vas te lever et t'habiller bien vite. Je vais faire, pendant ce temps, un peu de toilette.

Tandis que Maroussia allumait le feu et faisait chauffer de l'eau pour le thé, il sortit.

À quelques mètres de la maisonnette coulait un petit ruisseau de montagne. Le jeune homme s'en approcha, étira ses bras en aspirant l'air frais et vif, puis, agenouillé sur l'herbe, il fit une toilette rapide. Dinga sautait autour de lui, lui léchait les mains, lui témoignait à sa façon sa joie de le voir là.

Quand il revint à la chaumière, le thé était prêt. Maroussia et Wanda avaient revêtu les costumes masculins rapportés la veille de la



galerie secrète. Ils étaient trop grands pour l'une comme pour l'autre, mais étaient tout de même plus pratiques et avaient plus de forme que leurs haillons féminins.

– À table ! dit Alain. Dépêchons-nous : il est déjà tard.

– C'est entendu, Monsieur le comte, dit Maroussia, mais il faudra bien tout de même un peu de temps pour préparer nos affaires !

Le jeune homme jeta un bref coup d'œil sur la pièce désolée où ils se trouvaient.

– Je t'en prie, Maroussia, ne te charge de rien d'inutile. Nous aurons beaucoup à marcher, et ce serait stupide de vous éreinter sans nécessité. Je ne pense pas que vous possédiez beaucoup de choses en suffisamment bon état pour les traîner avec vous dans une expédition de ce genre.

– Il y a mes vêtements et ceux de Wanda. Nous n'allons pas rester accoutrées comme nous sommes là indéfiniment ! s'exclama la vieille femme.

Il eut un sourire triste et tendre.

– Maroussia, Maroussia... as-tu oublié les élégances de Zunski et tes grandes jupes brodées d'or ? demanda-t-il. En France, vous serez autrement habillées que vous ne l'étiez dans votre coin perdu. Même pour le voyage, dès que ce sera possible, je vous procurerai des vêtements plus confortables et plus convenables que ceux que vous portez maintenant.

La vieille femme rougit.

– C'est vrai que nous avons l'air de pauvresses, en effet. Et ce n'est pas la peine de nous charger de hardes... Ah ! Monsieur le comte, lorsque je pense à Zunski, il me semble que rien de tout cela n'a jamais existé, ni le château ni ceux qui l'habitaient. Nous-mêmes, en ce temps-là, nous étions si différentes... C'est comme un rêve. Et maintenant nous vivons dans un cauchemar.

Ému, le jeune homme alla à elle et l'embrassa.

– Il ne faut plus penser qu'à l'avenir, ma bonne vieille Maroussia... à l'enfant que nous devons élever pour qu'elle soit digne de sa race, de tous ses ancêtres. Avec tes robes neuves, il

faudra te rappeler quelle merveilleuse femme d'intérieur tu étais, et combien tu étais tendre, et entendue à tout. Ma mère disait toujours que la nourrice des jeunes princes de Sylvanie était plus importante pour la maison royale que tous les chambellans, institutrices et dames d'honneur réunis !

Maroussia essuya ses yeux humides et sourit.

– Votre mère était la meilleure et la plus sainte créature du bon Dieu... Alors, vous croyez que là-bas... en France... ma vieille carcasse pourra encore servir à quelque chose ? Ça m'étonnerait bien. Que Monsieur le comte me regarde et me voie telle que je suis devenue... Une ruine. Oui, voilà tout ce qui reste de moi.

Alain refusa de s'attendrir. Il la menaça du doigt.

– Toi, tu cherches des compliments, dit-il en riant. Allez, allez, vilaine femme qui vous tracassez sans raison. Tout viendra à point, en son temps. Faites-moi confiance et mangeons.

Ils déjeunèrent de bon appétit. Wanda avait

relevé ses cheveux sous son bonnet. Avec son pantalon trop large, resserré à la taille par une ceinture, son blouson de grosse laine, ses gros souliers, elle avait l'air d'un petit pâtre des montagnes. Sa tenue inhabituelle l'amusait.

– Je ressemble à un vrai garçon ! dit-elle.

Elle ajouta, en français, avec un accent inimitable :

– Est-ce que je parle encore convenablement ?

Par-dessus la table boiteuse, Alain prit la petite main qu'elle lui tendait, toute brunie par le grand air.

– Est-ce que tu comprends aussi bien que tu parles ?

Elle sourit.

– Je crois que oui.

– C'est parfait. De cette façon, tu pourras tout de suite bavarder avec Gisèle.

Wanda leva les sourcils.

– Qui est Gisèle ?

– Ma cousine germaine. Je vis chez moi, en

France, à Arlevé, avec ma tante de Serdan, qui a été ma tutrice. Elle était la sœur de mon père. Gisèle est sa fille.

– Ah !... Et quel âge a-t-elle ?

– Dix-huit ans.

Wanda était devenue songeuse et détournait les yeux. Alain lui prit le menton et, avec douceur, ramena vers lui le petit visage volontaire.

– Qu'est-ce qui ne va pas, ma mie ?

– Je ne sais pas, dit-elle, réticente.

– Mais si, tu sais !

Elle hésitait, puis se décida.

– Avec tous ces gens qui sont chez toi, je ne te verrai pas souvent !

Alain se mit à rire.

– Quelles gens ? Ma tante et Gisèle ?

Elle baissa la tête.

– Tu les connais mieux que moi. Tu les aimes plus, peut-être. Moi, je serai une étrangère... Si

nous restions ici ?

Devant ce mouvement de jalousie enfantine, le sourire du jeune homme s'accrut. Il comprenait que Wanda, mûrie par les épreuves, n'était cependant qu'une petite fille éperdue et désaxée à laquelle il devait montrer beaucoup d'indulgence.

– Ne veux-tu pas devenir une femme comme étaient ta mère et la mienne ? demanda-t-il gravement. Ne veux-tu pas être habillée décentement ? As-tu pensé quelquefois que tu représentes, pour toute une catégorie d'habitants de ton pays, s'ils connaissaient ton existence, un idéal, un modèle ? Oublies-tu la famille dont tu fais partie ? Maroussia ne t'a-t-elle jamais parlé de tout cela ?

Une expression sérieuse se peignit sur les traits obstinés de l'enfant.

– Elle m'en a parlé, dit-elle, et je le savais déjà.

– Alors, pourquoi parles-tu de rester ici ?

Elle hésitait encore. Ses sourcils se fronçaient.

– Ta tante et sa fille vont peut-être se moquer de moi.

– Mais non. Quelle sottise méchanceté leur prêtes-tu là ? Tu t’effraies inutilement. D’ailleurs, il faut savoir affronter bravement la vie et accepter son entourage. Ne le veux-tu pas ? Serais-tu un peu lâche ?

Elle secoua la tête. Une lueur d’orgueil farouche passait dans ses yeux.

– Je ferai ce qu’il faudra, dit-elle. Tu n’auras pas à te plaindre de moi.

Il serra sa main fragile et se leva. Il se mit à ranger dans son sac quelques provisions.

La petite voix de Wanda s’éleva encore :

– Alain ?

– Oui, mon petit ?

– Est-ce que ta mère aimait autant ta tante de Serdan que maman ?

Amusé, il comprit qu’elle redoutait de ne pas avoir la première place dans ses affections. La question qu’elle aurait voulu poser était plutôt :

« Est-ce que tu aimes Gisèle plus que moi ? »

– Bien sûr que non, affirma-t-il gaiement. D’abord, ta mère était la cousine germaine de maman, et ma tante de Serdan n’était que sa belle-sœur.

Le visage de Wanda s’éclaira.

– Ah ! c’est vrai ! dit-elle, comme soulagée d’un grand poids. Eh bien ! je suis prête à partir.

Ils sortirent de la maisonnette.

Dans le matin ensoleillé, ils marchèrent tous les trois d’un pas rapide. Dinga trottait allègrement devant eux. Maroussia s’appuyait sur le bâton ferré que le jeune homme lui avait donné. Wanda balançait à bout de bras une poupée informe qu’elle avait un jour fabriquée avec des chiffons et dont elle n’avait pas voulu se séparer. C’était là son bébé de misère : il la suivrait dans l’exil et l’opulence.

Tout en cheminant sous les sapins frisés de soleil, ils bavardaient.

– Dès que nous aurons franchi la frontière du Daymonia, dit Alain, nous serons hors de danger.



Il nous faudra, alors, peu de temps pour gagner Zettine et nous y trouverons de quoi vous habiller après y avoir passé la nuit.

– Où dormirons-nous ? demanda Wanda.

– Chez des amis, sois tranquille.

– Êtes-vous bien sûr d'eux, au moins ? murmura Maroussia, déjà inquiète.

– Crois-tu que je vous ferais courir, sans nécessité, le moindre risque ? Oui, je suis sûr d'eux. Comme j'avais l'intention, quoi qu'il arrive, de revenir par le Daymonia, je suis passé à Zettine à l'aller pour reconnaître le terrain. Je me rappelais qu'un ancien garde-chasse de Zunski avait pris là sa retraite ; je me souvenais bien de lui, car c'est lui qui, le premier, m'a mis un fusil de chasse entre les mains. Je l'ai retrouvé sans trop de peine. Sa femme est morte l'année dernière. Il vit avec sa petite fille. Ils attendent mon retour.

– Et tu es sûr aussi de la route ? demanda Wanda, dont les pieds chaussés de souliers trop grands butaient contre les pierres.

Elle connaissait tous les sentiers qui serpentaient autour de la chaumière, mais sa science de la montagne n'allait pas plus loin et il lui paraissait impossible de se retrouver dans l'immensité boisée qui s'étendait autour d'eux.

– Ne t'inquiète pas, ma mie, répondit Alain. J'ai longuement étudié notre randonnée. Nous faisons un assez grand détour pour ne pas quitter la montagne, c'est plus prudent. Nous franchirons la frontière à la nuit tombée.

Ils cessèrent de parler. Ils suivaient un sentier malaisé, rocailleux, qui grimpait en pente raide, dévalait abruptement, pour remonter encore, redescendre... Leur allure devenait plus lente. Maroussia s'essoufflait. Wanda elle-même avançait difficilement. Ni l'une ni l'autre ne se plaignaient, mais, à la longue, leur silence parut insolite au jeune homme.

Il les regarda. Maroussia, visiblement, se traînait. Le petit visage de Wanda était pâle et tiré.

« Elles ont peut-être faim ? » se dit-il.

Il était près de midi. Il donna le signal de la halte.

– Nous allons nous restaurer et nous reposer un peu, dit-il.

L'endroit était bien choisi : une source murmurait entre des pierres blanches. Des rochers semblaient disposés là tout exprès pour servir de sièges. Maroussia se laissa tomber sur l'un d'eux et la petite fille l'imita. Alain se déchargea de son sac et l'ouvrit.

– Pas trop fatiguées ? demanda-t-il.

– Non, non, ça va très bien, répliquèrent ses compagnes avec une précipitation et un ensemble qui le rassurèrent. Bien à tort. C'était seulement là l'expression de leur courage.

Bravement encore, elles repartirent, le repas terminé.

– Nous traverserons la frontière au col du Pendu, dit Alain. L'endroit est sauvage et désert à souhait. Ensuite, je pense qu'en une heure ou deux, nous atteindrons la ville.

– Est-ce très loin, ce col du Pendu ?

– Nous y serons certainement à la tombée de la nuit, répondit le jeune homme à Wanda qui venait de parler.

En réalité, il commençait à en douter. Il s'était bien attendu à ce que le trajet fût rude, mais il n'avait pas songé que la vieille femme et l'enfant étaient bien loin d'avoir sa force d'homme robuste et que, de plus, elles étaient peu entraînées à la marche.

« J'aurais peut-être mieux fait de prendre la route, songea-t-il. Évidemment, c'était risqué... Mais nous avons évité un danger pour tomber dans un autre. Jamais nous ne pourrons gagner le col d'ici ce soir : elles s'écrouleront de fatigue avant ! »

Il essaya de les distraire en leur parlant de la France, en leur décrivant ce château d'Arlevé où elles allaient vivre maintenant. Mais il voyait bien qu'elles ne l'écoutaient guère.

Il multiplia les haltes. Le col du Pendu était encore très loin lorsque le jour se mit à décliner.

– Je crois que nous ferons mieux de passer une

nuit à la belle étoile, annonça le jeune homme en s'efforçant de prendre un ton insouciant. Après tout, rien ne nous presse. Nous aurons tout à l'heure à traverser un ruisseau, puis ce sera de nouveau la forêt. Là, nous trouverons un taillis pour nous abriter.

Ils furent bientôt devant le ruisseau, en effet. C'était presque une petite rivière, peu profonde, mais trop large pour être franchie d'un pas.

– Déchaussons-nous, dit Alain.

Il donna l'exemple et retira ses souliers. Ses compagnes l'imitèrent. Il entendit Wanda pousser un léger cri.

Il se retourna. Épouvanté, il s'aperçut que la fillette avait les pieds en sang.

Elle vit son regard et, bravement, lui sourit.

– Ce n'est rien, dit-elle en réprimant une grimace de douleur. L'eau fraîche va me faire du bien.

« Demain, décida le jeune homme à part lui, nous rejoindrons la route. Elle ne passe pas très loin... Nous ne pouvons continuer dans ces

mauvais chemins. Cette enfant subit un martyre !  
Pauvre petite... »

Ils passèrent la nuit dans un épais fourré et ces heures de repos rendirent quelques forces à Maroussia et à sa jeune maîtresse. Au matin, Alain leur distribua des provisions : il devait les ménager, maintenant. Il se demandait avec anxiété combien de temps durerait le voyage.

Wanda enveloppa ses pieds tant bien que mal dans des mouchoirs avant de remettre ses chaussures et ils se remirent en marche, cette fois dans la direction de la route qui suivait la vallée reliant la Sylvanie au Daymonia. Le clair matin ensoleillé avait fait retrouver son entrain à la petite fille. Ses pieds, affirmait-elle, ainsi emmaillotés, ne lui faisaient plus mal. La perspective de marcher bientôt sur une vraie route l'enchantait.

– Nous pourrons toujours nous cacher à la moindre alerte, disait-elle.

L'alerte ne tarda pas.

Dinga, tout à coup, s'arrêta, dressa les oreilles,

puis se mit à gronder sourdement.

– Il y a quelque chose d’anormal, s’inquiéta Maroussia.

La chienne, prête à bondir, écoutait. Lentement, elle tourna la tête vers le petit groupe qui s’était immobilisé et l’observait avec anxiété.

– Peut-être a-t-elle senti un animal quelconque ? murmura le jeune homme.

– Non, affirma Wanda. Elle a reniflé un danger, j’en suis certaine.

– Alors, restez ici. Je vais aller voir ce qu’il en est.

La petite fille protesta.

– Mais si quelqu’un t’attaquait ? Ne t’en va pas ! Reste avec nous en attendant que le danger passe ! supplia-t-elle. Moi, je n’ai pas peur.

Elle redressait fièrement la tête.

Alain lui sourit tendrement.

– J’en suis sûr, petite fille, mais, moi... j’ai peur pour vous. Ne crains rien : seul, je ne risque pas grand-chose, et je peux peut-être nous éviter

à tous une grave imprudence.

– Alors, emmène Dinga.

D'une voix étouffée, elle commanda :

– Veille sur lui, ma bonne bête ! Défends-le !

Tristement, elle ajouta :

– Qu'est-ce que nous deviendrions sans toi, Alain ?

Touché, le jeune homme l'embrassa.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie. Dans quelques minutes, je serai de retour.

Précédé par Dinga qui avançait en flairant le sol, Alain fit une cinquantaine de mètres.

Il s'arrêta. À quelques pas de lui, il distinguait la route. Il se mit à ramper dans cette direction. Dinga, près de lui, se glissait, aplatie contre le sol.

Soudain, le jeune homme tressaillit et cessa tout mouvement : il venait de voir luire, tout près, l'éclair d'une baïonnette. Il écouta, l'oreille tendue : des pas lourds martelaient le sol, non les pas d'une troupe en marche, mais, ceux, lents qui



vont et viennent, de sentinelles.

La route était gardée. Il fallait renoncer à la suivre.

Alain rejoignit ses compagnes. Il les entraîna assez loin de la zone dangereuse, puis les mit au courant de ce qu'il venait de découvrir.

– Il est possible, et même probable, que des soldats patrouillent sur une bonne partie de la route, dit-il, et peut-être même sur toute son étendue. Nous ne pouvons nous y aventurer.

– Pourquoi des soldats ? demanda la vieille femme. La guerre n'est-elle pas finie ?

– Elle est finie, oui... mais peut-être redoute-t-on quelques troubles.

Maroussia leva les bras au ciel.

– On se massacrera donc toujours dans ce malheureux pays ? gémit-elle. Les hommes sont devenus des démons !

– On ne se bat plus, mais il y a toujours des mécontents... et parfois, ils s'agitent.

– Autrefois, dit Maroussia, on disait aux

enfants : « Si tu n'es pas sage, le loup te mangera. » Maintenant, il faudrait leur dire : « Si tu n'es pas sage, on assassinera ton père et ta mère et on brûlera ta maison ! »

Wanda saisit son cousin par le bras.

– Est-ce vrai ? demanda-t-elle avec anxiété, une lueur d'épouvante dans les yeux.

Alain avait froncé les sourcils. Cette enfant avait un besoin urgent de calme et il trouvait absurde, et coupable, de l'inquiéter par des fables ridicules.

– Bien sûr que non, affirma-t-il avec douceur. Ce n'est pas plus vrai que les histoires de loups. Il est peut-être arrivé qu'un enfant, ou même un homme, soit attaqué par un loup, mais c'est extrêmement rare.

Elle secoua tristement la tête.

– Tu vois, c'est tout de même arrivé quelquefois... et mon père et ma mère ont été tués, et ma maison brûlée...

Et gravement, elle ajouta :

– Tu crois qu'il y a encore des gens heureux,

toi ?

Il prit la petite main qui s'accrochait à lui et la serra affectueusement.

– Il y a beaucoup de gens heureux, expliqua-t-il avec patience. Toi aussi, un jour, tu seras une femme heureuse, Wanda, tu auras un mari et des enfants, tu les aimeras et penseras bien plus à eux qu'à tes propres maux. Penser aux autres, vois-tu, c'est cela, le bonheur. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

– Nous allons reprendre notre premier projet et passer par le col du Pendu, déclara la fillette avec fermeté.

– Cela veut dire que nous marcherons beaucoup. Notre essai de gagner la route nous a fait faire un nouveau et long détour. Et il faut revenir sur nos pas...

– Mieux vaut aller moins vite et arriver où l'on va, déclara Maroussia, du ton un peu doctoral des vieilles gens.

Ils reprirent donc le chemin de la montagne. Dinga s'était calmée, mais avançait prudemment

en continuant de flairer.

Ils marchèrent ainsi pendant de longues heures, des heures interminables et exténuantes. Wanda, peu à peu, s'habitua à cet exercice et ses pieds ne la faisaient presque plus souffrir, mais Maroussia avançait avec peine. Ils allaient lentement. Les provisions, économisées cependant avec soin, s'épuisaient rapidement.

Il semblait que ce voyage cruel ne se terminerai jamais.

Cette nuit-là, ils dormirent dans un creux de rocher. Les deux femmes étaient à demi mortes de fatigue. Alain lui-même se sentait à bout de forces. Il put se reposer, pourtant, grâce à Dinga qui faisait le guet.

Et le lendemain, il fallut marcher encore, marcher tout le jour. Les trois amis, harassés, ne parlaient plus...

Enfin, au soir, ils parvinrent à ce col du Pendu, dernier passage inquiétant de leur randonnée. Ils attendirent, le cœur battant, que la nuit fût tout à fait tombée, puis ils se risquèrent en avant.

L'endroit était désert... Avec un soulagement intense, ils se retrouvèrent enfin hors de Sylvanie, hors de danger.

Et bientôt, de l'obscurité profonde, surgirent, sous leurs yeux, dans la plaine, les lumières de la ville.

– Encore un peu de courage, dit Alain. Nous arrivons au bout de nos peines.

Il en était temps...

Lentement, ils descendirent la pente qui les conduisit à une route.

La route de la liberté.

## IV

Il était près de minuit lorsque les voyageurs entrèrent enfin dans Zettine, capitale du Daymonia. Ils s'arrêtèrent dans une rue étroite, assez sombre et tout à fait solitaire.

Alain d'Arlevé, doucement, frappa à un volet de bois trois coups espacés les uns des autres, le second plus fort que le premier et le troisième. Lors de son passage, quelques jours plus tôt, il avait été convenu qu'il signalerait ainsi sa présence.

Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant que le volet ne fût poussé. Une voix jeune chuchota :

– Arlevé ?

– Arlevé-Brévent, répondit le jeune homme.

– Une minute. Je vous ouvre tout de suite.

Un instant plus tard, Alain faisait passer devant lui, par la porte entrouverte, ses

compagnes qui titubaient de fatigue. Ils se retrouvèrent dans une sorte de grande cuisine au fond de laquelle une petite lampe à huile brûlait devant une icône.

Une large et longue table tenait le milieu de la pièce qui était avenante et gaie. Des bancs la longeaient de chaque côté. Celle qui venait de les introduire, une jeune fille rousse, aux yeux bleus, vêtue d'une jupe rouge brodée de fleurs et d'un châle de laine, les pieds nus dans des pantoufles, sourit timidement à Alain et considéra avec stupéfaction le vieux personnage échevelé et ce maigre adolescent, auxquels des vêtements trop larges et trop longs donnaient une allure étrange, tant soit peu grotesque.

Alain remit à plus tard les explications nécessaires. Le plus pressé était de reconforter ses compagnes épuisées et de leur procurer du repos.

– Vous serait-il possible de nous donner du thé chaud et quelque chose à manger ? demanda-t-il à la jeune fille. Et ensuite... pouvez-vous nous loger tous trois pour la fin de la nuit ? Nous

avons marché longtemps et...

Il n'eut pas besoin d'achever sa phrase. Maroussia et Wanda, avec ensemble, s'étaient assises sur un banc et la fatigue se lisait clairement sur leurs visages contractés.

– Mais oui, certainement. Je vais m'occuper de tout cela, dit vivement la jeune fille.

Pendant qu'elle ranimait le feu et mettait de l'eau à chauffer, un nouveau personnage fit son entrée dans la pièce. C'était un grand vieillard, mince et droit, dont la vue fit tressaillir Maroussia.

– Monsieur le comte, dit-il. Vous voici enfin de retour ! Nous commençons à désespérer. Comme vous êtes resté longtemps en chemin ! N'avez-vous pas eu trop de difficultés ?

– Très suffisamment pour mon goût et pour celui de mes... compagnons de route, répondit le jeune homme en souriant. N'en reconnaîtrais-tu pas un, par hasard ?

Le vieillard dévisagea tour à tour les bizarres visiteurs qu'Alain d'Arlevé introduisait sous son



toit. Son regard s'arrêta plus longuement sur Maroussia. L'étincelle du souvenir passa dans ses yeux, puis le doute, l'incrédulité...

– Serait-il possible, murmura-t-il, que vous soyez... la... la gouvernante de Zunski ?

La vieille femme hocha la tête. Elle était trop émue et trop lasse pour parler.

– Seigneur ! reprit l'ancien garde-chasse, quelqu'un a-t-il donc été sauvé du carnage ? Et qui est celui-ci ?

Il désignait Wanda. L'enfant avait appuyé ses bras sur la table et sa tête sur ses bras. Elle dormait presque.

Alain, tout bas, donna le renseignement au vieillard, tout en mettant un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

– Laissons-la tranquille maintenant, acheva-t-il. Il faut, à présent, qu'elle mange un peu et qu'elle dorme. Demain, nous reparlerons de tout cela.

Maroussia et la petite fille burent un peu de thé, mais ne mangèrent pas beaucoup. Elles

étaient rassasiées de fatigue. La jeune fille, à laquelle son grand-père avait dit quelques mots à l'oreille, emmena les deux femmes dans sa propre chambre, où elle mit à leur disposition tout ce qu'elle possédait. Après quoi, elle revint dans la cuisine. Ses yeux étincelaient.

– Monsieur le comte... comment la princesse a-t-elle été sauvée ? demanda-t-elle. Cela semble trop beau pour y croire !

En quelques mots, Alain leur conta la miraculeuse aventure de sa petite cousine, protégée par l'incroyable instinct de Dinga. Puis, à son tour, guidé par son hôte, il alla prendre un repos bien gagné.

Le lendemain matin, cependant, il ne s'attarda pas dans un lit qui lui paraissait merveilleusement confortable. Il prit le temps de faire soigneusement sa toilette et sortit. Il avait des emplettes à faire et revint bientôt chargé de paquets qu'il fit porter par la jeune fille dans la chambre où Wanda et Maroussia dormaient encore.

Après cela, il sortit de nouveau. Cette fois, ce

fut pour se rendre à la légation de France. Il savait y trouver un ami de son père et le demanda aussitôt.

Il attendit quelques minutes, puis on l'introduisit dans un bureau luxueux et un petit homme rond, portant des lunettes, s'avança vers lui la main tendue. C'était M. de Costambert, consul général.

– Mon cher enfant ! s'exclama-t-il. Je suis enchanté de vous voir ! Votre visite est une surprise : je n'avais pas entendu dire qu'on vous attendait ici. Et, pour venir, il faut surmonter tant de difficultés !

Visiblement, il considérait l'arrivée d'Alain comme une prouesse et ses yeux gris, luisant d'intelligence, le questionnaient silencieusement...

– Je ne me suis pas fait annoncer, expliqua le jeune homme en souriant. Le but de mon voyage était... confidentiel. Du reste, je ne fais que traverser Zettine.

– Et vous rentrez en France, je suppose ?

avança le diplomate.

– C’est, en effet, mon intention.

– Auriez-vous besoin de moi ?

– On ne peut rien vous cacher, répondit le jeune homme avec bonne humeur.

– Je n’ai aucun mérite à deviner cela ! L’heure matinale de votre visite est, dans ce sens, une indication. Que puis-je pour vous ? Vos papiers sont en règle, je pense ?

– Mes papiers, oui. Mais... je ne rentre pas seul chez moi.

M. de Costambert leva les sourcils ; il était étonné, peut-être un peu scandalisé. Alain s’empressa de le rassurer.

– Je désire emmener une de mes jeunes cousines ainsi que sa gouvernante. Et... elles n’ont pas le moindre papier, ni en règle ni autrement.

– Aïe ! fit M. de Costambert.

– L’une, poursuivit Alain avec sérénité, s’appelle Wanda d’Arlevé. L’autre, Maroussia

Doronik. Je voudrais prendre avec elles le premier avion en partance pour Paris. Pouvez-vous, cher monsieur, rendre ce projet réalisable ?

M. de Costambert réfléchit un moment. Ses doigts tambourinaient sur la table devant lui.

– Ce que vous me demandez là n'est pas très régulier, dit-il enfin. Au point de vue professionnel, votre histoire est assez... louche.

Alain sourit sans se troubler. Il connaissait de longue date le bon cœur de son vieil ami.

– Aussi n'est-ce pas au diplomate que je m'adresse, dit-il, mais à l'ami de toujours et... au mélomane.

Ce fut au tour du petit homme de sourire.

– Eh bien ! nous allons faire un échange de bons procédés. Je m'occupe de votre affaire, et vous, vous m'offrez un récital à domicile, ce soir, ou demain soir, comme vous voudrez. Je vous signale que vous ne pouvez pas prendre l'avion avant deux jours, il n'y a que trois départs par semaine.

– Nous attendrons donc, dit Alain, résigné.

C'est entendu pour le récital et... je vous remercie de tout mon cœur.

– Où logez-vous ? demanda encore M. de Costambert.

– Chez de braves gens qui nous ont accueillis généreusement au milieu de la nuit.

– Au milieu de la nuit... répéta le petit homme sur un ton rêveur. Et vous êtes déjà ici ?

Une étincelle de malice brilla dans ses yeux.

– Je crois qu'il serait préférable que vous, votre jeune cousine et sa gouvernante deveniez mes hôtes, le plus tôt possible, dit-il. Zenitte est une ville des plus calmes... mais qui n'en recèle pas moins des éléments quelque peu surexcités. La présence de... votre cousine, si elle était connue, risquerait d'intéresser... trop de gens. Des gens qui ne seraient pas tous bien intentionnés.

Alain avait légèrement rougi. Puis, il se mit à rire.

– Je ne sais trop que vous répondre, dit-il. Seriez-vous sorcier ?

Le haut fonctionnaire souriait.

– Croyez-vous qu’aucun officiel, dans les pays du centre de l’Europe, ignore les liens qui unissent Alain d’Arlevé, artiste mondialement connu, à l’ancienne famille grand-ducale de Sylvanie ? Me jugez-vous assez piètre diplomate pour n’avoir pas deviné, au bout de trois secondes, que votre « jeune cousine », Wanda d’Arlevé, se nomme en réalité Wanda de Zunski.

Il tendit amicalement la main au jeune homme.

– Soyez tranquille. Personne, ici, ne vous trahira.

De nouveau, il se mit à rire.

– Et j’aimerais beaucoup savoir d’où vous avez tiré cette jeune personne ? Cela, vraiment, je ne peux l’imaginer.

Alain, une fois de plus, fit le récit de l’extraordinaire sauvetage de Wanda, puis décrivit l’existence à laquelle il l’avait arrachée.

Le diplomate hochait la tête.

– Incroyable ! répétait-il. Incroyable ! La

pauvre enfant ! Oui, soyez-en certain, vous aurez en temps voulu tous les papiers nécessaires.

– Comment pourrais-je jamais vous exprimer ma gratitude ? murmura le jeune homme.

– Je vous l’ai déjà dit : avec le récital, ce soir... ou non, plutôt demain soir. Après les fatigues de ces derniers jours, et vos angoisses, vous devez tous avoir grand besoin d’une nuit complète de sommeil. Je vais téléphoner tout de suite à mon maître d’hôtel pour qu’il prépare votre installation. J’espère que votre cousine excusera mon ménage de célibataire ?

– Ma cousine est une petite sauvageonne, soupira le jeune homme. Ce sera bien plutôt à vous de l’excuser, cher monsieur. Et... j’y pense : la chienne à laquelle elle doit la vie fait partie de notre groupe, ajouta-t-il avec quelque confusion.

– Elle le mérite. Naturellement, je l’attends avec vous. Venez chez moi dès que vous le voudrez.

– Nous arriverons dans l’après-midi. Nos hôtes seraient très déçus si nous les quittions trop



vite...

– Très bien. Soyez prudent.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Ma reconnaissance vous est à jamais acquise, cher monsieur, dit Alain chaleureusement. Vous êtes un homme admirable.

– En admettant que ce soit vrai, il me semble que vous n’avez rien à m’envier, répondit le diplomate gaiement. À tout à l’heure, mon cher enfant.

L’esprit désormais en repos, Alain regagna la demeure de l’ancien garde-chasse.

Le couvert était mis sur la grande table de la cuisine. La plus belle vaisselle avait été tirée du buffet, un gros bouquet de fleurs s’épanouissait dans un vase.

Le vieil Ivan et Déa, sa petite-fille, revêtus de leurs plus beaux habits, ample jupe verte à broderies rouges, guimpe neigeuse à manches bouffantes, pour l’une, chemise brodée, culotte de fin drap et bottes de cuir souple pour l’autre,

attendaient les convives. Les deux femmes n'avaient pas encore paru.

– Sont-elles seulement réveillées ? demanda Alain.

Il se préparait à aller s'en assurer, quand la porte s'ouvrit devant elles. Il retint une exclamation de surprise.

En effet, les sauvagesses avaient disparu. Il ne restait rien de l'enfant misérable et dépenaillée dans l'adolescente qui s'avavançait maintenant, mince et grande, étonnamment élégante et racée avec la robe d'un bleu doux, cependant fort simple, qu'Alain avait été lui acheter le matin.

À jamais, Wanda venait de quitter sa livrée de malheur.

Maroussia la suivait, rayonnante de fierté presque maternelle. Elle aussi était changée. Une robe grise, nette et correcte, des cheveux bien peignés, lui rendaient un peu de son allure d'autrefois, et même la rajeunissaient.

Ivan, Déa et Alain s'étaient levés d'un même mouvement. Le vieillard et la jeune fille

s'avancèrent alors et, mettant un genou en terre devant Wanda, ils lui baisèrent les mains avec émotion et respect. Puis, relevant les yeux, ils la contemplèrent avidement.

Surprise, un peu décontenancée, la fillette demeura droite et calme, dans une attitude de fierté innée, de majesté inconsciente, qui bouleversèrent son cousin.

Wanda, en dépit de tout, était instinctivement une grande dame...

Derrière elle, invisible, réellement présente à leur esprit à tous, cependant, se dressait la lignée des souverains de Sylvanie, dans leur grandeur intangible.

– Merci... oh ! merci... balbutia Wanda. Vous êtes bons... et moi, je ne vous apporte que de l'embarras.

– Que pourrait recevoir cette maison de plus extraordinaire et de plus merveilleux que la présence de Votre Altesse ! murmura le vieillard.

Maroussia nageait dans le bonheur. Enfin, elle voyait son enfant, sa petite princesse, mise à la

place qui lui convenait, traitée selon son rang !

Mais Alain d'Arlevé soupira avec un peu d'impatience. Bien qu'il fût touché par cette réception solennelle, et impressionné par elle jusqu'à un certain point, il avait perdu l'habitude de ces vénération passionnées et les jugeait exagérées pour l'époque.

– Wanda, dit-il, relève nos amis et passons à table. Le fumet qui s'échappe des casseroles de Déa me rappelle que je n'ai pas fait de repas véritable depuis trois jours. Et toi non plus, d'ailleurs !

Ainsi gentiment rappelée à ses devoirs, la fillette, d'un geste gracieux de la main, fit signe à ses hôtes d'écouter le sage conseil du jeune homme et les trois voyageurs purent satisfaire leur appétit.

Dans l'après-midi, Alain fit part à ses amis de l'invitation du diplomate français. Ivan et sa petite-fille, bien qu'attristés de voir partir leur princesse bien-aimée, admirent qu'il était plus prudent pour elle de se réfugier à la légation.

– Nous n’oublierons jamais que Votre Altesse s’est assise à notre table, dit gravement le vieillard.

Déa regardait la fillette avec adoration.

– Comme Son Altesse est belle ! murmura-t-elle en joignant les mains.

– Elle n’est pas seulement belle, repartit Ivan, elle est bonne et digne de gouverner son peuple.

– Il est l’heure de nous rendre chez M. de Costambert, dit Alain, désireux de couper court, encore une fois, aux compliments qu’il trouvait exagérés.

Maroussia et l’enfant allèrent chercher les manteaux qu’Alain avait également choisis pour elles. Déa les accompagnait. Machinalement, elle se mit à plier les vêtements masculins que les rescapées laissaient derrière elles et, sur le lit, elle découvrit l’informe poupée de Wanda.

Wanda, au même instant, l’aperçut. Elle étendit la main pour reprendre sa « fille », qu’elle n’avait pas lâchée pendant tout le voyage.

– Oh ! Votre Altesse... murmura Déa, qu’est-

ce que c'est que... ce paquet ?

– C'est mon enfant, répondit la fillette. Elle n'est pas très jolie, c'est vrai... mais j'y tiens beaucoup. C'était mon seul jouet. Je l'ai fabriquée moi-même.

La jeune fille soupira avec compassion. Une telle horreur, dans de telles mains !

Tandis que Wanda, Alain et Maroussia faisaient longuement leurs adieux au vieil Ivan, la jeune fille s'éclipsa pendant quelques minutes. Elle reparut, rougissante, émue, une grande et magnifique poupée dans les bras.

– Votre Altesse, murmura-t-elle, si j'osais...

Wanda la regardait avec étonnement.

– Ose, dit-elle. Que veux-tu ?

– Si Votre Altesse voulait bien me faire l'honneur... enfin, le plaisir... Oh ! je vous en supplie, Altesse, prenez ma poupée et, si ce n'est pas trop vous demander, si c'est possible..., je voudrais tellement, en échange, « l'enfant » de Votre Altesse !

Le cœur de Wanda se serra, de joie et de

peine. Le geste de Déa la touchait jusqu'au plus profond de son être et elle ne se sentait pas le courage de chagriner la jeune fille par un refus. Mais elle aimait tant sa pauvre poupée !

Cependant, elle sentait obscurément que jamais elle ne pourrait faire un don à la fois si misérable et si précieux. Jamais plus, peut-être, il ne serait en son pouvoir de communiquer une telle valeur à une aussi humble chose, par le seul fait qu'elle lui appartenait.

Elle abandonna « son enfant » aux mains respectueuses de la jeune fille, et prit la belle poupée aux boucles blondes, vêtue à la mode du Daymonia de couleurs éclatantes. Puis, d'un mouvement spontané, elle mit son bras autour du cou de Déa et l'embrassa.

M. de Costambert avait tenu à venir lui-même accueillir ses invités. Il s'inclina en souriant devant Wanda, serra la main de Maroussia et caressa Dinga.

– Ce soir, lui dit-il, nous dînerons de bonne heure pour que vous puissiez passer une bonne et longue nuit et, demain, nous aurons une soirée de

gala, avec le récital de votre cousin.

Wanda acquiesça de la tête. Ensuite, un maître d'hôtel français conduisit les voyageurs dans l'appartement qui leur avait été réservé.

La petite fille examina avec des yeux éblouis le petit salon luxueux qui communiquait avec sa chambre. Soudain, elle se tourna vers Alain et lui demanda d'un ton soucieux :

– Alain... qu'est-ce que c'est qu'un récital ?

Sa connaissance du français n'allait pas jusqu'à comprendre ce mot qui lui semblait mystérieux.

– C'est, expliqua le jeune homme, un concert où le même artiste chante ou joue tout le temps du même instrument... ou encore une audition des œuvres d'un seul musicien.

– Pourquoi ce monsieur a-t-il parlé du « récital de votre cousin » ?

– Pourquoi ne donnerais-je pas un récital ? demanda Alain en riant.

– Toi ?



Il lisait une stupéfaction intense sur le petit visage de la fillette.

– Alain, explique-moi. Je ne comprends rien !

– C’est tout simple, mon petit. Il paraît que je suis un compositeur acceptable et un pianiste possible.

– Toi ? répéta-t-elle. Un musicien ?

Elle ne connaissait, de cette profession, que les souvenirs vagues, conservés du passé, des orchestres tziganes entendus au cours des fêtes du village, ou certains soirs de réception à Zunski. Il lui paraissait surprenant, et assez choquant, qu’un proche parent de la famille royale fît partie de la cohorte de ces musiciens.

– Tu verras, dit Alain.

Lorsque, le lendemain soir, elle écouta, immobile, son cousin interpréter ses propres œuvres, elle comprit soudain, malgré son ignorance de la vie, que l’Art possède une aristocratie et qu’il peut se revêtir d’une royauté différente de celle qui régit les nations, mais qui n’a rien à envier à celle-là et est tout aussi

indiscutable.

Elle n'avait jamais rien entendu de semblable. La musique lui était une révélation, la transportait, faisait battre son cœur d'émotions passionnées. Il lui semblait que, sous les doigts d'Alain, le piano, par une sorte de prodige, prononçait des mots trop beaux pour exister dans aucun langage.

Elle aurait écouté cela indéfiniment.

Elle ne savait pas que, transfigurée par cette joie profonde et inconnue, les yeux agrandis, fixés sur le visage de son cousin, elle était parée d'une beauté nouvelle, infiniment émouvante, tout éclairée par une flamme intérieure.

## V

Dans le hall de l'aérogare, la baronne de Serdan, nerveuse et agitée, faisait les cent pas. Elle attendait son neveu qui devait arriver au Bourget d'une minute à l'autre.

Un télégramme laconique, venu d'une invraisemblable capitale des Balkans, l'avait seulement avisée qu'Alain atterrirait, avec l'avion de trois heures, en compagnie de deux invitées.

Contrairement à son frère – le père d'Alain – que ses études d'abord, puis son mariage, avaient enlevé à une vie sédentaire, tapie au fond de la province, M<sup>me</sup> de Serdan, habituée au calme et à la monotonie de la campagne, considérait les déplacements les plus anodins comme des aventures, le moindre imprévu comme une incongruité.

Lorsque Alain d'Arlevé avait décidé d'accomplir l'espèce de pèlerinage en Sylvanie

dont il rêvait depuis longtemps, il n'avait pu se résigner à entendre les exclamations et les doléances de sa tante. Officiellement, il avait donc mis le cap sur la Côte d'Azur sous le prétexte d'y séjourner chez un camarade et avait fait à Arlevé des adieux ordinaires.

Lorsqu'une lettre détaillée apprit à la baronne de Serdan que le camarade se nommait réellement « Zunski », et « Sylvanie », le but de l'expédition, la chère femme s'était sentie indignée d'abord, épouvantée ensuite.

La nouvelle du retour du jeune homme la soulagea, rétrospectivement, d'un si grand poids que, soudain, elle ne songea plus qu'au côté héroïque de la situation et en éprouva quelque fierté.

Somme toute, Alain s'était conduit en homme et c'était là une façon de faire qui représentait bien son d'Arlevé-Brévent.

Mais lorsqu'elle le vit paraître, à la sortie des voyageurs, accompagné d'une longue fille au visage indiscutablement intéressant, toutes ses craintes la reprirent.

La vue de Maroussia et de Dinga ne contribuèrent pas à les dissiper.

Quelle idée saugrenue avait pu passer dans l'esprit d'Alain ?

Mais déjà, le jeune homme, légèrement incliné devant elle, lui baisait la main avec une familiarité respectueuse.

Il demanda en souriant :

– Pardonnée, mon équipée ?

Elle soupira.

– Il le faut bien, mécréant !

Il se tourna vers les deux femmes qui attendaient timidement derrière lui.

– Regardez qui je vous amène.

– Je vois, je vois... Mais qui est-ce ?

Il appela :

– Wanda !

La fillette approcha, un peu effrayée par cette femme imposante, d'une élégance discutable, mais d'une autorité certaine.

– Est-ce que vous ne la reconnaissez vraiment pas ? Ne devinez-vous pas qui elle est ?

M<sup>me</sup> de Serdan braqua son regard sur cette adolescente brune et pâle, que des vêtements extrêmement simples et coupés à la mode de Zettine ne parvenaient pas à rendre quelconque. Elle ne lui rappelait visiblement aucun souvenir. Ses sourcils arqués en accents circonflexes en faisaient foi.

– C’est Wanda de Zunski, ma tante.

À la vérité, la baronne de Serdan n’avait rencontré Wanda que deux ou trois fois, jadis, et entre l’enfant en robe blanche, rose et épanouie alors, et cette fillette au long visage farouche, il y avait bien peu de rapports. Cependant, elle lui tendit une main cordiale.

– Bonjour, mon enfant, soyez la bienvenue. Alain, tu l’as ramenée pour quelques jours, je pense ?

Alain fut à la fois amusé et agacé. C’était bien là sa tante, que les tragédies ne frappaient pas si elles se déroulaient en deçà des frontières

françaises, et que les souverains, à partir du moment où ils étaient originaires de pays lointains, impressionnaient moins que le plus mince personnage titré de Montpellier ou de Quimper.

Puisque son neveu ramenait cette petite, c'était que, grâce au Ciel, quelqu'un avait échappé au cataclysme. Mais que ce cataclysme ait eu sur l'existence de ce quelqu'un des répercussions tragiques n'effleurait pas son esprit.

Maintenant, elle entraînait son neveu vers une longue voiture noire dont un chauffeur ouvrait la portière.

– Viens. Ta cousine nous attend à l'hôtel. À propos, où sont vos bagages ?

Alain désigna la valise qu'il portait.

– Les voilà ! dit-il gaiement.

M<sup>me</sup> de Serdan manifesta son étonnement.

– C'est tout ?

– Mais oui, c'est tout. J'avais un sac tyrolien, mais je l'ai laissé à la légation de Zettine.

– Et... M<sup>lle</sup> de Zunski n'a rien emporté ?

– Si, mais c'est là-dedans. Nos affaires réunies n'ont pas besoin de plus d'espace.

– Et... ?

L'interrogation de M<sup>me</sup> de Serdan visait Maroussia, dont elle semblait se préoccuper pour la première fois.

– Tout est là. Ne vous inquiétez pas, ma chère tante. Allons vite à l'hôtel retrouver Gisèle et je vous raconterai des tas de choses dont vous ne semblez pas pressentir le moindre mot.

L'ironie courtoise du jeune homme ne fut en rien perceptible à la bonne dame dont le front s'obscurcit. Que signifiait donc tout ceci ? Ils étaient maintenant devant la voiture. Le chauffeur souleva sa casquette.

– Monsieur le comte a-t-il fait bon voyage ? demanda-t-il.

– Excellent, Justin, je vous remercie.

– Monsieur le comte nous revient-il pour quelque temps ?



– Cette fois, je l’espère.

Le chauffeur sourit et prit la valise des mains du jeune homme.

– Il y a longtemps que Monsieur le comte n’a fait un séjour un peu long parmi nous, remarquait-il.

Wanda, qui n’avait rien perdu de ce dialogue, se figea. Alain avait-il donc l’habitude de s’absenter ? Allait-il partir, fût-ce dans quelques semaines, ou même dans quelques mois, l’abandonnant à cette nouvelle vie, peuplée d’inconnus ?

M<sup>me</sup> de Serdan surprit son regard et fronça les sourcils. Que d’embarras allait causer cette maigre enfant ! Enfin... sans doute ne serait-ce que passager.

Elle allait monter en voiture lorsqu’une pensée la retint.

– Alain... il est impossible que nous prenions ce chien avec nous ! La femme de chambre pourrait suivre avec lui en taxi. Donne-lui l’adresse. Nous sommes au George V, comme

d'habitude.

Le visage de Wanda se crispa davantage.

– Ce n'est pas une femme de chambre, ma tante, dit Alain. Elle était la femme de confiance de ma tante de Zunski après avoir été la nourrice de ses enfants. En outre, Wanda lui doit la vie.

La petite fille leva sur le jeune homme un regard plein d'une silencieuse reconnaissance.

Mais la baronne de Serdan, qui se bâtissait un monde à elle et se souciait peu des sentiments d'autrui, marqua une vive impatience. Quels que fussent ses états de service, cette femme à l'air humble et déferent ne serait jamais, pour elle, ni plus ni moins qu'une femme de chambre. Pourquoi tant de complications ?

– De toute façon, dit-elle, je suppose qu'elle peut se charger du chien. Elle trouvera bien une voiture.

– Mais, ma tante, elle ne parle pas bien le français...

– Comme c'est commode ! Qu'allons-nous faire ?

– La bête est très sage et s’est héroïquement comportée ; vous saurez cela tout à l’heure. Elle va simplement monter à côté de Justin.

– Et les cousins ?

– Ils n’en souffriront pas beaucoup. Et puis, ajouta le jeune homme, non sans une intention malicieuse, il faut bien qu’ils en prennent l’habitude.

Joignant le geste à la parole, il contourna la voiture, ouvrit la portière avant et appela :

– Dinga !

La chienne consulta des yeux sa petite maîtresse.

– Va, Dinga, dit-elle en montrant de la main l’intérieur de l’auto.

Dinga obéit et, une seconde plus tard, était installée gravement à côté du chauffeur.

– Vous voyez comme elle est bien dressée, dit Alain.

– Sans doute, sans doute, reconnut sa tante avec une dignité un peu dédaigneuse. D’ailleurs,

c'est ta voiture, après tout. Mais enfin, pourquoi n'avoir pas choisi un loulou de Poméranie, au lieu de ce mastodonte ?

Alain retint son envie de rire. Il aimait bien sa tante et la retrouvait avec plaisir ; et, la connaissant bien, il ne s'émouvait ni de ses manies ni de sa conception un peu particulière de l'existence.

Lorsqu'ils furent arrivés au George V, la discussion recommença. Cette fois, il s'agissait des chambres. M<sup>me</sup> de Serdan voulait à toute force faire donner une chambre de service à Maroussia et Alain eut toutes les peines du monde à lui faire admettre que deux chambres communicantes pour Wanda et pour la vieille femme seraient une solution bien préférable.

– Il y a des choses qui vous échappent encore, ma chère tante, dit-il. Je vous assure, laissez-moi faire.

Elle cessa de protester, mais son déplaisir s'accentua.

Le cœur de Wanda se serrait. Elle était trop

fine, trop intuitive, pour ne pas sentir le manque de chaleur de l'accueil qui lui était fait.

En outre, elle était naïvement humiliée qu'on la traitât ici en petite fille quelconque. La vénération de Maroussia, celle d'Ivan et de Déa, le respect discret, mais évident, dont elle avait été l'objet à la légation de Zettine, ne l'avaient pas préparée à la bienveillance hautaine de M<sup>me</sup> de Serdan. Sa jeune dignité se croyait gravement atteinte et elle souffrait. Son désarroi allait augmentant de minute en minute.

Ce ne fut pas la présence de Gisèle de Serdan qui apaisa son âme tourmentée.

Grande, svelte, épanouie comme une pivoine rose, la jeune fille avait des yeux gris qui changeaient de couleur et d'expression avec une rapidité surprenante.

Elle jugea sans bonté, mais d'ailleurs sans malveillance, celle que, dans sa jeunesse triomphante, elle pensait n'être qu'une petite fille banale plongée dans l'âge ingrat.

Elle trouva sans intérêt le pâle petit visage

fermé levé sur elle.

Enfin, le nom de Zunski évoquait moins de souvenirs encore pour elle que pour sa mère. Elle appartenait à ce monde nouveau pour lequel les gloires, quelles qu'elles soient, n'existent que si elles sont solidement étayées par de l'argent.

Alain narra, à sa tante et à sa cousine, ses aventures et celles de Wanda dans tous leurs détails. M<sup>me</sup> de Serdan punctua consciemment le récit d'exclamations apitoyées. Gisèle ne réagit qu'en ce qui concernait son cousin.

– Vous êtes un type épatant, Alain !

Pour la première fois, en cet instant, le jeune homme remarquait une anomalie : il disait « vous » à Gisèle, avec laquelle il avait été élevé, tandis qu'il tutoyait Wanda qu'en somme il connaissait si peu.

La raison de cet état de chose était simple : élevés par des nurses anglaises et ayant, toute leur enfance, toute leur adolescence, parlé anglais entre eux, les deux cousins ne parvenaient plus à se déshabituer du « vous » anglo-saxon.

« Au fond, songea-t-il, c'est curieux... »

Il réfléchit à cela tandis que M<sup>me</sup> de Serdan et sa fille échangeaient leurs impressions. Il lui semblait soudain qu'il n'avait jamais senti Gisèle aussi proche de lui que Wanda. Wanda était comme une petite sœur...

Gisèle... c'était autre chose. Et il reconnut presque malgré lui qu'elle avait diablement embelli au cours de ces dernières années.

Ce fut avec chaleur qu'il répondit au sourire enjôleur qu'elle lui adressait.

Puis, il repensa à Wanda.

Maroussia et Dinga n'avaient pas été autorisées à assister à cette réunion de famille, qui se tenait dans la chambre de M<sup>me</sup> de Serdan.

– Je vous en prie, mon enfant, laissez votre chien avec cette brave femme, avait déclaré la baronne. Je ne peux pas supporter les puces.

Wanda, pendant toute la conversation, était restée assise, très droite, au bord d'un fauteuil, un peu à l'écart. Alain se tourna vers elle.

Silencieusement, désespérément, elle pleurait.

D'un bond, il fut près d'elle.

– Wanda ! Qu'est-ce qu'il y a, ma pauvre chérie ?

Il l'entoura de son bras, s'efforçant de la consoler. Elle sanglotait, la tête enfouie sur son épaule.

Les deux femmes les observaient en silence, avec mauvaise humeur. Elles avaient écouté volontiers le récit du jeune homme, comme on assiste à un film, mais ce chagrin les agaçait.

– Pauvre enfant ! dit M<sup>me</sup> de Serdan avec une indifférence polie, il va falloir la distraire.

– On pourrait peut-être l'emmener à l'Opéra ? proposa Gisèle. Et pourquoi pas ce soir ? Qu'en dites-vous, Alain ?

Alain caressait doucement les petits doigts glacés qu'il tenait entre les siens. Il sourit à la jeune fille.

– L'Opéra est une excellente idée, mais pour demain seulement. Pour le moment, il est préférable que Wanda se repose auprès de Maroussia. N'est-ce pas, chérie ?



Wanda fit, de la tête, un énergique signe affirmatif. Elle n'en pouvait plus de rester là comme une bête curieuse.

– Et puis, ajouta le jeune homme, s'adressant à Gisèle, elle aura besoin d'une robe... de plusieurs robes. D'une foule de choses. Pourrez-vous vous charger de les acheter ?

– Naturellement, mon cher.

Le ton manquait de cordialité, mais Alain ne s'en aperçut pas. Il emmena Wanda et la conduisit dans sa chambre, où l'attendait Maroussia.

– Elle est terriblement dépaysée, expliqua-t-il à la vieille femme. C'est naturel... Je compte sur toi pour l'aider à passer ce mauvais moment. Elle s'habituerà très vite, tu verras, et, en retrouvant une existence normale, elle deviendra la petite fille paisible et gaie qu'elle devrait être. Pour le moment, tant de nouveautés l'effraient et l'affolent... comme toi, ma pauvre chère Maroussia ! Ce n'est pas étonnant, mais, crois-moi, cela ne durera pas.

Il tapota affectueusement la tête brune de l'enfant.

– Et maintenant, écoute-moi bien. Écoutez-moi toutes les deux. J'ai quelque chose de sérieux à vous dire. Il ne faut pas vous étonner, ni vous choquer, et encore moins vous peiner, si Wanda, en France, est traitée simplement comme n'importe quelle jeune fille bien élevée. Il n'est pas souhaitable, il serait même dangereux qu'il en soit autrement. Plus l'héritière du trône de Sylvanie passera inaperçue, mieux cela vaudra.

Maroussia, à laquelle l'ancestrale sagesse terrienne tenait lieu d'expérience, opina gravement de la tête, mais Wanda protesta d'une voix étouffée :

– Pourtant... mes parents...

– Tu représentes les grandeurs du passé, petite fille, tu ne cesseras jamais de les porter en toi et ceci te confère un grave devoir, celui d'être digne de ceux qui t'ont précédée. Pour moi, pour beaucoup d'êtres humains, tu seras toujours la fille des souverains de Sylvanie... mais ne te révolte pas si ma tante de Serdan, et Gisèle, et

bien d'autres, semblent l'oublier. Vois-tu, pendant que tu gâtais dans ta forêt comme un petit animal sauvage, le reste du monde a connu tant d'horreurs, tant de bouleversements et tant de morts affreuses, qu'une famille assassinée et un changement de régime parmi tant d'autres ne peuvent plus impressionner personne d'une manière durable.

Il contempla pensivement les deux femmes qui l'écoutaient attentivement. Il savait qu'il les scandalisait et qu'elles ne le comprenaient pas tout à fait.

– Je sais que je suis brutal, reprit-il avec douceur. Mais on souffre moins des attitudes dont on connaît les raisons. Wanda, ma chérie, je ne veux pas continuer à te voir cette pauvre petite figure. Laisse-toi guider par moi.

Il prit entre ses mains le menton de l'enfant et le sentit trembler convulsivement.

– Ne veux-tu pas être un peu heureuse ? demanda-t-il tendrement.

Elle le regardait avec un sourire triste, plein de

bonne volonté, et ses yeux dirent « oui ».

Mais comme cela s'annonçait difficile à réaliser !

## VI

Ce soir, Wanda allait à l'Opéra !

Elle ne savait pas du tout ce que c'était que l'Opéra mais elle était certaine que ce serait merveilleux puisque Alain l'y emmenait.

La journée s'était assez bien passée. M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle l'avaient conduite dans divers magasins, pour lui constituer un trousseau convenable, sans oublier une robe spéciale pour la soirée.

Ce qu'elle avait vu de Paris, ses avenues, ses boulevards, ses boutiques, avait plongé Wanda dans une stupéfaction émerveillée. Elle aurait voulu tout regarder à la fois. Cependant, essayer des robes, des chaussures, choisir de la lingerie, ne l'amusaient guère, tout cela était trop nouveau pour elle, et elle ne s'aperçut pas que ces emplettes étaient faites par les deux dames avec indifférence et choisies au hasard, comme pour

abrégé la corvée.

De retour dans sa chambre, Wanda se hâta pourtant de défaire les nombreux paquets qu'elle avait rapportés. Elle voulait montrer tous ces achats à Maroussia.

La vieille femme, pas plus que la fillette d'ailleurs, ne connaissait grand-chose en fait de mode parisienne.

– Tout cela est certainement très beau, dit-elle avec réserve en contemplant le déballage.

Ce qui lui plaisait bien davantage, c'est que Wanda semblait plus gaie.

Le moment vint pour la fillette de s'habiller.

– Je dois mettre cette robe rose, expliqua-t-elle à Maroussia. C'est une robe du soir ; regarde comme elle est jolie.

À cet instant, un coup léger fut frappé à la porte et Alain entra ; il tendait à sa jeune cousine une petite boîte qu'elle ouvrit. À l'intérieur se trouvait un écrin et, dans l'écrin, une ravissante petite montre-bracelet en or. Wanda considéra le bijou, n'en croyant pas ses yeux.

– C’est pour moi ? pour moi ? répétait-elle, éperdue de reconnaissance.

– Bien sûr que c’est pour toi, dit Alain en souriant, ce sera un souvenir de ton premier séjour à Paris. Tu mettras cette montre à ton poignet ce soir, pour aller à l’Opéra.

Spontanément, la fillette sauta au cou de son cousin. Elle avait dans les yeux des larmes d’émotion. Des larmes très douces.

– Et maintenant, prépare-toi vite, dit le jeune homme. Ne sois pas en retard pour le dîner.

Joyeusement, Wanda fit sa toilette et revêtit la robe rose. Elle s’interrompait constamment pour porter la petite montre contre son oreille et en écouter le tic-tac.

– Comme Alain est bon ! répétait-elle.

Enfin prête, la fillette se regarda dans la glace et sa bouche esquissa une moue désapprobatrice.

La robe, d’un rose fade, était d’une façon trop recherchée pour une adolescente, elle semblait retirer toute personnalité à Wanda et même l’enlaidissait.

– Je ne me reconnais pas du tout, Maroussia, déclarait-elle en se tournant vers la vieille femme.

– Ce n'est pas étonnant, ma colombe, vous n'avez jamais porté de toilette de cette sorte.

– Peut-être est-ce cela, en effet, murmura Wanda ; elle me change trop.

La fillette était si déçue qu'elle évita de se regarder de nouveau dans le miroir. D'ailleurs, Maroussia lui faisait remarquer qu'il était l'heure d'aller dîner.

– Très bien, je descends ! acquiesça-t-elle avec un soupir.

M<sup>me</sup> de Serdan, sa fille et Alain arrivèrent en même temps que Wanda dans la salle à manger. Gisèle jeta à la fillette un regard critique. Bien qu'elle trouvât que la robe la désavantageait et que l'ensemble manquait de goût, elle eut un geste d'indifférence, car, à son avis, cela n'avait aucune importance.

« Est-ce qu'une gamine de quatorze ans a besoin de s'occuper de ces détails ? La couleur de cette toilette n'est pas heureuse, certes, mais la



robe a coûté un bon prix : donc tout est parfait », se dit-elle.

Tout l'était d'autant plus qu'elle-même rayonnait comme un clair de lune dans une robe en tissu d'argent au corsage ajusté et très décolleté. Wanda en eut le souffle coupé. Elle s'apercevait soudain de la réelle beauté de M<sup>lle</sup> de Serdan et avait la révélation de ce que pouvait être la séduction féminine.

Alain, en tenue de soirée, la médusa d'admiration. Le jeune homme devina son trouble et lui sourit affectueusement.

« Cette robe ne va pas à ma petite cousine, se dit-il presque aussitôt. Comment cela peut-il se faire ? »

Puis il pensa qu'à son âge on porte mieux les vêtements de sport que les toilettes de soirée.

M<sup>me</sup> de Serdan, responsable d'un échec qui, après tout, ne lui déplaisait pas, complimenta la fillette.

- Vous êtes charmante, mon enfant.
- N'est-ce pas ? Elle est très bien, renchérit sa

filles. N'êtes-vous pas de cet avis, Alain ?

Mais Alain, soudain, revoyait Wanda à Zettine, portant une robe toute simple avec une extraordinaire élégance. Ce jour-là, pour la première fois, il l'avait vue vêtue comme une femme et non comme une pauvre. Elle lui était apparue digne et fière, ravissante comme une vierge sacrée, dans l'atmosphère de l'humble maison.

– Oui, en effet, elle est charmante.

Mais ces mots de politesse lui brûlaient les lèvres. Wanda n'était pas charmante ce soir, elle était fagotée.

Il s'énervait de ne pas discerner ce qui abîmait l'image de Zettine.

Le dîner fut contraint. La joie que le jeune homme avait vue briller, une heure plus tôt, dans les yeux de sa petite cousine, avait disparu.

Après le repas, pendant que M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle allaient se refaire une beauté avant le départ pour l'Opéra, Wanda se rendit également dans sa chambre, où Maroussia tricotait.

– Le dîner est fini et nous allons partir, dit la fillette sans enthousiasme.

La vieille femme leva les yeux et la regarda.

– Qu'est-ce qui ne va pas, mon agneau ?

La petite fille passa machinalement la main sur le bord de la table.

– Tout va très bien...

Nulle gaieté ne passait dans la voix juvénile. Maroussia s'étonna :

– Ce sera certainement très beau, ce que vous allez voir !

Wanda soupira. Si elle avait été seule avec Alain... Mais il y aurait M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle. Gisèle et sa robe somptueuse...

– Oui, murmura-t-elle ; je le crois...

Elle ajouta soudain :

– Maroussia, je n'ai pas envie d'aller à l'Opéra !

La femme s'inquiéta vivement.

– Pourquoi, voyons ? Je sens que vous avez de

la peine. Dites-le à la vieille Maroussia pour que ça ne vous pèse plus sur le cœur... On a été méchant avec vous ?

Alors Wanda avoua très bas, comme honteuse d'une telle futilité :

– Je n'aime pas cette robe.

Du coup, Maroussia se rasséréna. Ceci n'était qu'une préoccupation de jeune fille... donc tout allait bien.

Elle était trop simple pour fouiller au-delà des mots, jusqu'à cette petite âme crispée, et deviner qu'une pensée s'était frayée un chemin à travers l'esprit enfantin mais déjà si mûr. Une pensée sans mauvaise envie ni jalousie, mais une pensée triste :

« À côté d'Alain d'Arlevé, éblouissant en tenue de soirée... à côté de Gisèle éclatante de beauté, il était dur de se sentir à son désavantage ! »

Maroussia, les sourcils froncés, regardait intensément sa petite Altesse.

– Je sais ce qui ne va pas ! s'exclama-t-elle

soudain. C'est votre coiffure. Vos nattes sont trop sévères avec une robe de cérémonie. Attendez : je vais arranger cela.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Wanda.

Déjà, la vieille femme dénouait les lourdes tresses.

– Ne vous tracassez pas, vous allez voir.

Bientôt, elle recula pour juger du résultat de ses efforts.

Il était indiscutablement des plus heureux. Tombant plus bas que la taille, les cheveux de Wanda flottaient librement sur ses épaules. Un peu au-dessus de l'oreille gauche, attachées par des épingles invisibles, deux roses thé tranchaient dans l'ombre de la chevelure noire.

Maroussia fut si contente de son œuvre qu'elle se mit à rire toute seule.

– Regardez-vous dans la glace, ma colombe. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Wanda se regarda, et admit qu'ainsi elle se plaisait mieux que tout à l'heure.

Tout heureuse, elle embrassa sa nourrice.

– Merci... merci...

Craignant d'avoir mis tout le monde en retard et redoutant les commentaires peu indulgents de M<sup>me</sup> de Serdan, elle se précipita vers l'ascenseur. En réalité, Gisèle et sa mère ne l'avaient précédée que de quelques minutes et elles venaient seulement de rejoindre Alain lorsque la fillette apparut.

Aussitôt tous les regards se tournèrent vers elle.

Elle n'était plus quelconque ni banale la petite Wanda. Elle ressemblait à une infante d'Espagne elle en avait la langueur et l'éclat, le regard grave dans son jeune visage.

Elle n'avait pas d'âge. Ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une femme ; c'était une apparition, un rêve, qui se dressaient timidement devant le groupe ahuri d'admiration.

La baronne de Serdan ne se montra, elle, ni ahurie ni admirative.

– Qu'est-ce que c'est que cette coiffure mon

enfant ? demanda-t-elle d'un ton sec.

Wanda balbutia :

– C'est Maroussia... Elle a pensé... elle croyait...

– Maroussia est pleine de bonne volonté, mais elle ne connaît rien à ce qui se fait ou non. Cette crinière au vent est d'un effet plus que douteux.

Wanda rougit, puis pâlit jusqu'à devenir blême. Alain intervint :

– Ma tante, croyez-vous réellement qu'elle ne peut pas venir comme elle est ?

– Sûrement non ! déclara M<sup>me</sup> de Serdan sur un ton catégorique.

– C'est vraiment dommage...

Ce fut Gisèle qui sauva la situation.

– Voyons, maman, c'est ridicule ! Une enfant ! Elle peut bien se coiffer comme elle veut. Quelle importance cela a-t-il ? Nous n'allons pas nous mettre en retard pour une bêtise. Si vous ne l'aimez pas comme ça, elle ne défera plus ses nattes, et voilà tout. Mais, pour ce soir, restons-en

là.

M<sup>me</sup> de Serdan haussa les épaules et ne répondit rien. Alain jeta à sa cousine un regard reconnaissant et ils partirent enfin. Mais Wanda, se sentant coupable, redoutant de paraître ridicule, était mal à l'aise et avait de la peine.

Cependant, lorsqu'elle fut installée au premier rang d'une loge de face, à l'Opéra, elle oublia sa déconvenue. Alain était assis derrière elle et elle sentait sa main, posée sur le dossier de sa chaise en un geste de protection. Quand le rideau se leva sur le premier acte de *Tristan et Yseult*, la petite fille retrouva l'enchantement du récital de Zettine.

Le théâtre était pour elle une nouveauté fantastique. La foule, brillante et parée, la salle somptueuse, tout lui paraissait miraculeux.

La musique de Wagner, les personnages immortels de Tristan et d'Yseult la bouleversèrent.

Alain d'Arlevé l'observait attentivement et, de la voir passionnée par ce qu'il aimait tant lui-



même, la musique qui était sa vie, le remuait profondément. Un nouveau lien s'ajoutait à ceux que les jours derniers avaient tissés entre eux, un lien plus doux et plus fort qu'ils ne le croyaient l'un et l'autre.

Gisèle de Serdan appréciait Wagner parce qu'on le donnait à l'Opéra. Tristan et Yseult ne l'attendrissaient en aucune façon, mais elle trouvait sage et indiqué, surtout en présence d'Alain, de prendre l'air pénétré d'une mélomane accomplie.

Cependant, de temps à autre, elle n'en jetait pas moins un regard aigu dans la direction de son cousin et de Wanda.

Sa mère en faisait autant, avec perplexité. Alain lui paraissait bien exagérément attentionné pour cette petite fille, et cela ne lui plaisait guère.

Pendant les entractes, malgré la coiffure excentrique de Wanda et sa robe peu seyante, bien des yeux se fixèrent sur la loge, et particulièrement sur la fillette. M<sup>me</sup> de Serdan ne pouvait pas l'ignorer. Ses sourcils se froncèrent. Wanda n'était encore qu'une enfant maigre et

sans séduction, mais qui sait si le temps ne ferait pas d'elle quelque sirène redoutable ?

Elle se raisonna. Lorsque Wanda aurait dix-huit ans, Gisèle, depuis longtemps, aurait épousé Alain. Il était amoureux d'elle depuis des années, c'était manifeste ! Cela se terminerait, bientôt probablement, par des fiançailles et un mariage. Il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Il n'en restait pas moins vrai que cette petite, avec son visage ardent et douloureux, ne lui inspirait aucune sympathie.

Gisèle était trop sûre d'elle et de sa beauté pour redouter cette nouvelle venue dans la vie de son cousin. Cependant, elle réalisait que cette petite fille aux lourds cheveux brillants pourrait fort bien, un matin, se réveiller armée de toutes les séductions féminines. Elle estimait n'avoir aucun avantage à traîner dans son sillage une autre beauté capable de rivaliser avec la sienne, et l'arrivée inopinée de Wanda la contrariait fort.

Ce fut ainsi qu'en ces premières heures de vie commune, l'héritière des Zunski s'attira, d'une façon absolue et définitive, l'hostilité voilée de

courtoisie des deux femmes.

Le lendemain de cette soirée, mémorable pour tous à des titres divers, la baronne de Serdan pria son neveu de la rejoindre dans sa chambre.

– Maintenant, déclara-t-elle avec énergie, parlons sérieusement. Assieds-toi.

Alain obéit, avec le sourire mi-ironique, mi-agacé qu’il réservait à sa tante.

– Je vous écoute...

– Je voudrais savoir quelles sont tes intentions en ce qui concerne cette petite. À qui vas-tu la confier ? Où vas-tu l’envoyer ? Je n’ai pas voulu, hier et avant-hier, te poser des questions directes, mais aujourd’hui, il en va autrement. J’ai droit à des précisions.

– Je ne demande qu’à vous en donner, ma chère tante. Naturellement, j’emmène Wanda à Arlevé ; je pensais que vous l’aviez compris. Elle y restera tout le temps qu’elle voudra et, en tout cas, jusqu’à sa majorité. Je représente la seule famille qu’elle ait encore et je ne laisserai à personne d’autre que moi le soin de la diriger.

M<sup>me</sup> de Serdan avait eu un haut-le-corps.

– Tu as vraiment l'intention de... t'encombrer de cette demi-sauvage ? s'exclama-t-elle.

– Cette demi-sauvage, comme vous dites, est tout de même, nous ne devons pas l'oublier, l'héritière d'un trône, si mince soit-il. Quant à...

M<sup>me</sup> de Serdan l'interrompt.

– Mon cher, je t'en prie, pas de mélodrame. Wanda est fort à plaindre, mais, à notre époque les rois en disponibilité de couronne hantent la terre. Ne dramatisons pas le sort d'une princesse héritière qui, par-dessus le marché, est ta cousine issue de germaine et que je peux considérer comme une nièce par alliance.

Le jeune homme ne voulut relever que le bon sens de ce point de vue, exprimé avec une certaine hargne.

– Admettons tout ceci. Et alors ?

– Alors, je te dis : « Attention ! » Si sa fortune est difficilement transférable en France, tu risques de prendre là une très grosse charge. Car je suis de ton avis en ceci, qu'il faut la diriger, la

former, l'éduquer, et, étant donné ses origines, de la meilleure manière.

– Évidemment. Mais en ce qui concerne sa fortune, ma chère tante, ayez l'âme en paix. Elle n'en reverra pas un centime, et nous encore moins.

M<sup>me</sup> de Serdan sursauta.

– C'est de la folie !

– Qu'auriez-vous donc fait à ma place ?

M<sup>me</sup> de Serdan était une femme dure et orgueilleuse, mais droite. Elle haussa les épaules.

– Je l'aurais ramenée, dit-elle avec humeur.

– Vous voyez bien que nous nous trouvons dans un cercle vicieux, fit Alain en souriant.

– Il faut admettre, reprit M<sup>me</sup> de Serdan, que la situation est sans issue. Il n'est pas si simple d'élever Wanda. Il faudrait, normalement, qu'elle gagne sa vie et, par ailleurs, il ne saurait en être question. De quoi vivra cette petite sans le sou ?

– Elle n'est pas sans le sou, ma chère tante. Wanda aura une dot.

La baronne de Serdan fit la grimace.

– Comment cela ? La lui constituerais-tu, par hasard ?

– Bien entendu, dit Alain tranquillement.

– Et... peut-on savoir quel en sera le montant ?

– La moitié de ce que je possède, me venant de ma mère.

M<sup>me</sup> de Serdan bondit. Ce n'était pas seulement l'argent d'Alain qui était en jeu, mais bel et bien celui de Gisèle, puisqu'un mariage entre les jeunes gens paraissait certain.

– Mais enfin, tu as perdu la tête en Sylvanie ! s'écria-t-elle. Autrement, je ne comprends pas.

Elle s'était pris la tête à deux mains et répétait :

– Vraiment, je ne comprends pas.

– Mais si, dit Alain avec douceur et fermeté. Vous comprenez très bien que ma fortune, venant en grande partie du côté maternel, la moindre délicatesse morale, en de pareilles circonstances, est de la partager avec Wanda.

Il y eut un silence, puis la baronne éclata :

– Si tu avais eu quelque raison, tu n’aurais jamais entrepris cette randonnée ! Voilà où elle te mène !

Alain d’Arlevé, bien qu’il fût contrarié de ce qu’il appelait charitablement le « manque de compréhension » de sa tante, prit le parti de rire.

– Allons, allons ! ne dites pas des choses que vous seriez la première à regretter. Je vous connais... C’est donc là une affaire réglée. Vous savez comme moi qu’elle ne peut pas, qu’elle ne doit pas l’être autrement. Promettez-moi que vous serez indulgente et maternelle pour Wanda.

La baronne de Serdan maugréa quelque chose qui était censé représenter une promesse. Son neveu se leva, vint à elle et, gentiment, lui baisa la main.

– Et puis, consolez-vous quant au sort de mes rentes, dit-il en riant, ma musique et mes tournées combleront, et bien au-delà, le déficit que vous déplorez.

– Mon cher, prononça doctement cette femme

irréductible, n'oublie pas qu'il n'est pas de fortune durable sans une sage économie. Mon seul espoir est que d'ici le mariage de Wanda, tu auras le temps de réfléchir.

– Là, ma chère tante, vous vous trompez, déclara le jeune homme. Un accident peut arriver... C'est là une rengaine, mais une très sage rengaine. Et je ne vais pas attendre pour régler le sort financier de celle que je considère comme une sœur, et qui l'est presque réellement.

M<sup>me</sup> de Serdan jugea ce langage insensé, mais elle n'osa pas livrer une bataille dont elle avait l'assurance de sortir vaincue. Ce fut sur Gisèle qu'elle déversa, un peu plus tard, le trop-plein de sa rancœur.

– Que voulez-vous, maman, il n'y a rien à faire, répondit la jeune fille, en haussant les épaules. Insister davantage ne ferait qu'indisposer Alain. N'oublions pas que c'est à lui que nous devons de ne pas vivre chichement dans je ne sais quel trou de province, et que ce qu'il a fait pour nous, il est libre de le faire pour une autre.

M<sup>me</sup> de Serdan se mordit les lèvres. Elle



oubliait volontiers qu'elle devait à la générosité de son neveu une existence fastueuse et confortable.

– Le seul ennui, reprit Gisèle, c'est que cette petite ne me plaît pas du tout. Et vous ? Comment la trouvez-vous ?

– Horriblement antipathique ! s'exclama la mère, ulcérée. Elle n'a rien de commun avec nous... et quoi d'étonnant à cela ? Elle appartient à une autre race, elle a une manière différente de sentir, de réagir, de vivre... Et nous l'aurons sur le dos pendant des années ! Toujours, peut-être !

– C'est gai...

Ni l'une ni l'autre ne songeaient à l'injustice de reprocher à Wanda un comportement né de ses épreuves, de sa misère passée.

– Et puis, il y a ce chien et cette vieille, reprit M<sup>me</sup> de Serdan. Ceux-là, par exemple, je ne les supporterai pas. J'espère bien que, d'eux au moins, Alain nous délivrera !

Mais la baronne de Serdan devait boire le calice jusqu'à la lie : Maroussia et Dinga furent bel et bien emmenées à Arlevé.

## VII

– Oh ! Alain, que c'est beau ! s'écria Wanda en descendant de voiture.

Le voyage de Paris au château d'Arlevé s'était effectué dans une atmosphère maussade, vivement ressentie par la fillette.

M<sup>me</sup> de Serdan enrageait de voir Dinga occuper la place auprès du chauffeur, elle trouvait inconvenant que Maroussia fût assise sur un strapontin à côté d'Alain, et intolérable que Wanda les privât, elle et sa fille, d'une partie de la banquette du fond. Elle en suffoquait d'indignation, et la gaieté de son neveu, enchanté de rentrer chez lui, ne la déridait en aucune façon.

De plus, les attentions du jeune homme envers sa petite cousine, à laquelle il nommait les villes traversées, avec quelques commentaires, l'exaspéraient et lui faisaient mal augurer de l'avenir.

La vie ne serait plus tenable si cette gamine prenait une telle importance !

En son for intérieur, Gisèle partageait cette opinion, mais elle était trop rusée pour le laisser voir.

Mais la sensibilité de Wanda ne lui laissait rien ignorer de l'hostilité des deux femmes, et ce fut avec joie qu'elle parvint enfin au terme du voyage.

En apercevant Arlevé, dressé au milieu des sapins, elle ne songea plus à ses soucis. Elle n'avait pas connu, en Sylvanie, de véritables châteaux. Là-bas, ce n'étaient que de vastes maisons aux lignes simples, à l'architecture assez primitive. Avec ses hautes fenêtres Renaissance, ses tours élancées, la majestueuse demeure de son cousin l'émerveilla.

Avec ivresse, elle regardait autour d'elle.

– Que c'est beau ! Que c'est splendide ! Ces montagnes... ces sapins... on dirait mon pays !

– Je suis heureux qu'Arlevé te plaise, mon petit, dit Alain en souriant, car, à présent, c'est

aussi ta maison.

M<sup>me</sup> de Serdan intervint avec condescendance.

– Arlevé est classé comme monument historique, mon enfant. Il est aussi connu des touristes que les plus beaux châteaux de la Loire !

Gisèle se mit à rire.

– Je crains que vos précisions ne soient superflues, maman. Comment voulez-vous que cette enfant sache ce que signifie le tourisme, et qu'elle ait jamais entendu parler des châteaux de la Loire, ou des monuments historiques ?

– Eh bien ! nous allons lui expliquer de quoi il s'agit, dit Alain avec bonne humeur. Ensuite, elle visitera la maison et ses alentours.

Il sourit affectueusement à la petite fille.

– J'espère que tu ne t'ennuieras pas ici. Tu auras de l'espace pour courir. Je t'apprendrai à monter à cheval et tu pourras faire de belles promenades avec moi dans la montagne. Et puis, nous avons de nombreux amis... Ils donnent souvent des réceptions, ils viennent ici en visite. Ils sont très sympathiques. N'est-ce pas, Gisèle ?

– Très sympathiques, répondit l’interpellée avec une certaine ironie, mais je ne vois pas en quoi nos amis, leurs visites et leurs réceptions seront une distraction pour Wanda, au moins avant quelques années. Maman et vous, chacun dans votre genre, vous oubliez toujours qu’elle a quatorze ans à peine.

– C’est vrai, dit Alain en regardant pensivement la fillette qui avait rougi. Mais elle a vu tant de choses qu’elle n’est plus une enfant... pour moi, sinon pour les autres. Mais vous avez raison, Gisèle, et nous nous contenterons de l’équitation et des promenades en montagne. Qu’en dis-tu, ma mie ?

– Ce sera parfait, dit Wanda joyeusement.

Gisèle et sa mère échangèrent un regard significatif. Alain devenait fou avec cette petite ! Elle promettait d’être encore plus encombrante que ne l’avaient redouté les deux femmes.

Les jours qui suivirent accrurent cette impression et donnèrent un aliment nouveau à leur jalousie. Alain avait désigné l’un des plus beaux appartements d’Arlevé pour Wanda et

Maroussia, il autorisait les allées et venues de Dinga sur les tapis persans, il avait fait en personne à la petite fille et à la vieille femme les honneurs de l'imposante habitation, de son parc et de ses dépendances.

Wanda aimait beaucoup sa chambre, ses rideaux de soie chatoyante, ses meubles aux bois clairs. Elle admirait chaque pièce du château. Mais ce qu'elle préférait à tout, c'était le parc, ses pelouses, sa pièce d'eau, ses grands arbres, ses allées mystérieuses nichées sous des dômes de verdure. Elle ne se lassait pas de contempler les hautes cimes des Alpes qui servaient de toile de fond au paysage.

Sa joie fut à son comble lorsque Alain lui fit don d'un charmant petit poney.

Toute petite fille, elle avait appris à monter à cheval et, sous la direction de son cousin, elle eut vite fait de retrouver son équilibre de parfaite écuyère.

Après deux ou trois promenades, Alain constata qu'il n'avait plus rien à lui enseigner à ce sujet et qu'il pouvait cesser de la surveiller.

Aussi, le lendemain, lorsqu'elle lui demanda :

– Où irons-nous aujourd'hui ?

Il répondit :

– Maintenant, tu connais Arlevé aussi bien que moi. Tu vas prendre ton poney, ou Dinga, ou les deux, et tu te promèneras seule, comme une grande fille.

– Oh ! dit-elle. Tu ne viendras pas ?

– Ce n'est pas tous les jours fête, dit le jeune homme en riant. Il faut que je me remette à travailler.

– Tu travailleras... tous les jours ?

– Il le faut bien. Je me suis suffisamment reposé, tu ne crois pas ?

Elle était affreusement déçue. Fièremment, elle s'efforça de le cacher. Il la regarda s'éloigner et soupira. Il savait qu'elle avait besoin de sa présence, mais savait également qu'il était nécessaire pour elle d'apprendre à s'en passer.

Dans l'escalier, il croisa Gisèle. Elle portait une robe de toile rouge, très décolletée, qui



soulignait sa peau laiteuse.

– Très « vamp », votre robe, dit-il galamment.

– C'est maintenant que vous la remarquez ? Je la porte depuis ce matin.

– Eh bien ! c'est maintenant que j'ai l'occasion de vous dire ce que j'en pense, fit-il, diplomatiquement. Elle vous sied à la perfection et... vous êtes très belle.

Elle lui jeta un regard enjôleur.

– Seriez-vous en vacances ? Les visites du propriétaire sont-elles finies ?

Il se mit à rire.

– Terminées.

– Alors, on peut disposer de votre précieuse personne ?

– Après six heures, certainement.

La jeune fille fit une moue.

– Pas avant ?

Il se pencha vers la petite oreille voilée de cheveux fous.

– Maintenant et jusqu’à six heures, dit-il sur un ton de confiance, j’ai rendez-vous avec Beethoven.

Gisèle préférait cent fois Beethoven à Wanda. Elle éclata d’un rire frais et communicatif.

– En ce cas... à six heures, après le thé, nous allons en voiture voir les Rivesaltes. Ça va ?

– Je ne raffole pas des Rivesaltes, mais le charme de votre compagnie compensera leur ennui.

– À tout à l’heure.

Alain se dirigea vers le salon de musique. Là, devant son piano, il oublia tout ce qui n’était pas la première passion de sa vie. Il pensa pourtant à rejoindre Gisèle à l’heure convenue et tous deux partirent gaiement.

C’est ainsi que le jeune homme fut repris par les anciennes habitudes d’Arlevé, et qu’entre Gisèle, sa musique et ses relations mondaines, il n’eut pas beaucoup de temps pour s’occuper de Wanda. La sachant en sécurité, d’ailleurs, il ne supposait pas qu’il pût y avoir d’autre problème

pour elle que celui de l'adaptation à sa nouvelle existence. Et elle s'y adapterait forcément peu à peu. Et par elle-même.

Se sentant parfaitement heureux chez lui, le jeune homme n'imaginait pas qu'il n'en fût pas de même pour tout le monde.

Il n'avait aucune expérience de l'âme des petites filles.

Tant bien que mal, ou plutôt tant mal que bien, l'existence à Arlevé s'organisa pour Wanda. Tout au moins, elle s'y accoutuma. Mais cela n'allait pas sans heurts, sans perpétuels conflits avec M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle.

Il faut dire qu'au fond de sa forêt déserte, dans cette lutte incessante pour la vie, lutte sans merci qui avait duré neuf ans, la petite fille avait tout à fait oublié les bonnes manières qui lui avaient été inculquées dans sa petite enfance. Sa tenue laissait fort à désirer. À table, elle oubliait fréquemment la fourchette déposée auprès de son assiette, ou bien trouvait plus simple de se servir de ses doigts pour manger.

– C’est effarant ! disait M<sup>me</sup> de Serdan, comme cette petite a été mal élevée !

Alain, indulgent, souriait.

– Sers-toi de ta fourchette, Wanda. Tu scandalises ces dames. Vois-tu, ma mignonne, il faut se plier aux usages et aux coutumes des pays que l’on habite.

Wanda prenait docilement sa fourchette, et l’oubliait de nouveau au repas suivant.

Elle ne voyait guère Alain qu’à table et, dans sa joie d’être enfin près de lui, elle ne pensait plus aux visages réprobateurs des deux femmes. Elle bavardait à perdre haleine, racontant à son cousin ses promenades, ses découvertes et ses impressions. Le jeune homme l’écoutait en souriant, heureux de son enthousiasme.

M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle, au contraire, un pli dédaigneux aux lèvres, se gardaient de prendre part à la conversation qu’elles trouvaient puérite.

Il arrivait assez souvent que la fillette, revenant en retard d’une promenade, apparaissait dans le salon ou la salle à manger en culotte de

cheval, cravache à la main et bottes aux pieds.

M<sup>me</sup> de Serdan la toisait d'un regard sévère.

– Allez vous changer, Wanda. Vous sentez l'écurie !

Alain riait.

– Wanda, ma mie, va te mettre en tenue correcte. Ce n'est plus l'heure de l'équitation.

Wanda obéissait, parce que c'était lui qui donnait un ordre, mais elle était persuadée que, sans l'intervention de sa tante, il l'aurait acceptée telle qu'elle était. Elle maugréait en revêtant une robe et Maroussia, qui l'aidait à s'habiller, ne faisait rien pour l'inciter à plus de souplesse. Outrée qu'on osât traiter sa petite Altesse avec cette rigueur, elle la poussait bien plutôt à la révolte.

Et Wanda, ainsi convaincue de son bon droit, ne faisait pas grand effort pour se civiliser. Et les scènes se reproduisaient.

Un soir, s'étant attardée dans le parc où elle avait découvert un arbre magnifique, dans lequel on pouvait monter presque jusqu'en haut, ayant

ainsi sur les alentours une vue incomparable, elle arriva en coup de vent dans la salle à manger bonne dernière. Les dîneurs achevaient le potage. Tous trois levèrent la tête à son entrée.

– Wanda ! murmura Alain, consterné.

M<sup>me</sup> de Serdan la dévisageait, la détaillant des pieds à la tête, d'un regard glacé.

– Ma chère enfant, vous croyez-vous à l'auberge ? Vous pourriez peut-être avoir la courtoisie d'arriver à l'heure, d'abord, et ensuite...

Les sourcils froncés, la voix mordante, elle ajouta :

– Et d'arriver comme une jeune personne convenable et non comme une bohémienne. Avez-vous pensé à vous regarder dans une glace ?

– Mais non, maman, dit Gisèle avec un petit rire. Elle n'y a certainement pas pensé. Il ne faut tout de même pas trop lui en demander.

Avec désolation, la fillette remarquait qu'Alain n'avait pas l'air très content, lui non

plus. Machinalement, elle jeta les yeux sur sa robe. Deux énormes accrocs l'ornaient, un peu de mousse et pas mal de poussière y étaient restées attachées. Une longue égratignure sanglante s'étalait sur une de ses jambes, tandis que l'autre était maculée de boue.

– Comment avez-vous fait pour vous arranger comme ça ? demanda Gisèle en riant.

Cet éclat de gaieté fut plus que Wanda n'en put supporter. Elle se redressa comme un petit coq en colère.

– Je suis montée dans un arbre, il n'y a aucun mal à ça ! déclara-t-elle sur un ton de défi. Ce n'est pas un crime, je pense ?

– Mais non, dit la jeune fille, conciliante, ce n'est pas un crime. Seulement... vous auriez pu mettre une robe propre, vous laver la figure... et arriver à l'heure exacte.

– Ça ne vous arrive jamais, à vous, d'être en retard ? jeta la petite fille.

Effectivement, il était fréquent que Gisèle et Alain, en visite chez des amis, reviennent à

Arlevé bien après l'heure du dîner. M<sup>me</sup> de Serdan leur faisait alors un léger reproche, mais sans insister. Au fond, elle était enchantée de ce qu'ensemble ils ne s'apercevaient pas de la fuite du temps.

Aujourd'hui, elle n'était pas d'humeur aussi bénigne.

– Vous êtes une insolente, dit-elle sèchement. Vous ne faites qu'aggraver votre cas. Sortez d'ici immédiatement. Vous dînez où vous voudrez, mais certainement pas en notre compagnie !

Gisèle lança un coup d'œil dans la direction d'Alain. Il semblait réellement affecté par la conduite de sa petite cousine.

– Bah ! maman, dit la jeune fille, pour une fois, nous pourrions peut-être passer l'éponge ? Il est tard, et cette enfant doit avoir faim après de semblables exercices.

Mais sa mère ne l'entendait pas de cette oreille.

– Ce n'est pas une fois, mais cent fois qu'il faudrait supporter les inconvenances d'une petite



filles mal élevée ! Ma patience se lasse. Pour une fois – elle appuya sur ces mots – je ne céderai pas à une indulgence qui ne peut qu’être mauvaise pour Wanda. Dorénavant, je ne tolérerai plus ces manières de sauvage. Elle pourra y réfléchir dans sa chambre.

Wanda, ulcérée, attendit un instant un secours qui ne vint pas. Gisèle, voyant la partie perdue, ne disait plus rien, et Alain, les yeux baissés sur son assiette, se taisait.

Alors, elle se décida à sortir.

À demi aveuglée par les larmes, Wanda monta en courant le grand escalier. Comme un bolide, elle entra dans sa chambre et se jeta en sanglotant sur son lit.

Maroussia qui, à cette heure, tricotait là comme à son habitude, se leva précipitamment et s’élança à son côté, bouleversée par ce désespoir.

– Ma colombe... mon agneau... ma jolie princesse, qu’est-ce qui vous arrive ? demanda-t-elle avec angoisse. Qui vous a fait du mal ? Dites-le vite à votre vieille Maroussia. Elle vous

aime, elle... elle vous consolera.

Assise sur le lit, elle avait pris la petite fille dans ses bras et la berçait comme un bébé. Au milieu de ses sanglots, Wanda balbutia :

– Ces femmes... je les déteste !

En phrases entrecoupées, elle conta son aventure à la vieille femme. Elle passa sous silence l'abandon d'Alain : cela lui faisait trop mal. Alain, il ne l'avait pas défendue ! Ne l'aimait-il plus ?

Maroussia fut indignée. Elle n'admettait pas que quiconque pût faire la moindre réprimande à son idole.

– Ces femmes ! gronda-t-elle. Ces mijaurées... elles peuvent bien prendre leurs airs arrogants... Elles ne sont, après tout, que des mendiantes.

– Des mendiantes ? répéta Wanda qui, dans sa surprise, oubliait son chagrin.

– Eh ! oui. M. le comte les reçoit chez lui par charité. C'est lui qui les entretient, il leur paye tout.

– Mais... pourquoi ? demanda la petite fille.

Pourquoi est-ce qu'il leur paye tout, Roussia ?

– Eh !... est-ce que je sais ? Parce qu'il est bon, probablement, et puis parce que sa tante a été sa tutrice, après la mort de sa mère. Quant à la fille, elle est quasiment fiancée avec lui.

– Fiancée ? Tu veux dire qu'elle sera sa femme ?

– Oui, grommela Maroussia. Une belle peste qu'il épousera là... Les hommes les meilleurs ne sont pas malins, croyez-moi. Ils ne savent pas voir ce qui leur crève les yeux... Et maintenant, je vais vous chercher à dîner. Ce n'est pas la peine de vous laisser mourir de faim.

Gisèle allait épouser Alain !

La tête enfouie dans ses mains, Wanda se demanda pourquoi cette nouvelle la plongeait dans un tel abîme de désespoir. Alain, bien sûr, était en âge de se marier... Et elle était très belle, Gisèle. Il l'aimait... N'était-ce pas naturel ? Elle portait toujours de jolies robes fraîches, bien repassées. Elle était toujours coiffée comme si elle sortait des mains du coiffeur...

« Moi, jamais je ne pourrai être comme elle, se dit la fillette avec découragement. Et puis, à quoi cela servirait-il ? Je suis encore une petite fille... »

Moins que jamais, après ce jour, elle essaya de se corriger. Tout le jour, elle courait, comme un poulain échappé, dans le parc, dans les bois environnants, même dans la montagne. Elle se promenait à cheval, ou en compagnie de Dinga qui appréciait fort ces randonnées. Elle retrouvait avec ivresse sa liberté d'autrefois.

Mais, au fond d'elle-même, veillait une peine qui refusait de s'endormir.

« Elle s'ennuie... » se disait Maroussia.

Ce n'était pas seulement cela, mais, cependant, c'était vrai. La vie qui suffisait à Wanda, quelques mois auparavant, ne la satisfaisait plus. Sans qu'elle s'en doutât, elle sortait de l'enfance et elle avait besoin d'autre chose.

Un jour de septembre, pourtant, elle découvrit une nouvelle distraction.

Le jeune Arthur, fils du garde-chasse, revint à Arlevé après avoir passé les deux mois précédents chez ses grands-parents. Il avait l'âge de Wanda. Il fut enchanté, tout comme elle, de trouver une camarade de jeu.

La fillette lui plut, car elle n'avait peur de rien. Elle ne craignait pas de se salir ou d'abîmer sa robe, les chemins les plus malaisés ne la rebutaient pas.

Ensemble, ils se livrèrent aux jeux qui ont toujours passionné tous les enfants : la guerre, la chasse, les gendarmes et les voleurs, et d'autres du même genre. Ils firent des explorations dans la montagne, allumèrent des feux entre deux grosses pierres pour y faire rôtir des pommes de terre. Pour la première fois depuis bien longtemps, si longtemps qu'elle ne se le rappelait plus, Wanda s'amusait.

Mais ces amusements se terminèrent assez mal. Naturellement, l'ascension des arbres restait au premier plan des distractions journalières. Un jour, Wanda, perchée sur une branche, tentait d'attraper la branche supérieure et de s'y hisser,

quand elle perdit l'équilibre. Avec un cri d'effroi, elle fut précipitée vers le sol.

Par bonheur, sa robe s'accrocha et arrêta sa chute. L'étoffe tenait bon... Mais Wanda, la tête en bas, sa jupe retroussée, agitait désespérément ses jambes pour trouver un point d'appui qu'elle ne parvenait pas à atteindre.

Elle appela Arthur à son secours. Le garçonnet ne s'était pas aperçu de l'accident. Il chercha des yeux sa compagne et la vit enfin, dans une posture qui manquait de dignité.

Au lieu d'aller la secourir, il se mit à rire aux éclats. Plus Wanda l'appelait, plus il riait et prenait même plaisir à la gêner dans ses mouvements à l'aide d'une branche souple qu'il tenait à la main. Furieuse, elle réussit enfin à saisir une branche. Elle dégagea sa robe, descendit de son perchoir avec une rapidité décuplée par la colère et, avant que le petit rustre fût revenu de sa surprise, elle lui avait administré une paire de gifles énergiques et sonores.

– Je le dirai à mon cousin ! Je te ferai punir !  
Je ferai jeter ton père à la porte !

Elle trépignait de rage.

Arthur, décontenancé, frottait ses joues endolories.

– Eh bien, quoi ? fit-il. On ne peut plus rire, maintenant ?

– Je veux bien rire et jouer avec toi, mais tu n’as pas le droit de me manquer de respect ! gronda la petite fille en se redressant de toute sa hauteur et en gratifiant le garçon d’un regard si méprisant qu’il en resta interdit.

En courant, Wanda rentra au château. Les sons du piano lui apprirent où elle trouverait Alain. Elle s’élança dans le salon de musique et, d’un trait, tremblant de fureur, elle mit le jeune homme au courant de l’incident.

Mais Alain ne prit pas la chose de la même manière.

– Tu ne sais pas te tenir à ta place, Wanda, dit-il sévèrement. Tu joues avec ce garçon comme si tu étais, toi-même, un galopin. Ne t’étonne pas s’il te traite comme un de ses petits camarades. Une fille bien élevée évite de se mettre dans de

semblables situations et montre plus de réserve. Tu voudrais que je gronde Arthur ? Je n'en ferai certainement rien. À toi de te faire respecter.

Tête basse, Wanda alla cacher son chagrin et son humiliation. Mais, cette fois, elle se garda de se plaindre à Maroussia, car elle sentait qu'elle avait eu tort.

Malgré ses dénégations, Alain alla prendre à part le fils du garde-chasse et lui fit sérieusement la morale.

– M<sup>lle</sup> Wanda t'honore de sa confiance et te permet de jouer avec elle, déclara-t-il. Mais il n'en est pas moins vrai que tu dois la respecter. Pour cette fois, je ne dirai rien à ton père, mais si tu recommençais, je te ferais punir. Tiens-le-toi pour dit.

Le petit garçon ne se vanta pas de l'aventure, mais il garda rancune à Wanda de l'algarade qui l'avait suivie et, désormais, il évita la fillette.

Alain avait été contrarié par cet épisode. Mais, bientôt, il n'y pensa plus. Il était convaincu que le temps et l'exemple de femmes bien élevées



assagiraient sa petite cousine.

L'essentiel, pensait-il, était qu'elle vécût dans la sécurité pour que ses tristes souvenirs s'estompent et s'effacent. Cela ne pouvait se faire en quelques jours, ni même en quelques semaines.

– Tu devrais la mettre en pension, disait M<sup>me</sup> de Serdan. Ce n'est qu'en pension qu'on pourra la discipliner.

Mais le jeune homme secouait la tête.

– Je déteste mettre les oiseaux en cage. Enfermée, Wanda souffrirait affreusement. Laissons-lui le temps de s'accoutumer à nos mœurs françaises. Ensuite, nous verrons. Rien, après tout, ne nous presse.

Il était, d'ailleurs, fort occupé par la préparation d'une nouvelle tournée de concerts qui l'entraînerait en Angleterre et en Italie pendant tout l'hiver, et peut-être plus longtemps. À son retour, il réfléchirait à l'éducation de Wanda. Alors, sans doute, elle aurait un peu plus de plomb dans la cervelle.

Il n'osait cependant pas annoncer encore son prochain départ à la fillette. Il redoutait ses réactions.

À maintes reprises, M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle revinrent à la charge à propos de l'exil de Wanda, qu'elles souhaitaient impatiemment. Mais, toujours, Alain faisait la sourde oreille. Il se refusait à causer à la petite fille deux peines à la fois : son absence, et ce qu'elle considérait certainement comme un emprisonnement.

Un jour, cependant, les deux femmes crurent bien qu'elles allaient obtenir gain de cause. Les incartades de Wanda devenaient plus graves...

## VIII

– Vous m’avez fait demander, ma tante ?

Ce mot de « tante », adressé à la baronne de Serdan, arrachait la bouche de Wanda. Mais Alain y tenait...

Enfoncée dans une bergère Louis XV, M<sup>me</sup> de Serdan regarda d’un air sévère l’accoutrement de la petite fille qui rentrait de promenade, Dinga sur ses talons, naturellement.

– D’abord, faites sortir ce chien. Vous savez parfaitement que, chez moi, il n’a pas ses entrées.

Wanda, penaude, renvoya Dinga.

– Va, murmura-t-elle, va voir Maroussia.

La queue entre les pattes, l’animal obéit.

Wanda regagna le centre de la pièce et, silencieusement, attendit.

M<sup>me</sup> de Serdan la laissa ainsi un moment, puis

elle attaqua.

– Mon enfant, il restait hier un demi-poulet froid à l’office. Il ne s’y trouve plus. Pouvez-vous me donner quelques renseignements à ce sujet ?

Wanda pâlit légèrement et hésita.

– Eh bien ! je vous écoute...

– C’est moi qui l’ai pris, répondit la petite fille avec effort.

– Je m’en doutais. Depuis douze ans que je vis dans cette maison, c’est la première fois qu’on y vole quelque chose.

Wanda blêmit.

– Je ne l’ai pas volé, dit-elle avec indignation. Je l’ai pris.

– C’est la même chose, remarqua froidement M<sup>me</sup> de Serdan.

– Voler, c’est prendre quelque chose qui ne vous appartient pas et...

– Et... ce poulet vous appartenait ?

Wanda reçut l’ironie de la baronne comme un soufflet.

– Je... je le croyais... dit-elle d'une voix étouffée.

M<sup>me</sup> de Serdan énonça durement :

– Sachez que, ici, pas une épingle ne vous appartient !

Hors d'elle, l'enfant perdit toute retenue.

– À vous non plus ! rétorqua-t-elle.

M<sup>me</sup> de Serdan crut suffoquer. De tout ce qu'on pouvait lui dire, cette allusion à une vérité désagréable était le plus blessant.

Elle se leva brusquement et se mit à gesticuler devant la petite fille pétrifiée.

– Petite effrontée ! criait-elle. N'avez-vous pas honte ? Comment osez-vous me parler ainsi ? Regardez-vous, mais regardez-vous donc ! Qui êtes-vous pour tenir des propos semblables ? Alain saura comment vous vous conduisez. Vous ne pouviez pas demander du thé et des toasts, si vous aviez faim ? Est-ce qu'on dévore un demi-poulet au milieu de l'après-midi ?

Wanda, effarée par cette diatribe, ne disait rien. Poussée à bout, M<sup>me</sup> de Serdan gronda :

– Ce sont des mœurs de cannibales !

Wanda ignorait ce que sont les cannibales. Elle prit le mot pour une insulte et il l’atteignit d’une manière irréparable.

Sans un mot, elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

Stupéfaite, M<sup>me</sup> de Serdan la regarda s’éloigner pendant une seconde, puis elle réagit violemment.

– Wanda !

Le ton était si impérieux que la petite fille s’immobilisa, puis se retourna.

– Veuillez rester ici, je vous prie. Vous sortirez lorsque je vous y autoriserai.

La baronne étouffait de rage.

À cet instant, Gisèle entra, en robe blanche, deux œillets rouges piqués dans ses cheveux. Elle regarda Wanda, puis sa mère, consciente de tomber en plein orage.

– Qu’est-ce qu’il y a encore ? demanda-t-elle avec lassitude.

M<sup>me</sup> de Serdan leva les épaules et répondit, d'une voix méprisante :

– Le poulet... Naturellement, c'est elle qui l'a pris.

– C'est bien la peine de ne rien manger aux repas, dit la jeune fille ironiquement.

– Ce n'est pas une question d'appétit, c'est affaire de décence, de délicatesse. Mais, plus elle va, pire elle est !

Une main vengeresse désignait Wanda, toute raide et crispée sous les affronts.

Gisèle contempla froidement l'accusée.

– Il faut prévenir Alain.

– Tu peux être sûre que ce sera fait, et pas plus tard qu'aujourd'hui. Dès qu'il aura terminé son travail.

M<sup>me</sup> de Serdan se tourna de nouveau vers la petite fille.

– Montez chez vous, maintenant, fit-elle sèchement. Nettoyez-vous, mettez une robe convenable. Sortez !

Muette et tendue, Wanda sortit.

– Elle devient impossible, soupira Gisèle.

– De plus en plus impossible. Intolérable !

– Qu’allez-vous faire ?

M<sup>me</sup> de Serdan fit un geste exaspéré.

– Moi rien, puisque je ne peux rien. Mais j’espère qu’Alain va enfin se rendre compte de la situation !

– Dieu le veuille ! Pour moi, déclara la jeune fille, je ne peux plus supporter cette gamine. Mais Alain nous écouterait-il ? C’est une vraie malchance, mais, en général, elle se tient à peu près bien devant lui. Et il est pour elle d’une indulgence insensée.

– Quand, par hasard, une scène éclate en présence d’Alain, remarqua M<sup>me</sup> de Serdan, tu te ligues aussitôt avec lui contre moi pour faire absoudre la petite !

Gisèle eut un mince sourire.

– Laissez-moi me battre avec mes armes, maman, dit-elle seulement.



Alain parut assez tard à la salle à manger. Dans le feu de son étude, il avait oublié l'heure. Sa tante et sa cousine étaient déjà assises à leurs places et attendaient avec des mines résignées.

– Je vous demande infiniment pardon, dit-il, confus. Je suis par trop étourdi. J'étais noyé dans des vagues d'harmonie. Je vous en prie, excusez-moi.

Il s'assit et s'aperçut alors que Wanda n'occupait pas sa place. Son visage s'assombrit.

– Où est donc Wanda ? Je croyais qu'elle avait enfin acquis l'exactitude ?

M<sup>me</sup> de Serdan soupira.

– J'ai peur, Alain, que cette petite ne devienne de plus en plus difficile, dit doucement Gisèle.

M<sup>me</sup> de Serdan renchérit :

– Crois-moi, mon cher enfant : mon rôle est très pénible. Wanda ne veut obéir à personne et Maroussia n'est pas une aide, au contraire : elle détruit mon autorité. Il semble que cette enfant s'ingénie à se rendre odieuse.

Alain soupira, soucieux.

– Comme c’est bizarre ! murmura-t-il. Elle est... si différente de ce qu’elle était...

M<sup>me</sup> de Serdan ne savait trop comment aborder l’histoire du poulet. Elle se demandait tout à coup si son neveu l’entendrait avec une sévérité suffisante. Elle le devinait fort capable d’en rire. Ce retard, dont il semblait contrarié, serait peut-être un meilleur prétexte pour l’inciter à sévir ?

– Il est huit heures et demie ! s’exclama-t-elle. C’est tout de même inadmissible !

Avec irritation, elle constata qu’Alain, déjà, s’adoucissait.

– Elle a dû oublier l’heure, comme moi.

Gisèle regarda son cousin avec tendresse.

– Les enfants sont tous les mêmes, maman. De notre temps, nous faisons exactement la même chose. Et Alain, comme il vous le disait...

– D’abord, Wanda n’est pas si enfant que ça, protesta la baronne ; quant à Alain, il est chez lui !

Gisèle vit une ombre de mécontentement passer sur le visage du jeune homme. Sa mère

serait toujours la même ! Elle parlait à tort et à travers, sans jamais peser ses paroles !

– Wanda aussi est chez elle, s’empressa-t-elle de souligner d’un ton sans réplique. Commençons donc à dîner et, quand elle arrivera, vous la renverrez dans sa chambre si vous le jugez bon.

– Vous avez tout à fait raison, approuva Alain. Commençons.

Il était préoccupé, cependant.

– Je me demande tout de même où elle peut être, dit-il après un moment de silence. On pourrait faire demander à Maroussia si elle sait quelque chose.

– Bah ! elle doit rôder Dieu sait où...

– C’est pourtant la première fois qu’elle rentre aussi tard. Je ne suis pas tranquille.

– N’oublions pas qu’elle a Dinga pour la protéger, remarqua Gisèle, désireuse d’apaiser son cousin.

– C’est vrai... mais je préférerais que l’on questionnât Maroussia.

Le maître d'hôtel entrainait avec un plat.

– Voulez-vous faire demander à Maroussia si elle sait où se trouve M<sup>lle</sup> Wanda ? lui dit le jeune homme.

– Tout de suite, Monsieur le comte.

Quelques instants plus tard, une femme de chambre venait annoncer que Maroussia était introuvable.

Alain se leva et jeta sa serviette sur la table.

– Je vais voir moi-même de quoi il retourne, déclara-t-il. Tout ceci n'est pas normal.

– Je vous suis, dit Gisèle.

Comme ils sortaient, M<sup>me</sup> de Serdan leva les yeux au ciel, prenant tous les saints du paradis à témoin des tourments que lui causait cette fille indésirable.

N'ayant trouvé nulle trace de Maroussia dans tout Arlevé qu'ils venaient de fouiller des combles à la cave, Alain et Gisèle se retrouvèrent bredouilles au pied du grand escalier.

– Il est sûrement arrivé quelque chose,

murmura le jeune homme.

Gisèle commençait à s'étonner.

– Wanda a dû emmener Maroussia en promenade avec elle et elles se sont égarées...

– C'est impossible : Maroussia est incapable de marcher longtemps. Notre fuite de Sylvanie lui a enlevé ses dernières forces.

– Pourtant, elles doivent bien être ensemble...

Un à un, les domestiques envoyés à la recherche des disparues aux alentours immédiats de la maison revenaient sans avoir rien trouvé.

– Il faut fouiller les environs, décida le jeune homme. Il est arrivé un accident, j'en suis certain. Allons demander du secours à la gendarmerie du Brévent : ils ont des moyens que nous n'avons pas.

Gisèle monta en voiture avec lui. Ils foncèrent sur la route.

– Ce que je ne comprends pas, c'est que Dinga ne soit pas venue me chercher, murmura Alain.

– Peut-être n'a-t-elle pas voulu les quitter ?

– Oui... peut-être...

– Si vous alliez un peu moins vite ? conseilla la jeune fille sur un ton d'affectueuse sollicitude.

– Je voudrais être déjà arrivé.

– Alors, ne faites pas tout ce qu'il faut pour n'arriver jamais et ralentissez un peu !

Malgré son inquiétude lancinante, Alain sourit.

– Toujours sage ! remarqua-t-il avec reconnaissance.

Il réduisit un peu son allure.

– Ce qui m'effraye, dans cette disparition, dit-il, c'est qu'il s'agit de Wanda de Zunski. Qui sait si ce ne serait pas un enlèvement d'origine politique ?

– Vous lisez trop de romans policiers, Alain ! Ils vous tournent la tête ! répondit Gisèle avec quelque ironie.

– Que vous l'admettiez ou non, coupa-t-il assez sèchement, Wanda est héritière d'un trône balkanique. C'est une situation dangereuse.

La jeune fille se reprit avec vivacité.

– Mais si, je l’admets très bien. Seulement, je n’aime pas vous voir dans cet état. Calmez-vous. Si ce que vous dites est possible, vous aurez justement besoin de tout votre sang-froid.

Il posa un instant sa main glacée sur celle de sa cousine.

– Excusez-moi. Je suis épouvanté de ma responsabilité en cette affaire. J’ai très mal gardé cette enfant.

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

– J’aurais dû lui interdire de sortir seule des limites du parc !

– Elle n’écoute rien !

– Fasse le ciel qu’on la retrouve saine et sauve, et je vous jure qu’elle écoutera !

La jeune fille triompha intérieurement. Enfin ! Alain devenait raisonnable !

Pendant quelque temps, ils roulèrent en silence. Devant eux, les phares balayaient la

route. Tout à coup, Gisèle poussa un cri :

– Regardez ! Là, à droite...

Alain freina si brusquement que les pneus gémirent. Il bondit hors de la voiture et courut, suivi de Gisèle, vers un groupe qui s'était rangé contre le talus pour les laisser passer. Wanda, Maroussia et Dinga...

Le jeune homme, pour la première fois de sa vie, saisit brutalement la petite fille par les épaules et la secoua.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Lâche-moi ! cria-t-elle avec violence.

Dinga se mit à gronder.

Alain laissa l'enfant et se tourna vers Maroussia. Il lui parla en sylvanien :

– Que faites-vous sur la route à une heure pareille ? Peux-tu m'expliquer ce que cela veut dire ?

– Vous devriez le savoir vous-même, Alain d'Arlevé ! répondit gravement la vieille femme. C'est là le résultat d'un feu qui couve depuis



longtemps.

– Parle clairement, je te prie. Que veux-tu dire ?

– Elle veut dire que je ne retournerai pas à Arlevé, déclara Wanda.

Il en demeura stupéfait.

– Comment ?

– Je ne retournerai pas à Arlevé, répéta-t-elle. Il crut à un caprice puéril.

– Vraiment ? Et où iras-tu ?

– Je trouverai bien en France un Sylvanien en exil qui m'aidera. Maroussia fera des ménages et...

– Tu es devenue folle ?

Gisèle, qui ne comprenait rien aux paroles échangées, tira son cousin par la manche.

– Alors ?

– Elle s'enfuyait.

– Elle s'enfuyait ? répéta, ahurie, la jeune fille.

Soudain, l'altercation de l'après-midi lui

revint en mémoire. Si elle ne prenait pas les devants, on courait à des complications.

– Je crois que je comprends, murmura-t-elle. La petite a fait une sottise sans conséquence, mais vous connaissez maman : elle en a fait un drame. Wanda est susceptible, violente... et voilà le résultat.

De nouveau, Alain s'adressait aux fugitives dans leur langue originaire :

– Maintenant, nous allons rentrer à Arlevé. Demain, nous discuterons.

– Non ! dit froidement Wanda. Ni demain, ni jamais !

Il sentit qu'il n'obtiendrait rien par la force.

– C'est un ordre, mon petit, dit-il avec douceur.

– Les ordres ? C'est à elle d'en donner ! maugréa la vieille femme.

Alain fronça les sourcils.

– Un enfant, quel qu'il soit, doit l'obéissance à ceux qui ont pour mission de veiller sur lui. Vous

allez me suivre immédiatement.

– Non ! dit Wanda.

Un éclair de fierté brilla dans les yeux de Maroussia.

– Oublies-tu donc, demanda le jeune homme à la fillette, que j’ai risqué ma vie pour toi ? Crois-tu qu’après avoir vécu ensemble ce que nous avons traversé, on fuit lâchement, sans donner ses raisons ? Je te donne ma parole que je ne te contraindrai pas, mais je te demande de ne pas faire de scandale sans t’être expliquée avec moi.

Il avait parlé posément. Wanda, remuée malgré elle, demanda :

– Avec toi... seul ?

– Avec moi seul.

Arborant un air de dignité qui aurait pu paraître comique en d’autres circonstances, l’enfant accepta enfin les propositions de son cousin. Il avait trouvé la bonne manière de lui parler en faisant appel à sa loyauté.

Suivis de Maroussia désapprobatrice, ils revinrent vers la voiture, Alain tenant, serrée dans

la sienne, une petite main réticente.

Gisèle, subitement reléguée au second plan, était perplexe et agacée. Que s'était-il passé entre Wanda et leur cousin ?

– Eh bien ! c'est arrangé ? demanda-t-elle.

– Ça s'arrangera ! affirma-t-il brièvement.

– Espérons-le ! soupira-t-elle.

L'explication projetée eut lieu, le lendemain matin, dans le salon de musique.

Alain dut employer des trésors de douceur et de diplomatie pour faire enfin parler la fillette, dont le visage tendu disait la révolte profonde.

– Elles me détestent ! murmura-t-elle enfin.

– Qui cela ? Ma tante de Serdan ?

– Oui. Et sa fille. Elles m'ont... traitée de voleuse !

– Gisèle t'a traitée de voleuse ? répéta Alain. Tu es sûre ?

Non. Wanda n'en était pas absolument sûre. Gisèle avait une façon de laisser entendre les choses sans les dire nettement qui la déroutait.

– Peut-être pas Gisèle, reconnut-elle à contrecœur. Mais l'autre, oui. Elle m'a dit que j'étais une voleuse. Et... une... une cannibale !

Alain faillit éclater de rire et s'en empêcha à temps.

– Écoute, dit-il, je ne comprends pas. Explique-moi toute l'affaire, veux-tu ?

Il obtint enfin, dans tous ses détails, le récit de la disparition du poulet.

– J'avais fait une grande promenade, avec Dinga. Elle avait une faim terrible en rentrant, tu comprends ? Alors, moi, j'ai vu ce poulet qui ne servait à rien et je le lui ai donné. Mais je ne suis pas une voleuse, non ! Ni une... cannibale !

Patiemment, le jeune homme donna des explications sur les cannibales.

– Ma tante de Serdan est très bonne, je t'assure, dit-il, mais elle est vive et elle parle quelquefois un peu plus vite qu'elle ne devrait... quitte à le regretter ensuite. Elle n'a pas voulu t'insulter, mon petit. Elle était seulement mécontente. Elle devait compter sur ce poulet

pour nous le servir à dîner. Avoue que ce n'était pas agréable pour elle de le trouver envolé !

Évidemment, Wanda n'avait pas considéré la situation sous cet angle... Elle rougit et baissa la tête.

– Et puis... tu n'as peut-être pas été... très polie avec elle ?

La tête de l'enfant se baissa encore plus.

– Pourquoi es-tu toujours douce et facile avec moi, et si peu docile avec les autres ? demanda affectueusement le jeune homme.

Elle leva les yeux vers lui.

– Toi, murmura-t-elle, je ne te vois plus jamais. Je crois que... tu ne m'aimes plus.

– Ma chérie, quelle folie ! Tu le crois vraiment ?

Il devinait soudain que c'était là la vraie raison de l'équipée de la veille. L'épisode du poulet n'avait été que la goutte d'eau qui fait déborder la coupe.

– Je... je le croyais... dit Wanda, très bas.

– Mon pauvre loup, tu sais bien que je dois travailler beaucoup. Je passe pratiquement toutes mes journées ici, devant mon piano. Je n’ai pas le temps de m’occuper de toi, c’est vrai... enfin, pas beaucoup, mais ce n’est pas parce que je ne t’aime pas, je te le jure !

– Je ne te demande pas de laisser ta musique pour moi, reprit-elle de la même voix basse et tremblante, mais... ça ne devrait pas m’empêcher de te voir...

Ce fut pour Alain un trait de lumière.

– Est-ce que tu aimerais venir ici, près de moi, pendant que j’étudie ?

L’enfant releva vers lui un visage illuminé.

– Oh ! oui, dit-elle. Oui, j’aimerais tellement cela !

– Eh bien ! mon tout petit, tu viendras tant que tu voudras. La porte n’est pas fermée à clé, tu entreras chaque fois que cela te plaira. Si cela te fait plaisir, j’en serai ravi.

– Je ne te gênerai pas ?

– Pas le moins du monde. Au contraire.

Wanda parut au déjeuner avec un visage rayonnant.

M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle comprirent que l'idée du pensionnat était de nouveau écartée. Leur hostilité envers la fillette s'en accrut, mais, cédant aux prières de sa fille, M<sup>me</sup> de Serdan ne récrimina pas auprès d'Alain. Il importait avant tout de ne pas l'offenser.

D'ailleurs, mais ce fait n'adoucit en rien leurs sentiments, l'enfant commença à s'améliorer. Elle avait toujours, à table, des manières peu protocolaires et sa mise laissait, le plus souvent, fort à désirer, mais son humeur était plus douce, son caractère moins entier. Alain, par contrecoup, se montrait plus gai. Peut-être Gisèle s'en serait-elle réjouie si elle n'avait pas été au courant du motif de ces heureuses modifications.

Wanda, profitant avec joie de la permission accordée, passait maintenant une bonne partie de ses après-midi dans le salon de musique.

C'était pour elle une véritable initiation. Elle entendait les œuvres maîtresses de la plupart des grands compositeurs classiques ou modernes.



Alain, qu'enchantait son ardeur, ne se faisait pas prier pour recommencer tel ou tel passage qui plaisait particulièrement à sa petite cousine. Et peu à peu, elle apprenait à comprendre ce langage extraordinaire et merveilleux, qui l'exaltait d'autant plus.

Mais, ce qu'elle aimait plus que tout, c'était la musique d'Alain lui-même. Elle en écoutait chaque note, chaque phrase avec ravissement.

Il arrivait souvent que, pour se délasser, Alain se mît à improviser. Il faisait courir ses doigts sur les touches, suivant son humeur ou sa fantaisie, ses impressions du moment. La tête appuyée sur sa main, Wanda suivait le dessin musical, ses arabesques délicates, ses plaintes mélancoliques ou ses éclats triomphants. Elle aurait voulu les fixer dans sa mémoire, les conserver à jamais inscrits dans son cœur. Ces harmonies étaient pour elle l'image même, mystérieuse et profonde, de l'âme de son cousin.

Un jour, reprenant pied dans la vie réelle après une de ces échappées, presque inconscientes, vers un monde surnaturel, le jeune homme vit l'enfant

qui, un crayon à la main, traçait sur un papier des signes étranges.

– Que fais-tu là, ma mie ?

Elle rougit légèrement.

– J’essaye de dessiner ce que tu joues, dit-elle. Ce n’est pas facile...

– Je m’en doute ! Comment t’y prends-tu ?

Il examina le papier. Wanda y avait tracé des lignes qui montaient, descendaient, plus ou moins élargies ou resserrées.

– Et tu te retrouves là-dedans ? demanda-t-il en riant.

Elle hocha gravement la tête.

– Un peu, oui... surtout pour cet air-là que tu joues presque tous les jours. Il y a des différences d’un jour à l’autre, mais le fond est le même. L’air... le... comment appelles-tu ça ?

– Le thème.

– Oui, c’est ça, le thème. Je l’aime tellement... Écoute !

Elle se mit à fredonner, d’une voix claire et

juste. Alain l'écoutait avec stupéfaction.

– C'est moi qui ai joué ça ? Tu es sûre ?

– Ne te le rappelles-tu pas ?

Il secoua la tête.

– Non, malheureusement. Quand j'improvise, je suis emporté par je ne sais quelle force. C'est comme si je parlais avec mes doigts. Et comme beaucoup de paroles, ça s'envole à mesure que c'est exprimé. Tu crois vraiment que je joue la même chose tous les jours ?

– Pour cet air-ci, j'en suis certaine, dit-elle en riant. Mais comment fais-tu donc pour retenir les morceaux que tu composes pour les rejouer ensuite ?

– C'est tout différent, expliqua-t-il. Ceux-là, je les écris. Je les entends dans ma tête en même temps.

– C'est comme moi, dit-elle. Ce thème que je voudrais dessiner, je l'entends aussi dans ma tête.

– Aimerais-tu que je t'apprenne à noter la musique ? À l'écrire ?

Wanda ne demandait pas mieux.

Alain alla chercher du papier à musique, une plume, un encrier, et lui donna, séance tenante, une leçon. Wanda s'appliquait avec une attention extrême.

– Je crois que j'ai très bien compris, dit-elle.

Il trouva pour elle dans sa bibliothèque un petit traité de solfège, où tout ce qu'il lui avait dit rapidement était expliqué.

– Tu pourras continuer à étudier toute seule, si ça t'amuse, dit-il.

Pendant plusieurs jours, Wanda ne fit pas un pas sans son livre. Elle le lisait et le relisait, s'exerçait à écrire des notes. Mais cela ne l'empêchait pas de revenir fidèlement assister au travail de son cousin.

Le départ de celui-ci approchait. Il résolut d'en avertir enfin la fillette.

Elle accepta cette séparation plus courageusement qu'il ne l'avait imaginé.

Subjuguée par la musique, éperdue d'admiration pour le talent du jeune homme, elle

se sentait fière à l'idée que des foules recueillies d'auditeurs vibreraient d'enthousiasme en l'écoutant.

– Ce ne sera pas très long, je pense, dit-il. L'hiver, peut-être une petite partie du printemps, puis je te reviendrai. Tu seras sage en m'attendant ? Tu seras polie avec ma tante de Serdan ?

– Oui, oui, je te le promets, dit-elle distraitement. Mais, avant de partir, regarde ce que j'ai fait.

Elle lui tendait une feuille de papier à musique. Avec un grand soin, elle y avait reproduit l'air qu'elle aimait entre tous.

Alain lut la feuille attentivement, puis, allant au piano, se mit à jouer ce qu'il lisait. Wanda, ravie, retrouvait les sons familiers.

– Oui, c'est bien ça ! dit-elle joyeusement. C'est « mon » air !

– Tu es une vraie petite fée !

Le jeune homme l'embrassa, enchanté de ses efforts.

Lui aussi fit une surprise à la fillette, la veille de son départ, une surprise merveilleuse qui devait avoir sur elle, sur lui, sur leur vie à tous les deux, une influence décisive que nul, à ce moment, ne pouvait prévoir.

Il posa un cahier de musique manuscrite sur le pupitre du piano et se mit à jouer. Cette fois, il n'improvisait pas et Wanda, le cœur battant, reconnut « son » air, merveilleusement harmonisé, enrichi, tout étincelant de douceur et de joie. C'était à la fois un chant de tendre mélancolie et un hymne d'allégresse, à la fois émouvant et exaltant.

Les yeux pleins de larmes, l'enfant s'était approchée du piano. Les mains jointes, le regard extasié, elle semblait être l'objet de quelque vision splendide et son visage en était transfiguré.

– Alain... murmura-t-elle quand il s'arrêta, c'est beau... C'est ce que tu as composé de plus beau !

– Grâce à toi, chérie.

Il passa une main sur son front. Il était comme

étourdi.

– Oui, dit-il, je crois que c’est ce que j’ai fait de meilleur. Wanda, je jouerai cette œuvre partout en pensant à toi. Elle te sera dédiée. Elle sera toi...

Wanda avait encore dans la mémoire ces paroles exquisés en disant au revoir, le lendemain, à celui qui emportait un peu de son cœur entre ses mains.

## IX

Le grand vent d'automne s'était mis à souffler sur Arlevé.

Wanda avait retrouvé son existence de petite sauvage.

Alain écrivait de temps à autre. Pas très souvent et très brièvement. Il envoyait surtout des cartes postales de villes qu'il traversait, avec quelques mots affectueux. Cela ne suffisait guère à la fillette et à son cœur altéré de tendresse.

Elle faisait de longues promenades en chantonnant « son air », pour tenter de se consoler de sa solitude, mais elle s'ennuyait. Elle avait la nostalgie du piano d'Alain.

Auprès du jeune homme, dans ses efforts pour comprendre, puis pour écrire la musique, elle avait pris le goût des études intéressantes. Ses journées trop vides lui pesaient, sans qu'elle



comprît absolument pourquoi.

Elle attribuait sa tristesse à l'absence de son cousin.

Elle ne lui écrivait pas. Il ne le lui avait pas demandé et elle craignait de l'importuner. Et puis, il devait avoir si peu de loisirs.

Sa mélancolie influa sur son humeur. Elle redevint maussade et ombrageuse, n'essaya plus, ainsi qu'Alain le lui avait recommandé, de se montrer respectueuse et docile envers M<sup>me</sup> de Serdan et sa fille.

Et ce qui devait se produire se produisit. La guerre se ralluma entre elles et, dans ce combat inégal, la plus faible fut écrasée.

Depuis que son cousin n'était plus là, Gisèle ne se gênait plus pour faire à la fillette des remontrances perpétuelles. Il y avait, certes, des torts du côté de Wanda, mais la jeune fille la critiquait en tout et pour tout, sans discrimination, et selon sa propre humeur qui était le plus souvent exécration. Gisèle aussi s'ennuyait sans Alain.

Le comble fut atteint un jour, au cours du déjeuner. Une fois de plus, étourdimement, Wanda avait dévoré à belles dents une côtelette en la prenant avec ses doigts.

Gisèle entra dans une colère furieuse, sans doute assez motivée, mais elle alla trop loin.

– Il n’y a vraiment aucun espoir de vous voir vous conduire convenablement ! s’écria-t-elle. Vous êtes incorrigible. Vous ne serez jamais qu’une sauvage dégoûtante !

– Elle est incorrigible, renchérit M<sup>me</sup> de Serdan, parce qu’elle est décidée à ne pas s’amender.

– Je ne vois pas, poursuivit la jeune fille, pourquoi nous supporterions indéfiniment ces manières répugnantes. Vraiment, cette petite me coupe l’appétit !... Pourquoi la gardons-nous à table avec nous ?

Wanda était devenue blême. Elle se leva d’un bond.

– Je n’ai pas envie non plus de prendre mes repas en votre compagnie ! dit-elle avec

insolence. À partir d'aujourd'hui, je me ferai servir dans ma chambre.

– Cela va donner du travail supplémentaire aux domestiques, murmura à mi-voix M<sup>me</sup> de Serdan qui s'inquiétait quelque peu des réactions de son neveu quand il apprendrait la chose.

Mais Gisèle oubliait toute prudence.

– Eh bien ! elle mangera à la cuisine, déclara-t-elle, avec sa bien-aimée Maroussia. Quant à moi, je ne veux plus la voir.

– Soyez tranquille, dit Wanda entre ses dents, je m'arrangerai pour n'être jamais sur votre chemin !

Elle sortit, la rage au cœur, et alla pleurer dans sa chambre. Maroussia, comme de coutume, tenta de la consoler en vitupérant contre les dames de Serdan.

– Ces chipies ! grondait-elle. Elles ne savent qu'inventer pour tourmenter mon pauvre agneau ! Mais soyez tranquille, tout ceci n'aura qu'un temps : quand M. le comte reviendra, il comprendra enfin qu'il ne peut vous obliger à

vivre avec ces méchantes femmes. Il les jettera à la porte !

La baronne de Serdan, pendant ce temps, s'efforçait de raisonner sa fille.

– J'ai peur que tu n'aies passé la mesure. Alain sera furieux que la petite ait été chassée de la salle à manger. Pourquoi t'es-tu emportée à ce point ? Il y a seulement quelques semaines, tu prenais toujours la défense de Wanda !

– Maman, vous ne comprenez donc jamais rien ? s'écria la jeune fille avec une impertinence qui ne le cédaît guère à celle de Wanda. Alain ne pouvait supporter qu'on fasse la moindre réprimande à sa protégée. Maintenant qu'il est parti, je n'ai plus à me contraindre.

– Il me semble que tu ferais mieux d'être un peu patiente... tu houspilles tout le temps cette enfant. Ce n'est pas que je lui donne raison, mais, tout de même...

– Elle m'énerve, avec ses grands airs de princesse, sa saleté, ses façons révoltantes ! cria Gisèle. Il vaut mieux que je ne la voie plus ; dès

que je l'aperçois, j'ai envie de la souffleter !

– Du calme, ma chérie, du calme ! Que dira ton cousin quand il reviendra ?

– Eh bien ! quand il reviendra, nous nous expliquerons. N'ayez crainte, je saurai bien lui présenter les choses de manière à éviter ses foudres. En attendant, si vous exigez que cette petite reparaisse à la salle à manger ou au salon, c'est moi qui n'y paraîtrai plus. Je m'en irai. Et définitivement.

Elle avait touché le point faible de sa mère. Celle-ci renonça à discuter. Mais elle alla trouver Wanda et lui demanda, presque humblement, de prendre dorénavant ses repas, non à la cuisine, mais dans un office qui se trouvait à côté.

– Gisèle est très nerveuse en ce moment, dit-elle. Je vous en prie, mon enfant, ne lui en veuillez pas trop. Je suis sincèrement désolée...

Wanda, dans sa colère, avait résolu d'écrire à Alain pour le mettre au courant de la manière dont on la traitait. La démarche de la baronne lui fit renoncer à ce projet.

L'enfant avait un tel besoin d'affection qu'elle fut touchée par la douceur subite que lui témoignait la mère de son ennemie. Alain ne lui avait-il pas affirmé qu'elle était bonne ?

Elle décida donc de se taire.

Mais sa disgrâce ne lui en était pas moins pénible. Non qu'il lui fût tellement désagréable de prendre ses repas à l'office : Maroussia lui choisissait tous les meilleurs morceaux et là, elle pouvait, sans entendre de reproches, manger aussi malproprement qu'il lui plaisait. Mais cet exil était, pour son orgueil, une intolérable humiliation.

Pour elle... et pour ce qu'elle représentait. Comment ! L'héritière du trône de Sylvanie n'avait plus le droit de mettre les pieds au salon ou à la salle à manger ! On la reléguait à l'office !

... Et pourtant, Alain ne lui avait-il pas dit qu'elle était, autant que lui, chez elle à Arlevé ? Oui, elle y était chez elle, bien plus que cette chipie de Gisèle ou que sa mère. Et pourtant, voilà comment on osait agir envers elle !

Et Wanda, remâchant sa rancœur et sa révolte, se sentait rougir lorsqu'elle se rendait à l'office, en passant devant les domestiques goguenards.

L'esprit de contradiction exerça-t-il en elle son influence ? Le moment vint où Wanda n'oublia plus sa fourchette et où elle prit, d'elle-même, ces manières de jeune fille bien élevée que ni les scènes ni les remontrances n'avaient pu lui faire acquérir. Mais ces changements, Gisèle et sa mère les ignorèrent...

L'hiver vint. La neige recouvrit les pentes des montagnes. La fillette retrouva l'aspect familier des paysages de son enfance.

Elle aimait glisser sur le tapis blanc, se rouler dans la poudre brillante, comme Dinga qui ne s'en faisait pas faute.

Pourtant, elle trouvait le temps bien long.

Or, la veille de Noël, un événement auquel personne ne s'attendait se produisit.

Wanda déjeunait comme de coutume dans l'office tandis que M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle prenaient leur repas dans la salle à manger,

lorsque le bruit d'un moteur se fit entendre.

– Serait-ce une visite ? demanda la baronne. À cette heure, c'est bizarre. Attends-tu quelqu'un, ma chérie ?

Gisèle secoua la tête.

– C'est peut-être un automobiliste qui se trompe de chemin...

Elle finissait à peine sa phrase lorsque la porte s'ouvrit. Et ce fut Alain d'Arlevé qui entra.

M<sup>me</sup> de Serdan se sentit pâlir, mais Gisèle ne perdait pas contenance pour si peu.

– Pas possible ! dit-elle en riant. Est-ce vraiment vous, ou votre ombre ?

– C'est bien moi, répondit le jeune homme gaiement. Je n'ai pas voulu passer cette fête de famille loin des miens.

Il alla s'incliner devant sa tante et lui baisa les doigts, puis serra la main de sa cousine.

Puis, des yeux, il fit le tour de la table.

– Mais... où est donc Wanda ?

– Je... je vais t'expliquer... commença M<sup>me</sup> de



Serdan.

Sa fille ne lui laissa pas le temps de continuer.

– Nous avons été obligées de sévir, dit-elle. Cela n'a pas été sans hésitations... Mais vraiment, dans l'intérêt de Wanda, il fallait lui donner une leçon.

– Quelle leçon ?

Alain avait froncé les sourcils.

– Ne vous inquiétez pas, elle n'est pas méchante. Depuis votre départ, cette enfant semblait s'ingénier à se montrer de plus en plus mal élevée. Et elle nous narguait... Elle a été si insolente pour maman, un jour où elle se tenait à table, une fois de plus, comme une sauvage, que je me suis fâchée. Je sais que vous tenez par-dessus tout au respect dû aux parents...

Le jeune homme soupira. Il connaissait Wanda suffisamment pour deviner qu'elle n'avait pas dû être tout le temps d'une sagesse et d'une politesse exemplaires.

– J'ai décidé qu'elle prendrait ses repas à l'office, acheva Gisèle avec un sourire caressant.

Je crois, d'ailleurs, que la leçon a porté ses fruits.

De cela, elle ne savait absolument rien, mais cela faisait bien dans le tableau.

– Nous avons pensé bien faire, ajouta-t-elle doucement.

Ses cheveux blonds moussaient autour de son charmant visage. Elle avait une robe d'un vert émeraude qui faisait ressortir son teint clair et frais. Dans ses yeux brillait une lueur de tendre admiration. Elle était infiniment séduisante.

– Oui, oui, évidemment... murmura Alain.

Sa cousine était bien jolie... mais Wanda devait être malheureuse. Il n'était pas très content.

– Excusez-moi, dit-il, je vais aller embrasser Wanda.

Lorsque la fillette le vit entrer, elle poussa un cri.

– Alain ! Tu es revenu !

Sa voix, son regard, exprimaient une telle délivrance qu'il en fut bouleversé.

En se levant, dans sa précipitation, Wanda faillit renverser la table. Elle courut se jeter dans les bras ouverts qui se refermèrent tendrement sur elle.

– Wanda... ma petite fille chérie...

Alors, elle se mit à sangloter, la tête sur son épaule. Elle pleurait à la fois de bonheur, de chagrin et de honte, parce qu'il la trouvait en pénitence, comme un bébé.

Alain regardait la pièce, assez sombre, petite, encombrée, peu confortable. Et, c'était là qu'on l'avait reléguée !

Cependant, il ne voulait pas accabler devant elle sa tante et Gisèle. Elles avaient cru faire leur devoir d'éducatrices. Wanda avait sans doute été insupportable... Mais la punition avait suffisamment duré.

– Tu vas terminer ton repas avec nous, dit-il. Avec moi. Ne pleure plus, chérie.

Elle était si contente de le voir qu'elle oublia son désespoir. Mais elle restait inquiète.

– Gisèle ne sera pas contente... murmura-t-

elle.

– Quelle idée ! Elle dit elle-même que tu es devenue très raisonnable.

Wanda suivit le jeune homme, assez peu convaincue de la bienveillance de Gisèle. Mais, à sa stupéfaction, la jeune fille, en la voyant, lui fit un charmant sourire.

– Comme c’est délicieux que nous soyons tous de nouveau réunis ! dit-elle.

Wanda en fut médusée.

Et Alain put constater que maintenant, en effet, elle se tenait parfaitement.

Cette histoire, cependant, lui donnait à réfléchir.

Il allait rester quelques jours à Arlevé. Ensuite, il repartirait pour reprendre sa tournée de concerts. Celle-ci risquait de se prolonger : on le réclamait en Amérique. Du Nord, il passerait probablement au Sud. Il demeurerait absent pendant des mois, peut-être même pendant des années.

Que se passerait-il dans l’intervalle ?

Certes, sa tante et sa cousine avaient pensé agir pour le mieux en interdisant à Wanda l'accès des pièces de réception du château, mais l'enfant avait dû en souffrir terriblement.

Et puis, ce châtement lui semblait hors de proportions avec n'importe quelle incartade de la fillette. M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle exagéraient vraiment la sévérité. Elles n'avaient, en somme, aucune idée de ce que doit être l'éducation d'une petite fille sensible et fière.

Dès qu'il aurait le dos tourné, les heurts se reproduiraient. Et Wanda souffrirait encore. Cela ne pouvait durer ainsi.

De plus, il était temps de songer à son instruction. Cet « emprisonnement » qu'il redoutait pour elle, quelques mois plus tôt, devenait nécessaire, indispensable. Et Wanda serait peut-être plus heureuse dans cette « prison » que sans lui à Arlevé.

Ainsi, les dames de Serdan parvenaient-elles à leur but.

Après avoir longuement pesé sa décision et

médité sur cette question, Alain, le lendemain même de Noël, partit en voiture dès le matin et se rendit à un couvent situé en pleine montagne. Il demanda à parler à Mère Conception, la supérieure.

On le fit entrer dans un parloir dont le parquet étincelant sentait bon la cire. Un grand Christ de l'École espagnole tranchait seul sur le mur nu.

Après quelques instants, une religieuse entra, émue et souriante, les mains tendues.

– Mon cher enfant ! Quelle joie de vous voir ! Il y a au moins deux ans que vous n'êtes monté jusqu'ici ! Qu'êtes-vous devenu pendant tout ce temps ?

Mère Conception avait été la meilleure amie de sa grand-mère paternelle et Alain la connaissait depuis son enfance.

– Il m'est arrivé des choses assez extraordinaires, répondit-il en souriant. C'est même à cause de cela que je suis ici.

– Comment ? dit-elle avec malice. J'espérais que vous étiez seulement venu pour moi ! Ce ne

sont pas de mauvaises choses, au moins ?

– Non, rassurez-vous, ma Mère. Mais ce sont des choses sérieuses.

– Je vous écoute.

Depuis son voyage en Sylvanie jusqu'à son retour, l'avant-veille, à Arlevé, le jeune homme raconta tout.

– Voyez-vous, ma Mère, ajouta-t-il en terminant, j'ai la conviction que ma tante de Serdan n'est pas la femme de la situation.

La Mère Conception, qui connaissait bien la baronne, en était intimement persuadée.

– Cette enfant est dramatiquement dépaymée, reprit Alain. Elle s'adapte mal à notre manière de vivre, et le fait se complique de ce que Maroussia, qui est dans le même état d'esprit, nous rend la tâche plus difficile au lieu de nous aider.

– Je comprends...

– Je crois que Wanda possède une riche nature, sensible et courageuse, et bonne... mais elle est farouche et orgueilleuse. Un peu...

intraitable, si vous voyez ce que je veux dire. Cet orgueil aurait besoin d'être freiné.

– Je vois très bien, dit la religieuse. Mais ne vous inquiétez pas outre mesure : ces caractères entiers, ces âmes susceptibles, sont en général, malgré les apparences, les plus faciles et les plus intéressantes à former.

Le couvent recevait et instruisait une cinquantaine de pensionnaires, et non seulement les préparait aux examens universitaires, mais leur donnait aussi une éducation pratique, leur enseignait la musique, les arts et divers métiers féminins. Leur formation morale n'était pas oubliée.

C'était là le lieu rêvé pour adapter Wanda à une existence normale. Mais comment accepterait-elle ce changement si profond à ses habitudes ?

– D'après ce que vous m'avez dit de votre jeune cousine, elle a certainement besoin avant tout, plus que tout, d'être comprise et aimée, remarqua Mère Conception. Vous pouvez être absolument tranquille, mon cher enfant. Wanda



ne sera pas malheureuse chez nous.

Alain ressentit un vif soulagement à voir une femme de cette classe si bien comprendre la situation.

– Ce qui m’inquiète un peu, avoua-t-il, c’est ce nouveau dépaysement.

– Peut-être pourrions-nous le pallier, dans une certaine mesure, dit la religieuse pensivement. Pourquoi, au moins pendant les premiers temps, Maroussia ne viendrait-elle pas ici aussi ? Nous trouverions à l’occuper à la lingerie. Wanda se sentirait moins seule. Et puis... ne serait-ce pas une singulière reconnaissance du passé que séparer brutalement cette pauvre femme de l’enfant qu’elle a sauvée ?

– Ma Mère, vous pensez à tout ! murmura le jeune homme avec gratitude.

Ils arrêtaient tous les détails de l’éducation de la fillette.

– Elle doit tout juste savoir lire et écrire, expliqua Alain. Seulement ce qu’elle avait appris avant le drame, et elle était bien jeune alors.

– Ne vous tourmentez pas de cela. Elle est intelligente et, à cet âge, on sait déjà réfléchir et raisonner. Elle rattrapera très vite le temps perdu.

Tout étant ainsi mis au point, la religieuse se leva.

– Amenez-moi vos protégées dès que vous le voudrez. En ce moment, nos enfants sont en vacances, mais elles ne vont pas tarder à revenir et peut-être Wanda s’acclimatera-t-elle mieux si elle se trouve ici pendant quelques jours sans camarades.

Il fut entendu qu’Alain reviendrait à la fin de la semaine avec Maroussia et Wanda. Cette dernière consentirait-elle à laisser Dinga à Arlevé ? Le jeune homme pensa qu’il résoudrait au mieux cette question.

– Je vous remercie du fond du cœur, ma Mère, dit-il en prenant congé. J’avais entrepris une tâche éminemment délicate que, seul, je ne pouvais mener à bien. Grâce à vous, j’aurai la conscience et l’esprit en repos.

La religieuse le raccompagna jusqu’à la porte.

Là, elle le retint encore un instant.

– Avant que nous ne nous séparions, il faut que je vous pose une question primordiale.

– Je vous en prie...

– Devrions-nous préparer Wanda à un avenir de luttes politiques ? Nous ne sommes, ici, que des religieuses hors du monde et ignorantes de son agitation...

Alain hocha mélancoliquement la tête.

– Je crois, ma mère, dit-il sérieusement, que l'agitation et la lutte sont concevables lorsqu'elles représentent une chance, si minime soit-elle, de réussite. Je crains que ce ne soit pas le cas en ce qui concerne Wanda. Dans la situation actuelle de son pays, elle ne pourrait servir que de drapeau à un parti politique quelconque. Je ne pense pas que ce soit souhaitable ni bienfaisant.

– J'approuve votre point de vue, répondit gravement la religieuse. Bon retour, mon cher enfant, et à bientôt.

Le jeune homme rentra trop tard à Arlevé pour

parler ce soir-là à sa petite cousine. Il dut donc remettre au lendemain cet entretien, au sujet duquel il n'était pas très rassuré.

Au matin du jour suivant, il emmena la fillette faire une promenade dans le parc.

Il faisait un beau froid sec, tout scintillant de givre.

Alain raconta sa démarche de la veille et décrivit le couvent de manière à rendre sa poésie et son pittoresque perceptibles à Wanda. Il fit un portrait fidèle de la Supérieure.

– Elle est très bonne, exceptionnellement intelligente, l'une des femmes les plus remarquables que je connaisse. J'aimerais que tu acceptes d'attendre près d'elle mon retour.

– Tu repars pour longtemps ? demanda la fillette avec une angoisse qui le toucha.

– J'en ai peur, oui.

– Combien de jours ?

– De longs mois. Peut-être des années.

– Mais comment vais-je faire ?

Elle était au bord des larmes.

Il lui prit la main.

– Crois-tu que tu ne me manqueras pas ?

Elle leva sur lui des yeux illuminés.

– C'est vrai ?

– Ne le sens-tu pas ? demanda-t-il avec une grave tendresse.

Elle le contempla quelques secondes, comme si elle voulait lire jusque dans son cœur.

– Si... Maintenant, je le crois. Mais... cela n'arrange pas grand-chose.

– Écoute-moi, dit-il doucement. Essaie de me comprendre : tu es beaucoup plus mûre que ton âge, tu ressens déjà beaucoup de choses comme si tu avais réellement dix-huit ou vingt ans, mais tu es cependant une petite fille ignorante, qui est précisément à l'âge où la première préoccupation est de faire ses études. À certains points de vue, tu es très en retard, ma chérie. Ce n'est la faute de personne, les circonstances seules en sont cause, mais cela crée en toi un profond déséquilibre. C'est ce déséquilibre qui t'empêche d'être

heureuse. Mère Conception, elle, peut t'en guérir. Est-ce que tu ne veux pas essayer ?

Elle l'avait écouté avec une attention ardente.

– Et Maroussia ? demanda-t-elle, montrant par cette simple question une acceptation de principe.

– Maroussia te suivra. Elle restera près de toi pendant plusieurs mois, le temps que tu sois tout à fait habituée.

– Et Dinga ?

– Pour Dinga... je te laisse la décision. Mais je crois qu'elle serait plus heureuse ici qu'au couvent.

Wanda se récria.

– Plus heureuse avec M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle qu'avec moi ?

– Mais non. Avec le garde-chasse que tu aimes beaucoup, et qui l'aime beaucoup. Dinga a l'habitude de la liberté, des grands espaces, des longues randonnées. Il n'y aurait plus rien de tout cela dans un couvent de religieuses.

– Oui... peut-être... admit Wanda à

contrecœur. Mais moi, qu'est-ce que je vais faire dans ce couvent ? Alain, tu crois vraiment que je dois y aller ?

– Préfères-tu rester ici avec ma tante et Gisèle ?

Il savait ce qu'il disait. Elle répondit :

– Ça, jamais ! Si tu me forces à rester avec elles, j'essaierai de tenir en pensant à toi, et puis, un jour, je ne pourrai plus. Je m'enfuirai, comme l'autre fois... et tu ne seras plus là pour venir me rechercher.

Il sourit de cette véhémence. Elle prouvait l'absolue loyauté de l'enfant.

– Alors, dit-il, que faut-il faire ?

Il affectait de prendre son avis, voulant lui donner l'impression d'un choix quant à son avenir, et non d'une obligation.

– Tu ne pourrais pas m'emmener avec toi ?

Patiemment, Alain lui démontra que, de toutes les solutions à envisager, celle-là était sans doute la plus impraticable. Elle baissa la tête.

– Tu serais content que j’aie à ce couvent ?

– Je serais content que tu sois près d’une femme que je vénère et que tu aimeras.

– Tu crois vraiment que je ne mourrai pas de chagrin et d’ennui là-bas ?

Le jeune homme se mit à rire.

– Certainement pas. Comment peux-tu imaginer que je te conseillerais une chose si je ne pensais pas, sincèrement, qu’elle est pour toi la meilleure ?

– C’est vrai... admit-elle.

– Alors... Nous sommes d’accord ?

Il l’embrassa.

– Tu es une chère petite fille. Que dirait ta maman, qui nous voit et qui nous entend, si je ne faisais pas tout pour que tu sois une femme digne de ce nom, digne d’elle ? Je n’ai pas été te chercher si loin, pour ne pas t’aimer tendrement et veiller sur toi, pour ne pas construire pour toi un heureux avenir.

Elle répéta d’une voix rêveuse :



– L’avenir...

Il s’était mis, de nouveau, à lui parler de la nouvelle vie qui s’ouvrait devant elle quand il s’aperçut qu’elle ne l’écoutait pas.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-il.

– À l’avenir...

Elle parut hésiter puis, soudain, elle se décida.

– Écoute... je veux, moi aussi, te dire quelque chose. À propos de l’avenir. De ton avenir.

– Vraiment ? De mon avenir ? Parle.

Il était à la fois amusé et intrigué. L’air grave de la fillette le frappait cependant.

– Oui. C’est à propos... de Gisèle. On dit que tu dois te fiancer avec elle... Elle est belle, mais elle n’est pas bonne.

– Qu’en sais-tu ?

– Elle ne m’aime pas.

– Même si c’est vrai, remarqua le jeune homme, ce n’est pas un crime.

– Je sais, et elle peut bien me détester, je m’en

moque, puisque je n'y peux rien. Et je ne l'aime pas non plus. Mais c'est la façon dont elle ne m'aime pas qui est mauvaise.

– Il me semble, dit Alain, que tu n'as pas tellement à te plaindre d'elle ! Je l'entends constamment prendre ta défense !

– Oui, quand tu es là... Quand tu n'y es pas, elle est tout à fait différente. Elle n'est pas sincère. Elle n'est pas franche. Même son visage change quand tu ne la regardes pas.

Elle hésita encore, et ajouta :

– C'est elle qui m'a envoyée prendre mes repas à l'office. Elle m'a dit des choses horribles. M<sup>me</sup> de Serdan m'a presque demandé pardon.

Alain demeura un instant silencieux. La loyauté de Wanda ne faisait aucun doute.

– Pourquoi me dis-tu cela ? demanda-t-il enfin.

Elle planta dans le sien son regard clair et droit.

– Parce que tu es mon grand frère... parce que je ne veux pas que tu sois malheureux... et aussi

parce que Maroussia dit toujours que les hommes sont des imbéciles qui ne savent pas voir ce qu'ils regardent.

Il n'y avait, visiblement, en elle, que le désir de le protéger d'un danger. Rien de mesquin ni de trouble.

Alain mit une main sur la tête brune.

– Vraiment, Maroussia dit ça ?

– Oui.

– Eh bien !... elle n'a peut-être pas tellement tort.

Il souriait, mais pendant le reste de leur promenade, il fut distrait et songeur.

## X

La voiture roulait à vive allure sur la route durcie par la gelée. Alain conduisait à un train d'enfer, la mâchoire légèrement crispée. Gisèle, assise à côté de lui, à moitié rassurée, lui jetait de temps à autre un coup d'œil en biais.

C'était elle qui avait insisté pour faire cette excursion à l'abbaye de Hautecombe.

Elle aurait évidemment préféré passer ce dernier jour avant le départ de son cousin assise près de lui au coin du feu. Mais elle savait par expérience qu'à Arlevé on n'était jamais tranquille. Les hautes murailles du château n'étaient nullement propices aux épanchements : en tout cas, pas aux épanchements d'Alain. De plus, l'ombre de Wanda hantait tous les coins.

La veille, le jeune homme l'avait emmenée au couvent.

La fillette avait été pleine de courage. Ce moment de la séparation s'était mieux passé qu'il ne l'aurait cru. Sa promesse de lui écrire régulièrement, la demande qu'il lui avait faite de lui envoyer de longues lettres, racontant tous les détails de sa nouvelle existence, avaient certainement mis un baume sur le cœur de Wanda. Et, ainsi qu'Alain l'espérait, l'enfant, tout de suite, avait été conquise par Mère Conception.

Du point de vue de Gisèle, la fillette, enfin, était hors du chemin. Elle-même, comptant sur son propre charme et sur les hasards d'une longue journée en tête à tête, avait tenu à faire cette randonnée, malgré la saison et le froid assez vif.

– J'adore l'hiver, lança-t-elle à la cantonade, mettant ainsi fin à un silence qui commençait à lui peser. La tristesse de cette saison n'est pas exempte de douceur, surtout lorsqu'elle correspond à un état d'âme. Une chaude journée d'été, éclatante et joyeuse, serait une sorte d'insulte à la veille d'un départ.

Elle jeta un regard sur son compagnon dont le

beau profil se penchait sur le volant. Ses yeux demeuraient fixés sur la route.

Un imperceptible sourire effleura la bouche volontaire et un peu ironique.

– Il ne faut pas être triste, Gisèle, parce que je pars, répondit-il en tournant légèrement le visage vers la jeune fille. D’abord, ce n’est pas la première fois et, après tout, c’est là mon lot. Ensuite, je suis certain que pendant mon absence il y aura bien un Prince Charmant qui viendra vous enlever. Vous oublierez Arlevé, et tous les compositeurs de la terre.

– Laissez-moi au moins me complaire dans mon chagrin sans ajouter le sarcasme à l’indifférence ! rétorqua Gisèle en lançant sur le jeune homme un regard appuyé et plein de sous-entendus. Vous savez bien qu’il n’y a jamais eu, qu’il n’y aura jamais dans ma vie d’autre Prince Charmant que vous.

Pourquoi fallait-il que dans l’intonation de la jeune fille il y eût quelque chose qui sonnât faux, comme un accord dissonant dans une symphonie, comme un instrument dérégulé au milieu d’un

orchestre jouant à l'unisson ? Du moins, telle était l'impression d'Alain en cet instant.

– Vous ne répondez rien ? ajouta Gisèle après un moment, inquiète de ce que son affirmation péremptoire demeurât sans commentaire, et vexée du silence de son compagnon.

– Je me demandais si ce qui vous semble triste et irrémédiable maintenant ne vous paraîtra pas d'une légèreté et d'une futilité incomparables dans... mettons six mois. Ce jour-là, vous rirez peut-être, la toute première, de votre tristesse d'aujourd'hui.

Gisèle se mordit les lèvres. Elle eut envie de répondre qu'il n'y avait pas si longtemps Alain aurait réagi tout autrement à ses paroles. Il aurait tourné vers elle un visage ému, aurait caressé ses cheveux et aurait tendrement baisé sa main...

Oui, mais voilà : il n'y avait pas si longtemps, elle n'aurait jamais prononcé une phrase comme celle qui venait de passer ses lèvres. Il n'y avait pas si longtemps, elle se sentait sûre de son emprise sur le jeune homme.

Il n'y avait pas si longtemps, elle jouait avec lui comme le chat avec la souris. Elle l'encourageait pour mieux le repousser, elle l'attirait pour ensuite se rire de son ardeur. Il lui plaisait de se faire désirer, de l'obliger à la conquérir. Elle croyait le réduire en esclavage.

Elle avait gaspillé son capital, dilapidé son pouvoir et perdu son temps, comme une enfant capricieuse et gâtée. Et maintenant... Maintenant, quelque chose lui disait que c'était trop tard, qu'elle avait manqué son heure.

Comment ? Pourquoi ? À cause de cette petite mijaurée de Wanda ?

Fi donc ! Une enfant ! On ne peut être jalouse d'une enfant !

Et pourtant... n'était-ce pas depuis l'apparition de Wanda qu'Alain se montrait moins empressé ?

Mais non, elle se trompait ! Gisèle de Serdan était toujours Gisèle de Serdan. C'était elle, en définitive, qui aurait le dernier mot.

– Vous me prenez toujours pour une petite fille, Alain, dit-elle avec douceur. Vous ignorez



donc que je suis maintenant... une femme ?

Elle se pelotonna dans sa fourrure, se jurant à elle-même qu'Alain ne quitterait pas la Savoie sans que tous deux soient officiellement fiancés.

Les jeunes gens étaient devenus silencieux. Dévalant à tombeau ouvert, l'auto parvenait à la route qui domine le lac du Bourget. Bientôt, Alain arrêta sa voiture près d'un restaurant, en face de l'embarcadère de Hautecombe.

Il était midi un quart.

– Nous allons déjeuner ici, déclara le jeune homme en descendant de voiture et en aidant Gisèle à en faire autant. J'ai une faim de loup. Et vous ?

– Non, je n'ai pas faim... mais je vous tiendrai volontiers compagnie. Arrêtons-nous, d'autant plus que je ne vois aucun autre endroit pour apaiser votre appétit, à moins de pousser jusqu'à Aix-les-Bains.

– Gardons-nous-en ! Il n'y a rien de plus triste qu'une ville d'eaux pendant la saison morte, si ce n'est un manège une fois les lampions éteints, dit

Alain en riant.

– C’est une tristesse qui s’accorde parfaitement avec mon état d’esprit, répondit Gisèle dans un soupir.

« Comédienne », ne put s’empêcher de constater son cousin, en son for intérieur.

Par contraste, plus la jeune fille affectait des airs mélancoliques, plus il accentuait une insouciance qu’en réalité il n’éprouvait pas.

– Au risque de passer pour affreusement prosaïque, je vous avoue que jeûner davantage me serait très pénible. Allons voir les ressources de cette auberge.

Les deux jeunes gens entrèrent dans le restaurant, qui n’était pas fermé mais qui semblait inhabité. Ils déambulèrent entre des tables orphelines de toute nappe et de toute assiette, à travers de longues rangées de chaises vides.

À la fin, derrière un comptoir, ils découvrirent un homme qui somnolait.

– Est-il possible de déjeuner ici ? demanda Alain.

L'homme se leva vivement, se confondit en protestations et en excuses et se précipita vers la cuisine.

Le déjeuner, pour être frugal, fut moins triste qu'on aurait pu l'imaginer. De toute évidence, les jeunes gens étaient les seuls clients de l'endroit depuis des semaines, et pour les mois à venir. Gisèle, qui ne manquait ni d'intelligence ni de psychologie, avait renoncé à son attitude dolente et, sans verser dans une gaieté qui aurait paru illogique, fut câline et tendre pendant tout le repas. Elle évoqua le passé.

– Vous rappelez-vous les bons tours que nous jouions à l'oncle Adhémar ? Le jour, par exemple, où il a cherché inutilement pendant tout un après-midi sa fameuse canadienne, avec laquelle nous étions partis pêcher ensemble à six kilomètres en aval ?

– Je m'en souviens, en effet. Vous ne vouliez pas admettre que c'est à la mouche qu'on pêche la truite, et non à la main !

– Je l'ai appris depuis. Mais on apprend toujours trop tard...

Sa voix était tendre et mélancolique. Alain la revoyait dans tout l'éclat de ses seize ans, se chamaillant avec lui à propos de la canadienne, à propos des truites, à propos des cannes à pêche, des écrevisses, à propos de tout ou de rien.

À cette époque, il aurait donné n'importe quoi pour l'amadouer, pour qu'elle soit plus affectueuse, moins insupportable ; et aujourd'hui, où elle devenait toute douceur, toute amabilité, toute langueur, il s'en méfiait.

Avait-il tant changé ?

– Vous rappelez-vous le jour où je me suis blessée en haut de la Roche Pansue, et où vous m'avez fait traverser le torrent dans vos bras ?

Certes, il s'en souvenait... et le parfum des cheveux blonds, agités par le vent et lui caressant les joues, lui revenait aux narines comme si la scène s'était déroulée cinq minutes plus tôt.

Sa main, sur la nappe, rencontra les doigts de Gisèle et les effleura d'une légère caresse.

Elle le regarda, les yeux à demi clos, à travers ses longs cils. Ses lèvres s'entrouvraient. Elle

était extraordinairement douce et abandonnée. Il sentit brusquement son pouvoir sur elle. Il n'avait qu'un mot à dire, un geste à faire, et elle serait dans ses bras. Elle l'aimait. Tout, dans son attitude, le laissait entendre.

Il la fixa, sans parler, pendant un long moment. Il était troublé, ému. Elle était merveilleusement jolie, et elle souffrait de son départ...

Oui, évidemment, elle avait des défauts. Elle était égoïste, irascible, un peu poseuse. Il y avait en elle un je-ne-sais-quoi de fabriqué, de superficiel... mais qui donc est parfait ?

Sans qu'il se l'avouât, son admiration non dissimulée pour lui le flattait.

Cependant, il détourna son regard. Un instinct mystérieux, une force indépendante de sa volonté, le poussaient à se soustraire à l'emprise de ce trop beau visage.

– Si nous voulons atteindre Hautecombe avant la nuit, il faudrait nous dépêcher, dit-il avec une légèreté voulue.

Gisèle dissimula son dépit. Il se déroba...

Le tenancier du restaurant, interrogé, déclara que le service régulier n'avait plus lieu en cette saison, mais que le vieux Gaston, qui possédait un canot à moteur, se ferait un plaisir de faire traverser le lac aux jeunes gens.

Ainsi donc en fut-il décidé. L'addition réglée, le couple prenait place, une demi-heure plus tard, dans l'embarcation du dénommé Gaston, non sans avoir laissé la voiture à la garde du restaurateur.

« Drôle d'idée d'aller visiter Hautecombe à une époque pareille ! » semblait dire le visage parcheminé du vieux marin d'eau douce, pendant que le canot avançait sur les flots grisâtres du lac.

Seuls, le « couac » d'un canard sauvage volant parmi les joncs, ou la lointaine détonation d'un fusil de chasse, rompaient le silence environnant.

Alain et Gisèle étaient assis à l'arrière, muets et immobiles.

Ce silence convenait à leurs pensées vagabondes et la jeune fille avait l'intelligence de

le comprendre. Emmitouflée dans sa fourrure, elle s'était appuyée contre l'épaule du jeune homme.

À travers le béret qui recouvrait ses cheveux, Alain retrouvait l'odeur des boucles de sa cousine, qu'il connaissait si bien. Il sentait monter vers lui le parfum de ce jeune corps alanguie contre le sien.

De nouveau, le trouble monta dans sa poitrine, envahit ses yeux et ses lèvres. Il eut l'envie soudaine de poser sa bouche sur la fine chevelure si proche...

Gisèle tourna imperceptiblement la tête vers lui. Elle le regarda, et ce qu'elle lut sur le visage de son cousin amena sur ses lèvres un léger sourire. Ce fut assez pour qu'Alain se reprît. Son regard, presque au même moment, croisa celui du vieux Gaston, dont le sourire égrillard et plein de sous-entendus semblait tout à coup comprendre pour quelles raisons ces deux fous avaient l'idée saugrenue de visiter l'abbaye au plus fort de l'hiver.

Pour se donner une contenance, Alain tira de

sa poche son étui à cigarettes et en alluma une. Gisèle le considérait d'un regard critique.

Elle venait de constater à quel point son pouvoir sur Alain était tributaire du moindre incident, du moindre faux pas, de la moindre faute d'inattention. Elle se promit de mieux se surveiller à l'avenir.

Cependant, ils arrivaient à l'abbaye. Ils visitèrent le sanctuaire, qui renferme toute l'histoire et les origines de la Maison de Savoie, sous la conduite d'un vieux guide, tout étonné de les avoir là, et qui ânonnait les dates et les noms. Ils déambulèrent, un peu absents, un peu figés, chacun occupé de ses propres pensées, mais en se tenant instinctivement par la main.

Pendant un court instant, ils redevinrent les enfants qui jouaient ensemble, bien des années auparavant, qui se promenaient dans la campagne, la main dans la main, malgré leurs querelles et leurs bouderies.

Le ciel, cependant, s'obscurcissait.

À peine la visite était-elle achevée, le cicerone



parti, qu'une tornade les surprit. Ils se réfugièrent sous une grange, n'ayant pas eu le temps de rallier l'embarcadère où les attendait le vieux Gaston.

La pluie tombait à verse. Dans l'étroit espace où se tenaient les jeunes gens, l'eau les éclaboussait. Gisèle se rapprocha de son compagnon et se serra contre lui.

Par contraste avec l'humidité glacée de l'extérieur, la chaleur rayonnante et sensible de ce corps de jeune fille enveloppa Alain. Il sentit battre son cœur si près du sien...

– Alain...

Il semblait qu'elle offrît son âme dans ce souffle.

Elle avait une voix grave et chaude, un corps droit et mince, un corps jeune.

Une vague de sensualité submergea le jeune homme, un désir l'envahit, plus fort que sa volonté.

Il pencha la tête, s'avança pour prendre, sur les lèvres offertes, le baiser qu'elles attendaient.

« Elle n'est pas franche... elle n'est pas sincère... Même son visage change lorsque tu ne la regardes pas... Je ne veux pas que tu sois malheureux... »

Une petite voix résonnait tout à coup au fond de sa mémoire, la silhouette de Wanda surgissait devant lui, fantôme frêle et, cependant, d'une netteté insoutenable, présence vivante, inéluctable, entière, comme la pureté, comme la vie, comme la vérité.

Et Alain se redressa subitement. Il regarda le ciel. Son bras abandonna la taille de sa cousine.

– Il me semble que la pluie diminue, dit-il, comme si c'était là le seul détail qui l'intéressait.

Sur le visage de Gisèle, un changement à vue s'opéra. Une expression de dureté indicible succédait, d'un seul coup, à la douceur alanguie. Ses yeux avaient pris la couleur de l'acier, sa bouche se serrait en un pli de rage sans borne.

Ils n'avaient pas échangé un seul mot et, cependant...

Comme par une sorte de télépathie, l'image de

Wanda avait surgi devant les yeux de la jeune fille. Elle réalisait soudain, avec certitude, que c'était là qu'il fallait chercher la raison d'une inexplicable volte-face. C'était à cause de Wanda qu'Alain se déroba.

C'était par la faute de Wanda qu'elle perdait la partie !

Wanda !... Une enfant, peut-être, mais dangereuse entre toutes !

Alain n'était plus le même depuis son retour de Sylvanie, il fallait être aveugle pour ne pas en convenir. Il ne serait jamais plus ce qu'il avait été pour elle. Il ne se déclarait pas. Parce qu'il ne l'aimait plus. Inutile de se leurrer...

Une ombre, insignifiante, menue, se dressait entre eux.

Et Gisèle ne pourrait jamais la vaincre. Avec cet instinct infailible qu'ont les femmes en certaines circonstances, elle sentit, physiquement, l'obstacle dressé en travers de son chemin. Et elle sut instantanément que cet obstacle était infranchissable. À moins qu'elle ne réussît à

l'abattre...

Mais l'abattre... de quelle manière ?

Gisèle en vint à regretter ce départ de la petite fille pour le couvent, départ qui l'avait tant réjouie la veille, cependant.

« Si je ne peux pas l'abattre... elle me le paiera ! »

Brusquement, elle en eut assez. Elle ne pouvait plus supporter la proche présence de cet homme qui lui résistait.

– Gisèle ! Gisèle ! Vous êtes folle ! Où allez-vous ?

Gisèle de Serdan, n'ayant cure des trombes d'eau qui se déversaient sur Hautecombe, fonçait dans la tempête, la tête la première, sans jeter un regard en arrière, sans se soucier des appels de son cousin.

Elle courait, fuyant l'amère tristesse de ses illusions perdues. Et peut-être aussi cette soif de vengeance, cette insupportable brûlure d'une rage aveugle...

Il la rejoignit seulement à l'embarcadère et se

fut en silence que s'accomplit le trajet du retour.

Lorsque Alain partit, le lendemain matin, il n'avait pas revu la jeune fille.

## XI

Wanda ouvrit toute grande la fenêtre de sa chambre et s'avança sur le petit balcon qui surplombait la vallée. Le soleil, déjà, brillait à cette heure matinale et elle s'offrit à sa chaude caresse et à la joie de retrouver, encore noyé de brume, l'horizon d'Arlevé.

Elle se pencha pour voir la route qui, là-bas, rejoignait la nationale. C'est par là qu'« il » arriverait...

Alain, enfin, allait revenir chez lui.

Viendrait-il aujourd'hui, ou demain, ou l'un des jours suivants ? La lettre qu'il avait envoyée au couvent à sa jeune cousine, la priant de rentrer à Arlevé pour l'y attendre, ne donnait aucune précision. Pourtant, Wanda était sûre de le voir ce matin-là. Oui, elle en avait le pressentiment.

Cinq ans ! Il y avait cinq ans qu'il était parti. Il

avait accompli deux fois le tour du monde. Partout, des salles enthousiastes avaient applaudi son exceptionnelle virtuosité.

Wanda rentra dans sa chambre et, une fois de plus, relut la lettre qu'elle avait reçue de Londres quelques jours plus tôt. Cette lettre venait après beaucoup d'autres. Fidèlement, Alain avait tenu au courant de ses déplacements, de ses succès, l'enfant qu'il devinait solitaire. Et elle aussi avait écrit...

Et maintenant, il revenait. Que dirait-il en revoyant sa petite sœur sauvage ?

Wanda sourit. Car la petite sœur n'était plus sauvage du tout. Sous la direction maternelle et ferme de Mère Conception, l'arbuste primitif avait fait place à une plante vigoureuse, enracinée, acclimatée. Affectueusement guidée, doucement disciplinée, l'enfant intraitable de jadis n'avait plus rien à envier, physiquement ou moralement, aux jeunes filles de France les plus accomplies. M<sup>me</sup> de Serdan elle-même, pourtant si prévenue contre elle, était obligée d'en convenir. Wanda n'avait rien perdu de sa

spontanéité, mais elle se comportait maintenant avec une correction et une aisance parfaites.

Et si Alain n'aimait pas cette jeune fille bien élevée ? S'il regrettait la sauvageonne insupportable qu'il avait quittée cinq ans auparavant.

Wanda rougit en se regardant dans la glace. Comment pouvait-elle imaginer, penser seulement, pareille chose ? Non, Alain ne pourrait regretter cette transformation que lui-même avait voulue. Il serait content de retrouver, à la place de la sauvageonne, une grande jeune fille de dix-neuf ans, élancée, solide, harmonieuse. Son visage, cependant, ses yeux, ses cheveux, étaient ceux de l'ancienne Wanda, mais une expression plus profonde donnait plus de maturité à ses traits.

Avec une pointe de satisfaction, elle considéra son image reflétée par le miroir, tout en rejetant en arrière, d'un coup de brosse énergique, sa longue chevelure d'ébène.

Arriverait-il ce matin ?



Songeuse, Wanda se remémora ces cinq années.

Comme elle avait trouvé le temps long, au début ! Comme elle s'était révoltée contre la discipline, l'austérité du couvent ! Combien elle avait pleuré, trépigné, récriminé auprès de Maroussia consternée ! Et, peu à peu, elle s'y était faite. Elle avait compris l'utilité d'une règle de conduite, la nécessité des études. En entendant parler ses compagnes, elle s'était aperçue de son ignorance, ce qui l'avait, pour ainsi dire, touchée du doigt. Et elle s'était mise à apprendre, par amour-propre d'abord, par intérêt ensuite.

Avec quelle fierté elle avait communiqué ses premières bonnes notes à Alain !

Ces bonnes notes eurent pour autre résultat de la débarrasser de sa timidité envers ses compagnes. Il lui était pénible de se sentir inférieure à elles et elle se mêlait peu à leurs jeux. Elle s'en rapprocha, découvrit les charmes de l'amitié.

Dès lors, elle fut heureuse, aussi heureuse qu'elle pouvait l'être en l'absence d'Alain, « son

grand frère ». La vie du couvent lui apparut, non comme une insupportable contrainte, mais comme l'existence laborieuse et unie d'une grande famille.

Elle était peu retournée à Arlevé pendant ces cinq années. Pendant les vacances, ses camarades l'invitaient, se disputant le désir de la recevoir chez elles. Wanda, très vite, avait été appréciée par toutes. Et Arlevé ne l'attirait plus...

Maroussia, peu après son retour au château, sa présence au couvent n'étant plus indispensable, s'était éteinte doucement, comme ces lampes que l'on place devant les icônes et dont il faut renouveler la provision d'huile. L'huile, pour la vieille femme fidèle, c'était son utilité pour son « agneau », sa « colombe », l'enfant chérie à laquelle elle s'était dévouée corps et âme. Wanda n'avait plus besoin d'elle... il n'y avait plus d'huile dans la lampe. Maroussia, presque sans s'en apercevoir, s'endormit du dernier sommeil.

Ce fut pour Wanda une peine cruelle. Perdre Maroussia, c'était perdre sa dernière attache avec le passé, avec son enfance. Et, Alain étant au

loin, elle restait seule en France, isolée au milieu d'étrangers.

Il fallut toute la délicate tendresse des religieuses pour la résigner à ce nouveau chagrin. Mais, pendant bien longtemps, un voile de mélancolie demeura fixé sur son doux visage.

Et pourtant, un témoin lui restait encore des jours d'autrefois : Dinga était toujours à Arlevé, mais elle était si vieille maintenant, si percluse de rhumatismes, que personne ne savait plus quel âge lui donner. La pauvre bête avait cependant fait fête à sa jeune maîtresse. Les chiens ont une mémoire fidèle... Wanda en avait été infiniment touchée.

L'œil de la jeune fille tomba sur son bracelet-montre, celui que, jadis, Alain lui avait donné et qu'elle n'avait pas quitté depuis lors. Mon Dieu ! il y avait près d'une heure qu'elle était là à rêvasser ! Elle allait se mettre sottement en retard... Et Alain pouvait arriver d'une minute à l'autre !

D'un pas vif, elle se dirigea vers la salle de bains attenante à sa chambre. Cependant, tandis

qu'elle procédait à sa toilette, les souvenirs continuèrent à défiler dans son esprit. Elle repensa à Gisèle et à l'hostilité qu'elles avaient éprouvée l'une pour l'autre. Comme c'était loin, tout cela ! Fallait-il qu'elle fût enfant, à cette époque, pour en vouloir tellement à la cousine d'Alain !

Elle ne s'était pourtant pas fait faute de la faire enrager !

Pour être sincère, elle en était jalouse. Quel enfantillage !

Le temps guérit tout. Ce qui paraît être une tragédie devient sans importance au bout de quelques années. Il n'y a rien d'irréversible : à la longue, tout s'arrange.

L'histoire de Gisèle en était la meilleure preuve.

Alain n'avait pas quitté Arlevé depuis six mois que la jeune fille se mariait.

Cet événement s'était même accompli avec une certaine précipitation. On aurait dit que Gisèle avait peur de rater l'occasion magnifique

qui s'offrait à elle.

Il s'agissait d'un brillant parti. Un marquis italien, richissime, avait demandé sa main et l'avait emmenée, pour ainsi dire, séance tenante. Un véritable enlèvement ! Il n'y manquait que les lours de velours noir et l'échelle de soie accrochée au balcon !

M<sup>me</sup> de Serdan se montrait extrêmement fière de son gendre, et encore plus de sa fille dont l'existence mondaine la flattait.

Et Wanda avait tremblé si fort dans la crainte qu'Alain n'épousât sa cousine !

Gaie comme un pinson, Wanda passa une robe bleu ciel, simple et vaporeuse, qu'elle réservait pour les grandes occasions. C'était une des rares fantaisies que Mère Conception tolérait, de temps à autre, dans les austères limites du couvent. La jeune fille se coiffa avec soin, faisant de ses cheveux une torsade qu'elle enroula autour de sa tête et qu'elle fixa par un ruban de la même couleur que sa robe.

Après un dernier coup d'œil dans la glace et

un sourire à l'image reflétée, Wanda descendit en courant l'escalier et entra dans la salle à manger où le petit déjeuner était servi.

M<sup>me</sup> de Serdan, presque aussitôt, y apparut.

– Bonjour, mon enfant, dit-elle. Vous êtes devenue matinale, à ce que je vois !

– Bonjour, ma tante. Avez-vous bien dormi ?

La baronne soupira.

– Je n'ai pu fermer l'œil. À chaque changement de saison, mes douleurs reprennent et j'ai passé la nuit sur un lit de torture.

M<sup>me</sup> de Serdan ne s'était pas améliorée en vieillissant, ainsi que font les bonnes bouteilles. Elle était volontiers gémissante et souvent vindicative. Son insomnie, cependant, ne l'empêcha pas de se servir copieusement de toasts beurrés qu'elle couvrait de confiture, et de reprendre à trois reprises du café au lait.

Wanda, de son côté, fit honneur au déjeuner.

– J'ai reçu ce matin une carte de Gisèle, dit M<sup>me</sup> de Serdan. Elle et son mari sont à Taormina, avec le duc et la duchesse de Rospigliosi-Grezzi.

Lorsqu'elle faisait allusion aux relations mondaines de sa fille, un souffle d'orgueil faisait palpiter sa gorge. On eût dit qu'une coulée de miel y descendait.

– Il n'y avait rien d'autre au courrier ? demanda Wanda.

Les exploits de Gisèle l'intéressaient médiocrement, mais elle espérait vaguement un télégramme d'Alain, précisant l'heure de son arrivée.

– Non. Rien d'autre que d'insignifiantes factures, répondit la baronne en jetant un coup d'œil vers la jeune fille.

Elle eut un petit rire.

– Vous vous êtes admirablement pomponnée, ma chère enfant. Vous pensez donc que mon neveu va arriver ce matin ?

Wanda rougit et dissimula son trouble en attaquant une tartine.

– C'est fort possible, après tout... À moins qu'il ne soit pas seul. Dans ce cas, il pourrait fort bien s'attarder un ou deux jours à Paris.

Wanda pâlit subitement. L'idée qu'Alain pût être accompagné par une femme, fiancée ou même... épouse, ne l'avait pas effleurée. Mais c'était une éventualité possible. Tant de choses peuvent se passer en cinq ans ! Il avait écrit régulièrement, il est vrai, mais rien ne l'obligeait à donner à sa petite cousine tous les détails de sa vie.

Et cependant... Non, ce n'était pas possible ! Son grand frère, si confiant, si franc, ne lui aurait pas dissimulé une telle chose. Le mariage est un événement important dans la vie d'un homme !

– Vous avez perdu votre langue, mon enfant ? demanda ironiquement M<sup>me</sup> de Serdan. Et vous n'avez plus d'appétit ?

Wanda se ressaisissait avec effort.

– Non, je n'ai plus faim, merci. Je vous demanderai la permission de me retirer. Je vais faire un tour.

Sans attendre de réponse, la jeune fille quitta la salle à manger. Sa joie s'était assombrie.

Mais, au moment où elle sortait sur le perron,



une longue voiture américaine déboucha dans la cour du château. Elle vint s'arrêter, dans un coup de frein, devant l'escalier d'honneur.

Wanda poussa un cri...

Svelte et bronzé, extraordinairement distingué dans un complet de tweed, arborant un sourire épanoui, Alain d'Arlevé sauta prestement de sa voiture et gravit d'un pas alerte les marches du perron, les deux mains tendues.

Et il était seul !

– Alain ! Alain ! Tu es revenu ! Enfin !

La voix de la jeune fille se brisa brusquement, sous l'empire d'une émotion irrépressible. Elle se retrouva dans les bras de son cousin qui la serrait tendrement contre lui. Elle pleurait de joie, et il avait les yeux humides.

– Tu es revenu ! répéta-t-elle avec extase.

Il se pencha pour poser ses lèvres sur le front pur, puis il se redressa et, mettant les mains sur ses épaules, il l'éloigna un peu de lui.

– Wanda ! murmura-t-il. Que tu es devenue grande... et belle !

Elle s'essuya les yeux et sourit avec une certaine malice.

– On dirait que ça t'étonne ?

– Non, dit-il, non... Cela m'enchante, au contraire.

Il avait l'air bizarre, tout d'un coup. Son visage était un peu crispé, comme s'il avait lutté pour dissimuler une émotion trop forte.

Mais peut-être était-il seulement fatigué par son voyage ?

– Viens saluer ta tante, dit Wanda. Et revoir ta maison.

Elle lui prit affectueusement le bras et, ensemble, ils entrèrent dans le château.

Ce même soir, Alain d'Arlevé achevait de s'habiller pour le dîner.

Toute la journée, il avait parcouru sa demeure, le parc, il en avait considéré chaque détail avec bonheur.

Après avoir tant bourlingué, ce n'était pas sans une joie profonde qu'il se retrouvait entre les

quatre murs de sa vaste maison. Toute son enfance remontait à sa mémoire, avec un goût de mûres et de groseilles fraîches cueillies. Ce soir, il avait de nouveau quinze ans.

Quinze ans ?... Pourtant, ce n'était pas un esprit et un cœur de cet âge qui évoquaient à présent Wanda...

Elle l'avait sidéré, littéralement cloué sur place, saisi d'admiration et de stupeur, lorsqu'il l'avait aperçue, en haut du grand perron. On a beau s'attendre à ce que les êtres quittés depuis longtemps aient subi une transformation, la splendide, la charmante créature qui l'avait accueilli ce matin dépassait, de loin, tout ce qu'il avait pu imaginer.

Et, tout de suite, elle s'était révélée parfaite, admirablement élevée, cultivée, exquise, dans l'épanouissement et la plénitude de sa beauté.

Il en avait été déconcerté, presque gêné pendant la première demi-heure, se demandant s'il ne convenait pas de donner du « vous » à cette héritière d'un des plus grands noms d'Europe.

Mais Wanda s'était montrée si naturelle, si amicale, qu'il s'était remis à la tutoyer en toute simplicité, comme à l'époque héroïque où elle pillait le garde-manger au bénéfice de Dinga.

Appuyé à la balustrade de sa fenêtre, Alain alluma une cigarette et regarda l'ombre descendre sur la vallée, en cette heure si douce du crépuscule où les émotions s'apaisent, les passions mettent une sourdine, où il semble bon de récapituler la journée, de se remémorer le passé.

De ce passé, le jeune homme vit s'élever une image, un peu estompée, cependant toujours vivante dans son souvenir. Gisèle de Serdan... pardon ! Gisèle Vezzani, marquise de Pianafiori.

Bien souvent, la silhouette de la blonde cousine qui avait partagé les jeux de son enfance était revenue le hanter. Souvent, leur dernière et orageuse entrevue à l'abbaye de Hautecombe s'était présentée à son esprit comme une apparition.

Ce jour-là, elle lui avait fait des démonstrations enflammées... mais, malgré cela,

elle n'avait pas attendu son retour, la jolie Gisèle. Elle s'était mariée, et même bien hâtivement, peu après son départ. On aurait dit qu'elle n'avait rien eu de plus pressé, qu'elle avait, en quelque sorte, accepté le premier venu.

Il est vrai que le marquis de Pianafiori avait la réputation d'être immensément riche, et ceci pouvait, dans une certaine mesure, expliquer l'empressement de la jeune fille, mais enfin... Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la promenade sur le lac du Bourget que son mariage se déroulait tambour battant !

Mystère du cœur humain... Gisèle n'était rien pour Alain, il n'avait pas voulu qu'elle fût autre chose qu'une camarade et, cependant, son mariage précipité le vexait comme une offense personnelle !

Sans doute ne s'avouait-il pas un sentiment aussi déraisonnable, mais c'était bien là, au fond, ce qu'il éprouvait, sans même s'en rendre exactement compte.

Tout à l'heure, dans le grand salon, en l'absence de Wanda qui était allée promener

Dinga, M<sup>me</sup> de Serdan avait longuement parlé de sa fille au jeune homme.

– Gisèle est un amour ! Elle n’oublie jamais sa mère, bien qu’elle soit follement occupée. Il ne se passe pas de mois sans que je reçoive d’elle une babiole, un châle, un sac, un souvenir quelconque. Quelquefois, il s’agit d’un objet de prix, et j’ai beau la gronder, elle n’en continue pas moins de gâter sa vieille maman. Elle écrit peu, par exemple, mais je sais qu’elle est très prise par toutes sortes d’obligations.

– Qu’a-t-elle donc de si important à faire ?

– Mais, mon cher, elle a une vie incroyablement remplie ! Elle se trouve dans un milieu des plus brillants. Et quand on veut tenir un rang, dans un certain monde, on ne possède plus une seule minute à soi !

– Ah ? dit Alain qui semblait peu convaincu.

– Mais oui, voyons ! La couturière, la modiste, les essayages, les visites, les thés, les réceptions, les courses, les galas, les concours d’élégance...

La baronne était intarissable. L’énumération

n'en finissait plus. Elle acheva sur un ton de commisération :

– Visiblement, mon pauvre ami, tu n'as pas la moindre idée de ce que cela peut être.

Non, Alain n'en avait pas la moindre idée. Tout au moins n'acceptait-il pas la nécessité inéluctable de telles chaînes. Il sentait, avec un peu d'agacement, que sa tante s'épanouissait en pensant que sa fille avait épousé un aussi beau parti.

M<sup>me</sup> de Serdan songeait que Gisèle, vraiment, l'avait échappé belle ! Il s'en était fallu d'un rien pour qu'elle fût aujourd'hui la femme de cette sorte de romanichel de la musique ! Cette seule idée donnait, rétrospectivement, la chair de poule à la bonne dame.

– Et que fait le marquis de Pianafiori ? demanda Alain.

Elle s'exclama :

– Mais rien, voyons, rien ! Il possède une telle fortune qu'il n'en connaît même pas le chiffre !

À la réflexion, elle ajouta :

– À vrai dire, je crois qu’il a accepté d’être l’agent général d’une firme américaine d’automobiles de luxe, mais c’est plutôt là une situation honorifique qu’une véritable occupation.

– Mais il n’y a rien de déshonorant à travailler ! ne put s’empêcher de répliquer Alain en riant.

– Bien sûr, bien sûr... mais je veux dire que mon gendre n’en a nullement besoin. Ses domaines lui suffisent amplement.

– Bravo ! Et j’espère qu’un si parfait mariage sera béni par la venue de nombreux enfants.

M<sup>me</sup> de Serdan leva les bras au ciel.

– Qu’est-ce que c’est encore que cette absurdité, mon pauvre Alain ? Gisèle ne veut pas d’enfants et je trouve qu’elle a mille fois raison. Ce sont les enfants qui vous empêchent de profiter de la vie et qui vous gâchent toute votre jeunesse. Elle a bien le temps d’en avoir, plus tard, si elle change d’avis.

– Et son mari partage ce point de vue ?



– Le marquis adore sa femme et ne désire que lui être agréable.

– En ce cas... le sort de ma cousine me paraît être entre tous enviable...

Le ton d'Alain était réticent, presque ironique. M<sup>me</sup> de Serdan se rebiffa :

– Qu'as-tu donc à ergoter ainsi ? Bien sûr que Gisèle est parfaitement heureuse ! Fêtée, adulée, adorée, entourée du bien-être auquel elle a droit. C'est exactement le genre de vie dont elle a toujours rêvé. Tous ses désirs sont comblés, ton sourire sceptique n'y changera rien. Il faut te rendre à l'évidence, mon cher ! « On » s'est admirablement consolée de ne pas t'avoir épousé !

– Je n'en doute pas une seconde, ma chère tante, répondit l'interpellé avec bonne humeur. Si je vous parais sceptique, ce n'est nullement dû au fait que Gisèle soit heureuse de la vie qu'elle mène. Je le crois, puisque vous me le dites. Ce qui me laisse rêveur, c'est qu'à l'époque où nous vivons, l'on puisse effectivement se contenter du genre d'existence que vous me décrivez.

– Mon pauvre ami, tu seras toujours un poète incorrigible !

– C’est probable. Mais je ne suis pas le seul de mon espèce. Nous sommes de plus en plus nombreux à sentir les choses d’une autre manière que vous ne semblez le faire vous-même.

M<sup>me</sup> de Serdan haussa les épaules.

– À t’entendre, on ne dirait pas que tu as été élevé à Arlevé.

– Pourquoi ? Parce que je ne me suis pas résigné à ne rien faire de mes dix doigts ? C’est pourtant fort heureux, car personne aujourd’hui, ou presque, n’a la possibilité de vivre de ses rentes. Je remercie la Providence de m’avoir donné les quatre sous de talent qui m’ont procuré une situation indépendante et me permettent de supporter la charge écrasante que représente un domaine comme Arlevé.

La tante et le neveu s’étaient séparés sur ces paroles. Maintenant, cette conversation revenait à la mémoire du jeune homme.

Il secoua la tête avec incrédulité.

Il se pouvait que M<sup>me</sup> de Serdan eût raison, que Gisèle fût parfaitement heureuse. Cependant, il en doutait. Il connaissait sa cousine... elle était intelligente et il semblait difficile d'admettre qu'elle fût satisfaite d'une vie basée sur le clinquant.

Gisèle... Wanda... L'une était devenue femme, avec une situation bien assise. L'autre, cette étonnante jeune fille...

Une jeune fille de famille princière...

Il soupira involontairement.

Soudain, il aperçut la gracieuse silhouette qu'il évoquait en cet instant. Elle remontait l'allée principale du parc dans la direction du château. Elle marchait avec une grâce indicible... Il la héla quand elle fut à portée de sa voix et elle leva vers lui un rayonnant sourire.

– Bonne promenade ? demanda-t-il.

– Excellente. Tu descends ?

– Dans cinq minutes.

Elle rit.

– Tu n’es pas encore prêt ? Dieu ! que tu mets longtemps à te changer ! Tu es pire qu’une jeune coquette ! Est-ce toujours ainsi quand tu parais en public ?

– C’est bien pire, voyons ! Lorsque je donne un concert, il me faut au moins trois heures pour me bichonner. C’est notoire !

– menteur !

Ils éclatèrent de rire à l’unisson.

– Dépêche-toi, dit-elle.

Cinq minutes plus tard, la cloche du dîner sonna et ils se retrouvèrent dans le hall, devant la porte de la salle à manger. Alain constata que sa jeune cousine s’était changée de pied en cap. Il la salua en souriant.

– Je reconnais que, pour une femme, tu es d’une étonnante rapidité, dit-il.

– Si tu as tant traîné, rétorqua-t-elle malicieusement, c’est peut-être parce que tu t’es mis à rêver à quelque fantôme de ton passé ?

– C’est un peu vrai...

– Était-ce un fantôme blond, ou un fantôme brun ?

– Très brun, affirma-t-il en la regardant dans les yeux. Malheureusement, il était d'une indiscretion affreuse !

Wanda rougit. Il riait.

– Pour le punir, dit-il, tout en s'effaçant pour la laisser entrer dans la salle à manger, il sera tenu, ce soir, de me faire entendre ses talents au piano.

– Jamais je n'oserai ! s'écria-t-elle, toute confuse.

– Pas de fausse modestie, je t'en prie. Je sais à quoi m'en tenir.

– Qui t'a donc si bien renseigné ? demanda-t-elle.

– Mais, Mère Conception, voyons ! Crois-tu que je n'ai pas été au courant de tes faits et gestes ? Au courant de tout ?

– De tout, réellement ? répliqua la jeune fille gaiement. De mes faits et gestes ? De mes pensées ?

Il soupira involontairement. Peut-on se montrer aussi affirmatif en ce qui concerne les pensées d'une jeune fille ? Et surtout d'une jeune fille comme Wanda ?

– Non, admit-il avec un vague dépit, qu'elle perçut et qui accentua son sourire. Je ne crois pas avoir été au courant de tes pensées.

Mais peut-être aurait-il pu en deviner quelques-unes lorsque, après le repas, il l'entraîna, comme il l'avait promis, dans le salon de musique.

– Maintenant, dit-il, je t'écoute.

Wanda alla s'asseoir devant le piano. Alain avait allumé une seule lampe qui éclairait vivement la jeune fille, mais laissait dans l'ombre le reste de la pièce.

À vrai dire, il était curieux de l'entendre. Mère Conception lui avait écrit qu'elle était extrêmement douée, mais il n'avait tout à fait confiance qu'en son propre jugement.

Lentement, Wanda posa ses doigts sur le clavier...

Et une mélodie monta, émouvante, exaltante, chant de tendre douceur, hymne d'allégresse.

Le jeune homme, bouleversé, s'était approché. Debout derrière elle, il écoutait intensément.

– Wanda ! murmura-t-il, lorsque le silence retomba sur le dernier accord, Wanda ! C'est « ton » air... notre air ! Comment en as-tu retrouvé l'harmonisation ? Je ne l'ai pas publié, il n'en existe que le seul manuscrit que j'ai en ma possession, que je conserve précieusement...

Elle leva sur lui un regard illuminé.

– Le cœur a bonne mémoire, dit-elle gravement. J'ai cherché... et je me suis rappelé toutes les notes, ou presque. Vois-tu, « mon » air s'était fixé dans mon cœur. Jamais je ne l'oublierai.

Il eut envie de la prendre dans ses bras, de la serrer contre son cœur, comme autrefois.

Il n'osa pas...

Wanda n'était plus une petite fille.

## XII

Le rythme de la vie reprit, à Arlevé, tel qu'il était jadis. Les journées se partagèrent entre les promenades et le travail, comme autrefois.

Mais combien, cependant, tout était différent !

Car, maintenant, Wanda ne s'en allait plus seule, échevelée, vêtue à la diable de robes plus ou moins déchirées. Alain ne s'enfermait plus dans la solitude du salon de musique.

Ils partaient ensemble, le matin, pour de grandes randonnées à cheval. L'après-midi, après une heure de conversation courtoise avec M<sup>me</sup> de Serdan, ils s'asseyaient dehors et bavardaient inlassablement, ou bien ils allaient faire une promenade dans la voiture du jeune homme. La seconde partie de l'après-midi et la soirée était invariablement consacrées à la musique.

La carrière de virtuose exige un travail



quotidien, opiniâtre, auquel Alain ne manquait jamais. Wanda lui tenait compagnie. Elle apportait un tricot, un ouvrage de couture et, tout en occupant ses doigts agiles, elle écoutait. Et de la sentir là, attentive, charmée, exaltait étrangement le pianiste, l'aidait mystérieusement à faire passer les moindres nuances de sa sensibilité dans son instrument.

Parfois, il lui cédait sa place. À son tour, il l'écoutait. Mère Conception ne s'était pas trompée, elle était très douée, en effet. Évidemment, ayant commencé trop tard l'étude du piano, elle ne parviendrait jamais à la virtuosité qui demande des années d'efforts, mais sa parfaite compréhension musicale faisait d'elle une exécutante fort agréable à entendre. La diriger, la conseiller, était pour Alain un plaisir très vif, sans cesse renouvelé.

Et lorsqu'il abandonnait l'instrument pour s'asseoir devant sa table et se mettre à composer, il lui semblait que ses idées venaient plus facilement. Elles étaient plus claires, il les exprimait presque sans peine.

– Sais-tu que tu m’inspires ? disait-il à la jeune fille. Quand tu es là, mon travail devient un véritable jeu. Jamais je n’aurai été aussi prêt que je le serai pour ma prochaine tournée de concerts.

Et Wanda sentait une chaude vague de fierté monter dans son cœur.

Un jour, pourtant, comme il parlait encore de cette prochaine tournée à venir, elle soupira.

– Vas-tu donc partir de nouveau ? Es-tu si pressé de quitter Arlevé ?

Elle n’avait pas osé dire « de me quitter ».

– Mon pauvre petit, quand on a choisi une carrière, on en accepte les obligations, répondit-il. Mon métier consiste à courir le monde.

– C’est bien ennuyeux pour ceux qui restent en arrière, murmura-t-elle. Est-ce que tu penses repartir bientôt ?

Il hésita avant de répondre et lui jeta un singulier regard. Ses yeux s’étaient remplis d’une soudaine tristesse.

– Il serait préférable que je reparte le plus tôt possible, dit-il enfin.

Il la quitta brusquement après cela. Et Wanda se demanda si elle l'avait mécontenté. Elle avait de la peine. Elle voyait avec angoisse ce bel été s'écouler trop vite.

Mais, le lendemain matin, un événement nouveau vint occuper ses pensées et celles de son cousin.

Ils rentraient de leur promenade quotidienne. Dans le hall du château, ils eurent la surprise de trouver M<sup>me</sup> de Serdan qui, d'ordinaire, demeurait dans sa chambre à cette heure. Elle était immobile, une lettre à la main, figée dans une attitude qui évoquait une statue du désespoir.

Surpris, un peu inquiets, les jeunes gens s'avancèrent vers elle. Ils remarquèrent ses traits ravagés. Deux plis profonds marquaient les commissures de ses lèvres, ses mains tremblaient. L'altière baronne n'était plus qu'une pitoyable vieille femme.

– Ma chère tante, qu'y a-t-il ? demanda vivement Alain.

– Lisez... répondit-elle seulement.

Elle tendait sa lettre. Alain la déplia. Wanda lut en même temps que lui. C'était une lettre de Gisèle.

« Ma chère maman,

« Ne soyez pas trop étonnée de voir cette lettre postée à Rome, alors que vous me croyez toujours à Taormina. J'ai quitté cette ville avant-hier, et mon mari par la même occasion.

« Nous allons divorcer et je suis venue ici pour demander l'annulation de mon mariage en cour de Rome.

« Ne soyez pas chagrinée, chère maman, et ne poussez pas des hauts cris : la vie avec Orlando n'était plus possible. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un être plus tatillon et plus jaloux. Je me déclare incapable de vivre plus longtemps à son côté.

« Figurez-vous que, piqué par je ne sais quelle mouche, il a pris ombrage d'un flirt sans importance et m'a fait une scène digne d'un palefrenier, à propos du comte de Spezzamollo,

qui est un de mes fervents, mais respectueux admirateurs.

« Ce genre de séance se renouvelait depuis quelque temps de plus en plus fréquemment, mais, cette fois-ci, les choses ont pris des proportions ridicules. Orlando prétendait me faire rompre toute relation avec le comte, il voulait que je cesse de le rencontrer, que je lui condamne ma porte. Ces prétentions m'ont paru inadmissibles. Le comte est un jeune diplomate des plus influents, c'eût été une folie et une grossièreté maladroite de le blesser gravement, d'autant plus qu'un tel acte était absolument injustifié.

« J'ai résisté, forte de mon bon droit, mais mon mari n'a rien voulu entendre. Têtu et emporté, il m'a mise au pied du mur dans des termes que je n'oserais pas vous rapporter, mais qui peuvent se résumer ainsi : « Ou bien vous renoncerez aux hommages de cet homme, ou bien nous nous séparerons. »

« Eh bien ! nous nous séparons, et c'est Orlando qui l'aura voulu. Le divorce me rendra bientôt ma liberté et, si cela me plaît, je referai

ma vie autrement.

« Le comte est arrivé à Rome en même temps que moi. Il ne tarit pas de prévenances à mon égard.

« Ne soyez pas trop frappée, ma petite maman, et ne vous désolez pas. Votre fille n'a jamais été plus heureuse.

« Recevez mille baisers de votre

« Gisèle. »

– C'est de la folie ! gémit M<sup>me</sup> de Serdan, après avoir constaté que les jeunes gens avaient terminé leur lecture.

Un sourire indéfinissable errait sur les lèvres d'Alain.

– Que comptez-vous faire ? demanda-t-il.

– Je pars pour Rome. À l'instant même !

– Qu'y ferez-vous ?

– Voyons, Alain ! Je ramènerai Gisèle à une plus juste notion des choses ! s'exclama la pauvre baronne.

– Et vous espérez réussir ?

– Je ne l’espère pas, j’en suis sûre.

Alain garda le silence, mais l’expression de son visage disait son incrédulité.

M<sup>me</sup> de Serdan ne tenait pas en place.

– C’est insensé ! Insensé ! répétait-elle. D’abord, quand on s’appelle Gisèle de Serdan, on évite tout scandale. Ensuite, on ne renonce pas à une situation brillante pour une lubie ! reprit-elle. Tout cela n’a ni queue ni tête !

– J’ai bien peur que vous ne fassiez ce voyage pour rien, dit enfin le jeune homme. Gisèle me paraît tout à fait décidée... et elle a toujours fait ce qu’elle voulait.

– Lui donnerais-tu raison ?

– Là n’est pas la question. Gisèle préfère sacrifier mari et fortune que de renoncer aux hommages auxquels elle tient, cela la regarde, mais je connais son caractère : elle est obstinée et je ne crois pas que vous réussirez à lui faire changer d’avis. D’ailleurs, le marquis est peut-être tout aussi résolu à la rupture.

– Et puis, intervint Wanda, elle aime peut-être ce comte de Spezzamollo...

M<sup>me</sup> de Serdan s'indigna.

– Mais enfin, vous perdez l'esprit, mes enfants ! Il s'agit là d'un coup de tête, d'une querelle d'amoureux ! Il suffira que je paraisse pour les ramener tous les deux à la raison. Ma fille a besoin d'une sérieuse semonce, et je vous jure qu'elle l'aura.

Alain renonça à la discussion.

– Comme vous voudrez, ma chère tante ! Je crains seulement que vous ne vous fatigiez sans résultat... Pour le moment, voulez-vous que nous déjeunions ?

La baronne se récria.

– Il n'en est pas question. J'ai téléphoné à Culoz et j'ai fait retenir une couchette dans le rapide de cet après-midi. Si tu avais l'obligeance de me conduire à la gare, Alain, je pourrais encore attraper l'omnibus de midi quarante-cinq et j'aurais la correspondance à Culoz. Cela me permettrait d'être à Rome demain matin.



Le jeune homme acquiesça.

– Ne croyez-vous pas que vous agiriez sagement en téléphonant avant de partir ?

– Bien sûr que non. Pour réussir, il faut que j’arrive à l’improviste. Victorine est en train de préparer mon nécessaire de voyage, qui me suffira. Je ne ferai qu’aller et revenir.

Une demi-heure plus tard, ayant conduit sa tante à la gare, selon son désir, Alain revint à Arlevé. Wanda le guettait et vint le rejoindre.

– J’ai une faim de loup ! dit-il en riant. Il faut que je prenne des forces en vue du retour de ma tante. Elle va nous revenir dans tous ses états et il faudra lui prêcher la résignation.

– Tu crois vraiment qu’elle va échouer ?

– J’en suis certain. Ainsi que je lui disais, Gisèle sait ce qu’elle veut et personne ne l’en fera démordre.

Wanda resta silencieuse pendant un moment. Elle songeait, et ses réflexions n’étaient pas très joyeuses, à en juger par l’expression de son visage.

Soudain, elle leva les yeux vers Alain.

– Au fond, dit-elle, tu considères Gisèle comme une femme remarquable, capable de braver tout le monde pour faire ce qu'elle désire. Il y a un instant, tu l'approuvais presque...

– J'approuve son énergie et sa volonté, répliqua le jeune homme mais, malheureusement, ces deux qualités ne sont pas mises au service de beaucoup de raison... ou de pondération. Gisèle fait ce qu'elle veut, mais elle le fait trop vite.

– Trop vite ?...

– Oui. Elle s'est mariée trop vite, par exemple. Et voilà le résultat... Le mariage est une chose grave. J'espère que tu t'en rends compte ?

Il parlait sur un ton léger, qui cachait mal son anxiété. Le regard qu'il fixait sur la jeune fille essayait de voir plus loin que son doux visage. Mais Wanda, de nouveau, avait baissé les yeux.

– Je ne me marierai jamais, déclara-t-elle.

Il s'étonna :

– Tu es bien jeune pour prendre une pareille décision ! Lorsque tu tomberas amoureuse, alors

tu pourras parler... en connaissance de cause.

– Et de qui tomberais-je amoureuse ? Je ne vois personne...

Alain la regarda longuement, avec mélancolie.

– Je pense, dit-il, qu’il te suffira de fréquenter un peu le monde pour qu’un homme digne de toi vienne demander ta main.

Elle haussa les épaules.

– Je suis trop difficile. Un seul homme trouverait grâce à mes yeux, mais, celui-là, je sais qu’il ne pense pas à moi.

Alain tressaillit. Mon Dieu ! son cœur, déjà, avait choisi !

– Qui est-ce ? demanda-t-il impulsivement.

– À quoi bon le dire ? Cela ne servirait à rien.

– Peut-être pourrais-je intervenir ?

– À quoi bon ? répéta-t-elle. C’est à lui seul de penser à moi.

Le jeune homme, soucieux, garda le silence pendant un long moment. Wanda était amoureuse ! Et quoi de plus normal ? Comment

n'avait-il jamais songé à redouter cela ? Il la voyait toujours sous les traits d'une enfant, et elle n'était plus une enfant, maintenant. Elle était femme et elle aimait.

Une soudaine colère le prit contre celui qui avait su toucher le cœur de la jeune fille.

– Sois prudente, Wanda, dit-il. Tu n'as pas le droit d'épouser n'importe qui ! Tu es...

Elle l'interrompit avec un petit sourire triste.

– Je sais. Je suis la dernière descendante des Zunski et l'héritière du trône de Sylvanie. Un trône qui n'existe plus...

– Il n'en représente pas moins pour toi des obligations et des devoirs, répondit Alain vivement. Celui, entre autres, de faire un mariage digne de tes ancêtres.

La jeune fille le regarda. Elle vit qu'il avait l'air irrité.

– Ne te fâche pas, dit-elle doucement. Je t'ai dit que je ne voulais pas me marier...

Comme le front d'Alain restait soucieux, Wanda chercha comment faire dévier la

conversation qui lui était pénible, et revint instinctivement à l'événement du jour. Il comportait, pour elle, des inquiétudes.

– Crois-tu que Gisèle ait l'intention d'épouser ce comte de Spezzamollo ? interrogea-t-elle. Si elle obtient l'annulation de son mariage, elle va être libre...

Wanda hésita un instant. Une question lui brûlait les lèvres, mais elle avait peur de la formuler. Peur de la réponse qu'elle recevrait. Elle se décida, pourtant, à la poser.

– Ne... regrettes-tu pas de ne pas l'avoir épousée ?

Saisi, Alain fronça les sourcils, et Wanda regretta ses paroles. Pourquoi, maladroitement, ressusciter le passé ?

Il leva les yeux et la regarda en face.

– Non, je ne regrette rien, dit-il gravement. Je crois qu'on ne trouve le bonheur qu'auprès d'une femme aimante et docile, qui se contente d'être tout simplement une tendre épouse et une mère dévouée. Je ne suis qu'un poète perdu dans sa

musique, je vis dans le rêve, mais j'ai tout de même compris cela. J'ai besoin de calme, de paix, de sécurité... Je suis très heureux d'avoir échappé à ma volontaire cousine, un peu grâce à toi, petite fille.

Après un instant, il ajouta :

– Moi aussi, je suis difficile... je pense que, moi non plus, je ne me marierai pas.

Puis, délibérément, il parla d'autre chose.

La journée s'acheva sans que Gisèle revînt dans la conversation, mais Wanda, surprise, un peu angoissée, remarqua que son cousin semblait préoccupé. Il avait l'air de se forcer pour parler. De temps à autre, elle le surprenait en train de la regarder avec insistance. Mais s'il voyait qu'elle s'en apercevait, bien vite il détournait les yeux.

Le lendemain, il en fut de même. À peine desserra-t-il les dents pendant la promenade matinale. Wanda se décida à lui demander la raison de son attitude étrange : il répondit évasivement.

La jeune fille commençait à s'inquiéter.

Jamais elle n'avait vu Alain ainsi. Pourquoi, brusquement, se transformait-il en chevalier de la triste figure ? Était-ce le sort de Gisèle qui le tracassait à ce point ? Quelque chose lui disait qu'il n'en était rien. Le comportement bizarre du jeune homme avait un autre motif. Lequel ?

Wanda, réfléchissant, conclut que le changement d'humeur de son cousin avait eu lieu brutalement à la minute où il s'entretenait avec elle de son mariage manqué avec Gisèle. De l'instant où il évoquait la femme qu'il souhaitait épouser.

De l'instant où Wanda avait déclaré qu'un homme avait touché son cœur...

Elle était jeune et inexpérimentée, mais l'intelligence et l'intuition aident à comprendre bien des choses. Une idée chemina dans sa cervelle.

Pour elle, elle savait depuis longtemps qu'elle aimait Alain. Elle l'avait toujours aimé d'ailleurs, depuis la première minute où il lui était apparu dans la forêt sylvanienne, quand, petite fille, elle s'était cachée de lui en grimpant dans un sapin.

Maintenant qu'elle était capable d'analyser ses sentiments, elle savait que si elle avait tant souffert en arrivant en France, entre M<sup>me</sup> de Serdan et Gisèle, c'était parce que son intransigeance d'enfant ne pouvait tolérer d'autre présence que la sienne propre auprès d'Alain. Joyeuse lorsqu'il s'occupait d'elle, elle devenait morose, violente et injuste si elle se croyait négligée. Et ses sautes d'humeur n'étaient que les effets d'une jalousie inconsciente.

Et qu'avait-elle fait d'autre, au couvent, pendant cinq ans, que de l'attendre ? Si elle s'était pliée à la discipline imposée par Mère Conception, c'était pour lui. Pour lui plaire. Surtout pour ne pas lui déplaire.

Elle l'avait toujours aimé. Elle l'aimait...

Et lui ?

Elle ne s'était jamais encore posé cette question avec cette netteté. Elle la formula, ce soir-là, après une longue méditation. Elle avait toujours cru qu'il éprouvait pour elle l'affection, certes profonde et sincère, d'un frère. À présent, elle n'en était plus aussi certaine.



Il lui fallait bien reconnaître que le jeune homme avait changé, subtilement. Le ton de sa voix, lorsqu'il lui parlait, n'était plus le même, ni son regard, qui semblait ne plus oser s'attarder sur son visage. Il y avait en lui, maintenant, une sorte de réserve. Et enfin, cette inexplicable transformation des deux derniers jours...

Cela signifiait-il qu'il l'aimait ?

Mais, alors, pourquoi ne disait-il rien ? Il n'était pourtant pas de la race des timides ! Ne devinait-il pas qu'elle n'attendait qu'un mot de lui pour lui dévoiler son cœur ?

Non, il ne l'aimait pas. Voyons ! Ne lui avait-il pas proposé d'intervenir auprès de celui qui, disait-elle, ne pensait pas à elle ?

Elle tressaillit. Elle lui avait fait croire qu'elle en aimait un autre ! Comment aurait-il osé, après cela, lui dévoiler ses sentiments ? Et il était subitement devenu triste, soucieux, silencieux...

Il n'y avait qu'une explication à une telle attitude. Il l'aimait. Et il souffrait...

Mais pourquoi n'essayait-il pas de tenter sa

chance ? De supplanter ce rival dont il supposait l'existence ? Tenait-il si peu à elle qu'il ne fît rien pour la conquérir ?

Des pensées contradictoires se heurtaient dans la tête de Wanda. Elle cherchait désespérément à sonder les mystères du cœur masculin.

Et tout à coup, tel un voile qui se déchire, la vérité lui apparut.

Jamais Alain ne lui demanderait d'être sa femme. Jamais il ne prendrait cette initiative, car si elle était pour lui la petite cousine qu'il tutoyait, elle était aussi la grande-duchesse de Zunski, héritière du trône de Sylvanie. Lui-même le lui avait rappelé. Il ne se reconnaissait pas le droit de parler le premier.

C'était peut-être absurde, saugrenu, dépassé, mais cela était. Si elle ne se décidait pas à faire les premiers pas, ce dialogue de muets risquait de durer indéfiniment. Il repartirait, et elle l'attendrait en vain, toute sa vie...

Faire les premiers pas...

À cette pensée, une timidité insurmontable

s'empara de Wanda. Ah ! elle ne se sentait pas du tout grande-duchesse de Zunski dans cette situation délicate ! Que dirait-elle ? Et que penserait-il, lui, de la voir si hardie ?

Le jour se leva sans qu'elle eût trouvé les mots qu'elle était cependant décidée à prononcer. On n'a pas le droit de passer à côté du bonheur sans le cueillir. Elle avait attendu celui-ci depuis des années. Alain aussi, peut-être.

La matinée, l'après-midi passèrent. Absorbé dans ses pensées, Alain gardait un triste silence. Wanda, tout aussi peu loquace, luttait sans succès contre cette timidité nouvelle.

« Il faudrait que je lui parle avant qu'il ne commençât son travail musical, se disait-elle. Lorsqu'il sera devant son piano, je ne pourrai pas l'interrompre. »

Mais ils entrèrent dans le salon de musique sans qu'elle ait rien dit encore.

« Jamais je ne pourrai ! » pensa-t-elle, consternée.

Alain se dirigea vers l'instrument, l'ouvrit.

Mais il demeura debout, comme incertain. Après quelques secondes, il secoua la tête.

– Je n’ai pas l’esprit au travail, aujourd’hui, murmura-t-il. Inutile d’insister. Je ne ferais rien de bon.

Alors, Wanda eut une inspiration.

– Eh bien ! dit-elle, c’est moi qui vais jouer.

Elle s’assit sur le tabouret et sous ses doigts, naquit, tendre et soudain suppliant, « son » air, ce chant dédié à sa jeunesse, qui avait toujours résonné dans son cœur comme une sorte d’accompagnement à son amour.

Les derniers sons de la mélodie vibraient encore lorsqu’elle parla.

– Alain... dit-elle d’une voix que l’angoisse faisait trembler, tu m’as dit que tu pensais pouvoir être heureux avec une épouse aimante et docile, qui se dévouerait à son mari, à ses enfants...

Elle reprit son souffle. Elle avait fermé les yeux et, à tâtons, elle avança la main jusqu’à ce qu’elle rencontrât celle du jeune homme. Elle

continua, et sa voix était à peine perceptible.

– Alain... me trouves-tu digne de devenir l'épouse que tu désires, la mère que tu souhaites pour tes enfants ?

Il y eut un moment de silence, plein de toute l'incertitude du monde, pendant lequel Wanda crut que son cœur s'arrêtait de battre. Un moment qui sembla durer des siècles.

Et, tout à coup, deux bras l'entourèrent, se refermèrent sur elle. Elle se retrouva blottie contre la poitrine d'Alain qui couvrait ses cheveux, son visage, ses mains, de baisers éperdus, qui balbutiait des mots sans suite, vibrant de bonheur et de passion contenue.

Et elle sut qu'il n'y a rien de plus merveilleux au monde qu'un amour partagé.

\*

M<sup>me</sup> de Serdan revint quelques jours plus tard. Un peu égoïstes comme tous les amoureux, enivrés de tendresse, éblouis par les perspectives

d'un avenir idéal, les fiancés ne songeaient pas à trouver le temps long sans elle. Ils ne pensèrent même pas à ce que pouvait signifier ce séjour prolongé en Italie.

Mais rien qu'en voyant la baronne descendre du train, à la gare où ils avaient été la chercher ayant reçu un télégramme, ils comprirent qu'elle avait essuyé un échec total

Ils connurent bientôt tous les détails de son décevant voyage.

Tant de précipitation n'avait servi à rien. Elle était arrivée à Rome pour découvrir que sa fille en était partie le matin même pour une randonnée avec le comte de Spezzamollo, sans juger nécessaire de laisser son adresse à l'hôtel.

La pauvre femme, folle de rage et d'inquiétude, avait arpenté le pavé de la capitale italienne sans trop savoir quel parti prendre. Les trésors antiques de la ville éternelle n'avaient pas réussi à la distraire de ses angoisses. Puis, au moment où elle désespérait de jamais retrouver Gisèle, celle-ci était rentrée à Rome, manifestement enchantée et ignorant tout

repentir.

Elle venait de faire un séjour fort agréable dans les environs de la capitale. Ravie de revoir sa mère, elle n'était toutefois nullement disposée à suivre ses conseils. Ni les prières, ni les larmes, pas plus que les menaces ou les cris, n'eurent la moindre prise sur la jeune femme. Elle se montra irréductible et visiblement décidée à convoler avec son nouveau soupirant, si tout allait comme elle l'espérait. Elle avait, déclara-t-elle à la baronne, sans d'ailleurs lui fournir de précisions, toutes les raisons d'obtenir l'annulation qu'elle désirait.

M<sup>me</sup> de Serdan, de guerre lasse, rendit les armes et reprit le train pour la France. Elle n'augurait rien de bon de l'avenir. Elle était triste et fatiguée. Mais ce qui la vexait davantage encore, c'était d'avoir à donner raison à son neveu qui avait prévu le résultat de sa démarche et l'inanité de son voyage.

Mais Alain eut le triomphe modeste. Il n'abusa pas de la situation. Il était bien trop heureux pour se montrer cruel et il avait pitié de

sa pauvre vieille tante.

Affectueusement, il lui annonça ses fiançailles et son prochain mariage avec Wanda. Elle le félicita, ainsi que la jeune fille, mais sans chaleur. Tout, maintenant, la laissait indifférente. Seul, l'avenir de sa fille comptait pour elle.



### XIII

Le mariage de Wanda de Zunski et d'Alain d'Arlevé fut célébré un mois plus tard dans la chapelle du château. Le curé du village, le maire de la commune, procédèrent aux deux cérémonies que le futur ménage avait voulues aussi intimes, aussi peu tapageuses que possible.

Cette modestie n'avait pas fait l'affaire de M<sup>me</sup> de Serdan. Ce n'est pas tous les jours que l'on marie, chez soi, même incognito, l'héritière d'un trône ! Elle aurait voulu inviter le ban et l'arrière-ban des parents, amis et connaissances. Mais les deux jeunes gens se montrèrent inflexibles. Ils se refusaient à donner en spectacle à des indifférents le bonheur qu'ils considéraient comme une chose rare et précieuse, et qu'ils voulaient jalousement garder pour eux seuls et pour quelques amis choisis.

La baronne en fut donc pour ses idées de

grandeur et le mariage fut charmant. Il se déroula dans l'allégresse, parmi de vrais amis intimes auxquels se joignirent les gens du village et ses notabilités.

Pendant la messe, Wanda, les larmes aux yeux, entendit « son » air, devenu sa marche nuptiale, la mélodie qui serait toujours liée à son amour. Le regard qu'elle jeta alors à son mari était chargé d'une joie profonde, d'une reconnaissance infinie. Dût-elle vivre cent ans, se disait-elle, elle n'oublierait jamais cet instant de bonheur ineffable, accompagné de cette musique qui était le reflet même de son cœur.

Les nouveaux époux renoncèrent, d'un commun accord, au classique voyage de noces, d'abord par une sorte de superstition qui les retenait à l'endroit où ils s'étaient avoué leur amour. Ils ne tenaient pas à changer de décor. Ensuite, ils savaient que, bientôt, Alain serait obligé de reprendre le périple de ses concerts. À ce moment-là, ils voyageraient bien suffisamment.

Leur décision fut vivement désapprouvée par

M<sup>me</sup> de Serdan. Esclave des usages, elle s'indignait de cette entorse aux coutumes établies. Elle considérait qu'une lune de miel se passe obligatoirement en Italie, en Grèce ou au cap Nord. On n'avait pas idée de se singulariser au point de vouloir rester chez soi !

Mais il lui fallait admettre qu'elle s'égosillait en pure perte et que les intéressés n'écoutaient pas ses objections. Elle y renonça. Le temps était révolu où elle se permettait des observations hautaines à l'égard de la petite Wanda.

D'ailleurs, elle eut bientôt d'autres soucis en tête. Gisèle, de plus en plus, la préoccupait.

Les lettres de la jeune femme n'avaient jamais été fréquentes. À mesure que passait la fin de l'été puis que l'automne s'acheminait vers l'hiver, elles s'espacèrent, devinrent de moins en moins précises.

Mais, depuis déjà longtemps, Gisèle n'avait fait aucune allusion à son admirateur. Les dernières semaines de l'année s'écoulèrent sans que de nouveaux détails parvinssent à Arlevé sur les faits et gestes de la jeune femme. Seule, une

carte laconique vint, pour le jour de l'An, apporter les vœux traditionnels.

M<sup>me</sup> de Serdan se perdait en conjectures.

Elle n'avait rien dit à la jeune femme du mariage de son cousin avec Wanda, estimant que cela ne l'intéressait pas, ou qu'au contraire elle en serait mortifiée.

Des semaines encore se succédèrent. Et un soupçon s'insinua dans l'esprit de la baronne. Elle le repoussa avec indignation. Il revint à la charge. Était-il possible que le comte de Spezzamollo, après s'être avancé et avoir pris des engagements précis, se fût finalement dérobé ?

Le soupçon se transforma en angoisse. L'angoisse, à la suite d'un mot fort bref de la jeune femme, devint certitude. M<sup>me</sup> de Serdan se transforma en furie déchaînée.

Son anxiété au sujet de l'avenir de Gisèle était maintenant lancinant. Car le tort moral causé à sa fille chérie n'était rien à côté du dommage financier qu'elle subissait. Comptant sur un prochain et brillant mariage, la jeune femme, très

digne, avait accepté un arrangement modeste avec son premier mari : celui-ci ne lui versait qu'une pension minime. Gisèle se retrouvait les mains vides, ou presque.

Puis elle n'écrivit plus du tout.

Les salles et les couloirs d'Arlevé retentirent des plaintes amères de la baronne. Elle répétait indéfiniment des : « J'avais bien dit que c'était de la folie ! » « Je savais bien qu'elle n'aurait jamais dû quitter Pianafiori ! » qui n'arrangeaient nullement la situation. Et qui étaient assez exaspérant pour son entourage.

Ce fut en partie à cause de ces cris inutiles et lassants qu'Alain, recevant la visite de son imprésario, accepta volontiers les propositions qui lui étaient faites. Il allait partir pour le Canada, puis l'Australie, avant de parcourir, une fois de plus, l'Europe. Naturellement, Wanda le suivrait.

Les préparatifs de ce grand voyage commencèrent joyeusement. Un mois d'avril particulièrement ensoleillé s'achevait. Il fut décidé que les jeunes gens traverseraient Paris et

y passeraient quelques jours afin de compléter le trousseau, forcément important, qu'ils devaient emporter. Alain entendait que sa femme fût élégante. Il se faisait une fête de faire connaître à Wanda tous ces pays qu'il avait déjà tant parcourus, il se réjouissait de l'associer à son travail et à ses succès. La vie s'annonçait, pour eux, magnifique. Laborieuse, certes, mais ce n'était pas pour leur faire peur ni à l'un ni à l'autre.

Ce serait une vie mouvementée, mais cependant paisible.

Le destin, pourtant, leur ménageait une surprise qui allait modifier l'avenir.

L'avant-veille du départ, arrivant sans prévenir, comme une bombe tombée du ciel, alors que sa mère désespérait de recevoir jamais de ses nouvelles, Gisèle débarqua à Arlevé.

M<sup>me</sup> de Serdan, après l'avoir serrée dans ses bras, se souvint brusquement d'un détail : elle ne lui avait jamais parlé du mariage d'Alain.

– Tu vas trouver certaines choses bien

changées, ma chérie, dit-elle. Je ne t'en ai pas prévenue, pensant que tu avais autre chose en tête. D'ailleurs, je ne savais jamais trop où t'écrire...

– Quelle catastrophe s'est déroulée pendant mon absence ? demanda la jeune femme avec insouciance.

Pour bien marquer combien peu lui importait ce qui se passait à Arlevé maintenant, elle ajouta, sans s'arrêter à l'avertissement de sa mère :

– Ne m'en veuillez pas si je vous ai donné peu de détails sur mes déplacements : j'ai beaucoup circulé depuis quelques mois... Et sans jamais avoir de projets précis, j'aime plus que tout la fantaisie et je voulais profiter au maximum de mon indépendance, si chèrement acquise !

– N'as-tu pas trop de mal à t'en tirer ? demanda la baronne inquiète.

– Bah !... Je me débrouille... Alors ? Ces catastrophes ?

– Ce ne sont pas des catastrophes. Tout au plus un événement assez mince : Alain a épousé

Wanda.

Gisèle leva les sourcils.

– Pas possible !

– Ils venaient de se fiancer lorsque je suis revenue de Rome, reprit sa mère. Je ne t'en ai rien dit à l'époque. Je pensais que cela ne t'intéresserait guère.

– En effet ! répliqua Gisèle avec ironie. Et... où sont-ils ?

– Ici, pour deux jours encore. Ensuite, Alain repart pour une de ses interminables et ridicules tournées.

– Eh bien ! mais... c'est parfait. Je pense que j'occupe toujours mon ancienne chambre ?

– Naturellement. J'ai toujours veillé à ce qu'elle soit prête pour ton éventuelle arrivée, répondit vivement M<sup>me</sup> de Serdan, enchantée que sa fille ait aussi bien accepté une nouvelle qui aurait pu lui déplaire, et qu'elle ne fût pas mécontente de ne pas en avoir été avertie plus tôt.

À vrai dire, la nouvelle en question déplaisait à la jeune femme. Mais elle avait trop d'orgueil



pour le laisser voir, même à sa mère.

Elle ne savait trop, d'ailleurs, dans quelle mesure et de quelle manière ce mariage lui était désagréable. Sans doute avait-elle souffert, autrefois, de n'avoir pas épousé son cousin, mais c'était là plutôt une blessure d'amour-propre qu'un véritable chagrin. L'existence dorée qu'elle avait menée par la suite, avec son mari, avait effacé son amertume. Depuis lors, les changements qui étaient intervenus dans sa vie, et les problèmes qui en avaient découlé, l'avaient empêchée de s'arrêter au souvenir d'Alain.

Mais ces problèmes, précisément, avaient fini par faire revenir le jeune homme à sa mémoire. Alain l'avait aimée, elle en était certaine. À tout le moins, elle lui avait plu. En reprenant la route d'Arlevé, elle n'avait pas de projet établi ; elle ne savait pas, du reste, si son cousin s'y trouvait ou non. Mais le fait qu'il fût demeuré célibataire aurait représenté néanmoins une possibilité...

Si Alain n'était pas au château, il y reviendrait. À ce moment, elle verrait si elle avait toujours sur lui un certain pouvoir, et si lui, de

son côté, lui semblait toujours aussi séduisant qu'autrefois. D'après cela, elle aviserait.

Et voilà qu'il s'était marié ! Avec cette « paysanne du Danube » de Wanda !

Gisèle s'avoua que si Alain avait épousé n'importe quelle autre jeune fille elle n'en eût pas été aussi vexée. Mais que Wanda ait gagné la course l'enrageait. Elle n'avait jamais pu la souffrir, et cela depuis le premier jour... Et, stupidement, elle avait sous-estimé la jeune Sylvanienne, la considérant comme une gamine mal élevée et sans importance. La preuve en était faite : elle avait eu tort.

« Dieu ! que les hommes sont bêtes ! » se dit-elle.

Elle essayait encore de se persuader de cette vérité lorsque, une heure plus tard, elle se trouva en présence de Wanda et d'Alain.

Il aurait fallu être aveugle ou folle pour ne pas reconnaître la beauté saisissante de la jeune femme, une beauté originale, par surcroît, qui la faisait d'autant plus remarquer. De plus, elle était

pleine d'aisance, s'exprimait agréablement, semblait instruite et cultivée, bien plus cultivée que Gisèle qui avait toujours montré la plus grande paresse dans ses études. C'était exaspérant.

Le comble était encore l'attitude d'Alain. Alain était le type, l'image même de l'amoureux, tendre, attentionné, visiblement plein d'admiration pour sa femme.

Et cela, Gisèle sentit qu'elle ne pourrait pas le supporter.

En apparence, elle fut fort aimable, enjouée, câline. Intérieurement, elle bouillait de fureur. Le bonheur affiché du couple la révoltait, éveillait en elle une brûlante jalousie. Jamais, au milieu des fêtes, de l'adulation générale, elle n'avait été aussi radieusement heureuse que cette Wanda qu'elle détestait plus violemment qu'elle ne l'avait jamais fait, cette Wanda qui se dressait une fois de plus entre elle et son cousin, réduisant à néant des espoirs jusque-là informulés, mais qui lui apparaissaient en pleine lumière maintenant qu'ils n'existaient plus.

Elle se souvint du désir de vengeance qui l'avait envahie, au bord du lac du Bourget, lorsqu'elle avait compris qu'Alain se détachait d'elle. À ce moment-là, elle avait vu juste : elle avait senti que l'obstacle avait nom « Wanda ». Mais ensuite, elle l'avait oublié...

À présent, cette soif de revanche lui revenait. Et elle ne pouvait pas la satisfaire. Elle ne pourrait même pas s'offrir le plaisir de tourmenter subtilement sa rivale en flirtant sous ses yeux avec son mari, puisque Wanda et Alain partaient ensemble, pour faire un merveilleux voyage ! Ils seraient hors de sa portée...

Hors de sa portée... pour un certain temps. Pour un certain temps seulement.

La fortune appartient aux audacieux, dit le vieil adage. Elle appartient aussi à ceux qui savent être patients.

Gisèle se jura d'être patiente. Et son heure sonnerait. Elle ne voulait renoncer à rien.

En attendant, elle multiplia les sourires et les cajoleries.

Elle voyait, et c'était facile, qu'Alain éprouvait du plaisir à la revoir. Elle savait qu'elle était toujours belle, plus belle qu'autrefois peut-être. Moins jeune sans doute, elle avait conquis de l'expérience ; elle savait, mieux encore que naguère, se mettre en valeur. Et les soucis lui avaient donné plus de sérieux, plus de gravité, ce qui ajoutait un nouveau charme à son visage, une expression plus profonde à son regard. Elle jouait de tout cela avec un art consommé.

– Naturellement, lui dit Alain avant de partir, tu es ici comme chez toi, ma petite Gisèle. Restes-y autant que tu voudras. Je serai trop heureux si je peux atténuer quelque peu tes difficultés.

Ce fut la seule allusion qu'il fit à ses aventures. Elle le remercia chaleureusement de son offre. Oui, elle demeurerait à Arlevé. Elle y serait à la meilleure place pour attendre les événements.

– Et puis, dit-elle, maman n'est plus jeune, elle doit se sentir bien seule...

– Tu es une fille admirable et dévouée,

remarqua le jeune homme. Je te reconnais bien là !

Elle ne put discerner s'il se moquait d'elle ou s'il était sincère.

Du reste, elle ne détestait pas qu'il la taquinât. Cela prouvait qu'il faisait attention à elle.

Ah ! pourquoi Wanda était-elle venue à Arlevé ?

Les dispositions d'esprit de Gisèle ne changèrent pas au cours des mois qui suivirent. Bien au contraire. Sa rancune grandissait contre cette Wanda qui lui avait, estimait-elle, volé le cœur d'Alain. Son cœur... et sa fortune.

C'était Wanda qui était devenue la secrétaire du ménage. Elle écrivait assez souvent des lettres charmantes, amusantes, remplies de détails pittoresques sur les villes qu'elle et Alain traversaient. Elle racontait avec enthousiasme les succès de son mari. Le Canada l'avait reçu triomphalement. L'accueil de l'Australie n'était pas moins chaleureux. Partout, des salles ravies l'acclamaient ; partout, c'était à qui donnerait les

plus magnifiques réceptions en son honneur.

Et Wanda décrivait tout cela ingénument, avec une fierté légitime mais imprudente. Elle ne pensait pas qu'elle attisait ainsi l'envie qui dévorait Gisèle.

Celle-ci avait d'abord trouvé bons le confort et la sécurité d'Arlevé : elle y oubliait avec délices ses soucis d'argent. Mais, bientôt, elle s'ennuya. Ce qui lui suffisait autrefois ne la satisfaisait plus. Elle avait pris l'habitude d'une vie mondaine, agitée, brillante, et le calme de la campagne savoyarde lui semblait insupportable.

Jadis, les voisins, les amis qu'elle fréquentait lui paraissaient aimables et distrayants. À présent, elle les trouvait ternes et sans intérêt. Les naïves lettres de Wanda, évoquant l'existence mouvementée qu'elle n'avait plus, lui rendaient plus odieuses encore la paix et la tranquillité d'Arlevé.

Et pourtant, elle était bien obligée d'y rester. Sa médiocre pension suffisait tout juste à ce qu'elle appelait ses menues dépenses, et il y avait bien longtemps que ses réserves avaient fondu.

Elle rongea son frein, pensant avec rage que pendant ce temps Wanda s'amusa et qu'Alain gagnait des fortunes. Ah ! pourquoi s'était-elle laissée tenter par l'argent du bel Italien ? Pourquoi n'avait-elle pas attendu son cousin ? Elle aurait bien fini par évincer Wanda et le reconquérir !

Ainsi passa une année qui parut interminable à la jeune femme.

« Si cela continue, se dit-elle un jour, je vais devenir folle ou enragée ! »

Ce fut à ce moment-là que Wanda annonça leur retour en Europe.

« Nous allons parcourir l'Italie, écrivait-elle. Ensuite, nous sommes attendus en Europe centrale. Pour la première fois, on demande à Alain de donner toute une série de concerts en Sylvanie ! Nous devons rester un mois à Manquit. Je suis bouleversée à l'idée de revoir mon pays.

« Alain ne voulait pas que j'y vienne, mais j'ai tenu bon. Quel danger puis-je y courir ? Personne



ne sait, et ne saura jamais, qui je suis. Et je pourrai respirer à pleins poumons l'atmosphère de mon enfance. »

« Un mois... Ils resteront un mois au même endroit ! » songea Gisèle.

Un projet, peu à peu, prenait corps dans son esprit. Une sorte de pressentiment lui disait que les circonstances lui étaient favorables et qu'elle devait en profiter.

– Maman, déclara-t-elle un soir, je vais aller rejoindre Alain et Wanda dès qu'ils seront à Manquit. J'ai envie de voir la Sylvanie, ce pays de sauvages dont ils nous ont rebattu les oreilles. Et puisque Manquit en est la capitale, on doit y trouver un certain confort. Ce voyage me distraira et me changera les idées.

M<sup>me</sup> de Serdan, naturellement, se récria, protesta, s'exclama. Un voyage lointain, dont le but était autre que les contrées où se rencontrent les snobs, était, à son point de vue, une absurdité. Mais les arguments de sa chère Gisèle eurent

raison de ses objections. Elle n'avait jamais su résister à sa fille.

## XIV

Le séjour de Wanda dans la patrie de ses jeunes années ne s'était pas décidé sans discussion.

Pour Alain, la question ne se posait pas. La proposition qu'on lui faisait était des plus avantageuses et il n'avait aucune raison de la refuser. En ce qui concernait sa femme, il en allait tout autrement.

D'abord, il trouvait très risqué pour elle de passer la frontière sylvanienne. Il y avait peu de chance pour qu'on reconnût en la comtesse d'Arlevé la grande-duchesse de Zunski, mais un danger, si léger fût-il, l'épouvantait pour Wanda.

De plus...

Depuis plusieurs mois déjà, un événement se préparait. Alain et Wanda en avaient le cœur rempli de joie. La jeune femme attendait un

enfant.

Le musicien entourait la future mère de mille prévenances, l'enveloppait de sa chaude tendresse et d'une attention de chaque instant. Il avait suggéré que, pour les derniers mois, elle rentrât à Arlevé pour éviter les fatigues du voyage. Mais Wanda ne voulait pas quitter son mari. Elle se l'était juré et, d'ailleurs, elle se sentait parfaitement d'attaque. Elle avait donc continué la tournée aux côtés d'Alain, et celui-ci, après avoir protesté pour la forme, s'était laissé faire, trop heureux de garder sa femme auprès de lui.

Mais lorsque le projet de séjour en Sylvanie se précisa, il se montra beaucoup plus ferme.

– Il faut absolument que tu rentres en France, dit-il, il n'est pas possible que tu viennes dans ce pays.

Wanda sourit.

– Mon chéri, je croyais cette question liquidée, une fois pour toutes ? Je suis absolument décidée à ne pas te quitter. Je croyais que tu y consentais !

– J’y consentais en Italie, protesta le musicien. Pour la Sylvanie, ce n’est pas la même chose. Je ne crois pas que tu réalises pleinement la situation, ni la responsabilité que je prendrais en t’emmenant là-bas !

Elle secoua la tête.

– Mon amour, laisse-moi t’accompagner, je me ferai toute petite dans un coin et nul ne saura jamais quel nom se cache derrière celui que tu m’as donné.

– Wanda, ce serait tout bonnement de la folie !

– Mais non, ce ne serait pas de la folie. Ce serait, ce sera la sagesse même. Loin de toi, je ne pourrais pas vivre. Et puis, pour ne rien te cacher, j’ai trop envie de revoir la Sylvanie !

– C’est impossible. Tu ne viendras pas.

– Je viendrai !

– Alors, je n’irai pas non plus.

Wanda se récria.

– Tu ne feras pas une telle sottise ! Tu ne vas pas te dédire, maintenant que tu as accepté. Ce

n'est pas au milieu de la réussite, du triomphe, qu'on se dérobe.

– C'est bon. Mais, en tout cas, tu ne viendras pas.

– En tout cas, je viendrai !

Cet échange de balles dura quinze jours ; puis, à la fin, Alain dut s'avouer vaincu. Il aimait trop Wanda pour résister à son désir, et au fond il ne demandait qu'à se laisser convaincre. Allez donc vous battre du matin au soir contre la femme que vous aimez, et qui, si elle vous écoutait, s'éloignerait de vous !

Alain se persuada, en définitive, qu'effectivement personne ne pourrait reconnaître Wanda de Zunski, que nul, à Manquit, n'avait jamais vue. Et il saurait bien veiller sur elle.

Ils arrivèrent donc en Sylvanie par un beau matin du milieu de septembre et ils descendirent, à Manquit, dans le plus grand hôtel de la ville.

Le soir même, Alain donnait son premier concert. Une foule assoiffée de belle musique s'y

précipita. Ce fut encore un retentissant triomphe. Et le triomphe se renouvela quelques jours plus tard.

Wanda ne se tenait pas de joie. Que son mari obtînt un aussi grand succès dans son pays d'origine lui faisait encore plus de plaisir que lorsqu'on l'applaudissait ailleurs. Elle se promenait dans les rues de la ville, appuyée au bras d'Alain, regardant tout, admirant tout, s'intéressant à tout.

Et, de son mieux, elle dissimulait sa fatigue. Elle la considérait d'ailleurs comme tout à fait normale.

Un après-midi, les jeunes gens rentraient de promenade lorsqu'ils trouvèrent une visiteuse imprévue qui les attendait dans le hall de leur hôtel.

Gisèle, éclatante de fraîcheur, élégamment vêtue d'un tailleur de lainage blanc, leur tendait les mains avec le plus délicieux sourire.

– Que pensez-vous de ma surprise ? demandait-elle.

La surprise, cependant, n'était pas réservée au seul ménage d'Arlevé. Gisèle en avait bien sa part. Elle avait beaucoup de mal à garder bonne contenance en considérant la taille épaissie de la jeune femme.

– Wanda ! s'exclama-t-elle. Petite cachottière ! Pourquoi ne nous avez-vous pas annoncé cet événement... qui me semble assez prochain... et dont je vous félicite vivement tous les deux, du reste ?

Wanda avait rougi. Alain se mit à rire.

– Elle avait bien trop peur que vous n'unissiez votre voix à la mienne pour la persuader de rentrer à Arlevé, dit-il. Wanda n'est pas encore devenue tout à fait raisonnable.

Cette constatation s'accompagnait d'un tendre regard pour sa femme. Une vague de fureur balaya le cœur de Gisèle. Elle réalisait tout à coup l'espoir qui l'avait amenée là et que ce dernier coup du sort réduisait à néant.

Un raisonnement s'était élaboré en elle, qu'un reste de conscience l'avait empêchée de formuler.



Après un an de mariage, Alain, sans doute, commencerait à se lasser de Wanda, il l'aimerait moins, s'il l'avait jamais aimée. Qui l'empêcherait, alors, de revenir à sa première passion ?

Or, non seulement Alain paraissait toujours aussi amoureux de sa femme, mais encore elle allait lui donner un enfant, se rapprochant de lui encore davantage, si c'était possible !

Mais Gisèle était beaucoup trop intelligente pour laisser soupçonner au couple les sentiments qui la bouleversaient.

– Quel bon vent t'amène ? lui demanda son cousin.

Elle avait pensé inventer une histoire qui lui fournirait un alibi vraisemblable. Par une impulsion soudaine, elle préféra la franchise.

– J'avais envie de remuer, dit-elle gaiement. Pour ne rien vous cacher, je me morfonds un peu en Savoie ! J'ai profité de ce que vous comptez demeurer un certain temps ici pour me joindre à vous. J'espère que cela ne vous ennuiera pas ?

Elle souriait avec une grâce infinie. Même Wanda s’y laissa prendre.

– Pour ma part, déclara-t-elle gentiment, je suis ravie de vous voir et je suis sûre qu’Alain pense tout comme moi.

Alain confirma ces paroles. Il n’était d’ailleurs pas fâché que Wanda eût leur cousine auprès d’elle. L’organisation des concerts le retenait souvent loin d’elle pendant de longues heures et il n’aimait pas la laisser seule.

Gisèle s’installa donc dans le même hôtel que le jeune ménage. La première déconvenue surmontée, elle avait repris confiance en elle. Pourquoi, après tout, cet enfant attendu changerait-il ses plans ? Dans une certaine mesure, au contraire, il les favoriserait. Elle se mit à jouer la parente dévouée, la grande sœur attentive. Sans peine, elle s’insinua dans l’intimité d’Alain et de sa femme et multiplia les prévenances.

Mais elle ne perdait pas une occasion de faire remarquer, en affectant une pitié attendrie, les formes alourdies de Wanda, ses yeux cernés, les

taches de rousseur qui déparaient son teint.

Alain, de bonne foi, croyait ces paroles dictées par une affectueuse sollicitude. Pour lui, svelte ou épaisse, il adorait sa femme, et ce n'était pas quelques marques sur son doux visage qui l'empêchaient de le trouver merveilleusement beau.

Quant à Wanda, elle était bien trop absorbée par l'importance de l'événement qui allait transformer sa vie pour soupçonner la perfidie de Gisèle, à laquelle, en d'autres temps, elle aurait été instinctivement sensible.

Mais là ne s'arrêtait pas le travail de sape de la blonde cousine. Elle avait résolu de faire tout ce qui lui serait possible pour supplanter Wanda dans le cœur de son mari : elle considérait cela comme la plus élémentaire justice. Son égoïsme féroce estimait que, dans la vie, chacun se bat avec ses propres armes. Wanda avait gagné la première manche... il n'était pas inéluctable qu'elle gagnât la seconde.

Pendant les concerts d'Alain, où Wanda paraissait discrètement, cachée dans un coin, ne

faisant presque jamais état des liens qui l'unissaient au brillant musicien, Gisèle, au contraire, se montrait.

Vêtue avec une élégance raffinée, elle paraissait près de lui chaque fois qu'elle le pouvait, s'empressait, rayonnante, s'affichait comme si elle avait été son épouse. Elle recevait les félicitations, les compliments avec un orgueil démesuré.

Le rôle qu'elle s'attribuait lui fut bientôt facilité. Wanda commençait à se sentir fatiguée. Il arriva, de plus en plus fréquemment, qu'elle demeurât à l'hôtel le soir au lieu d'accompagner son mari. En ces occasions, Gisèle prenait possession du concertiste, l'accaparait avec ostentation, et trônait, triomphante, à son côté.

Alain n'était pas sans s'apercevoir du manège de sa cousine. Il trouvait qu'elle exagérait un peu... Cependant, ainsi que tout homme, que tout artiste, il aimait les compliments, et elle l'en abreuvait. Et puis, il était flatté de l'admiration que lui témoignait cette très jolie femme, hommage qui ne pouvait être ignoré de personne.

Qui n'en aurait éprouvé une satisfaction d'amour-propre ?

Tout cela, cependant, ne faisait pas avancer d'une ligne les projets de Gisèle, et elle était trop fine pour ne pas s'en rendre compte. Ses manœuvres habiles ne changeaient en rien la tendresse d'Alain pour sa femme. Elle voyait passer les jours sans que cette revanche, qu'elle désirait si violemment, se précisât en aucune façon. Bientôt, les concerts prendraient fin en Sylvanie et elle se verrait contrainte de rentrer à Arlevé avec ses cousins, toujours aussi unis, toujours aussi radieusement heureux.

Et, peu à peu, sa rage contre Wanda se transforma en haine inexpiable, sans cesse attisée par son impuissance.

C'est alors qu'un allié parut sur la scène, un allié puissant et terrible que l'on nomme « hasard ».

Il se présenta, ce hasard, au cours d'une soirée semblable à beaucoup d'autres avec des fleurs, des lumières, des bijoux, de la musique et de jolies femmes.

Très entouré comme à l'habitude, Alain d'Arlevé se tenait au seuil d'un jardin d'hiver qui s'ouvrait sur la salle de bal, un jardin rempli de plantes rares et de fleurs exotiques, entre lesquelles luisait l'osier de meubles rustiques, garnis de cretonnes claires.

Dans l'un de ces fauteuils, Wanda était assise. Un vieux monsieur bienveillant lui tenait compagnie.

De temps à autre, Alain venait à elle, s'informait tendrement de sa santé, puis repartait, réclamé par des admirateurs.

À l'autre extrémité du jardin, un groupe discutait autour d'une très jolie femme vêtue de noir et d'or.

– Les Français ont quelque chose d'inimitable, disait un homme dans la force de l'âge, aux yeux rusés et cruels.

– Et que dire des Françaises ! s'exclama son voisin. Ce sont les seules femmes au monde qui savent être cousettes ou grandes dames, nager dans l'opulence ou patauger dans l'adversité sans

perdre une parcelle de leur grâce !

– Tout à fait exact ! appuya un troisième convive, aux yeux rusés.

– Regardez cette jeune femme, reprit celui qui avait parlé le second (et il désignait Wanda d'un geste discret) quel charme elle possède ! Elle porte sa future maternité comme une royauté... et ne parlons même pas de vous, chère madame : le pays que vous représentez ne peut donner de lui une plus charmante image que la vôtre !

Gisèle de Serdan se mit à rire. Elle avait un rire orgueilleux, trop assuré, désagréable pour les oreilles d'un homme de goût.

Son quatrième compagnon, un homme dans la cinquantaine, le baron Cornsi, qui avait suivi tous les concerts d'Alain et avait souvent rencontré Gisèle, le jugea tel.

– Vous êtes trop aimables ! disait cette dernière en minaudant. J'en suis confuse. Mais, en louant ma cousine, c'est à vos compatriotes que vos compliments s'adressent !

Elle avait parlé sans réfléchir, oubliant

l'endroit où elle se trouvait et l'imprudence d'une telle révélation. L'étonnement de ses interlocuteurs lui rappela la discrétion, mais il était trop tard.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Simplement que M<sup>me</sup> d'Arlevé n'est pas une Française, dit-elle avec une insouciance affectée.

– En quoi nos compatriotes ont-elles quelque rapport avec elle ?

– Parce qu'elle est d'origine balkanique, répliqua Gisèle, espérant que ce terme évasif satisferait ses compagnons.

Mais ses réticences aiguisaient, au contraire, leur curiosité. Ils se mirent à l'interroger, la poussant dans ses derniers retranchements. Évidemment, il était difficile de dire qu'elle ignorait la nationalité de sa cousine germaine.

– Mon Dieu ! dit-elle enfin avec une certaine impatience, je croyais que vous saviez tous qui elle était !

L'homme aux yeux rusés l'observait intensément.



- Nous n’en avons aucune idée, affirma-t-il.
- C’est un véritable mystère.
- Je vous en prie, chère madame, expliquez-vous !
- Vous me mettez sur le gril !

Pendant cette avalanche de questions et d’exclamations, Gisèle, rapidement, préparait sa réponse. Elle allait attribuer à Wanda une origine de pure fantaisie, lui inventer un nom en cas de besoin, et débiter tout cela sur un ton de parfaite sérénité.

Mais, soudain, elle aperçut Alain tendrement penché sur sa femme. Il avait posé une main sur la sienne et lui parlait de tout près, ses lèvres frôlant les cheveux noirs...

Il sembla à la jeune femme que quelque chose se déchirait en elle. Jamais rien ne pourrait la consoler d’avoir perdu le cœur de cet homme, ce cœur qu’une autre lui avait pris. Son ressentiment et sa haine contre Wanda atteignirent à leur paroxysme. Si Wanda venait à subir quelques ennuis, eh bien ! elle le méritait.

Et Gisèle se mit à rire.

– Voyons ! C’est Wanda de Zunski ! dit-elle. On prétend qu’elle est le portrait de son père. Comment personne ici ne l’a-t-il reconnue ?

Elle ajouta en haussant les épaules :

– Évidemment, peu nombreux sont ceux qui savent que, petite fille, elle a échappé au massacre de sa famille.

Aucun de ces hommes, en effet, n’était au courant de ce fait. La révélation de l’ex-marquise de Pianafiori tombait sur eux comme un pavé.

Un profond silence l’accueillit d’abord. Puis, les exclamations fusèrent.

– Incroyable !

– Inouï !

– Miraculeux !

L’homme au regard rusé dit seulement, non sans ironie :

– C’est passionnant !

Et le baron Cornsi, qui parlait fort peu, murmura :

– Quelle imprudence !

Machinalement, ils s'étaient tous tournés vers Wanda qu'ils dévisageaient discrètement, avec des sentiments très divers.

Gisèle était un peu mal à l'aise.

– Je vous en prie, dit-elle, gardez cela pour vous. Ce n'est pas un mystère, sans doute, mais il est inutile de le crier sur les toits.

Elle les regarda l'un après l'autre.

– Je peux compter sur vous, n'est-ce pas ?

Des sourires lui répondirent. Elle les interpréta dans le sens qui lui convenait. Sa brusque flambée de colère était passée et elle regrettait un peu d'avoir eu la langue trop longue.

L'homme au regard rusé s'avança vers elle. On lui avait présenté ce M. Bolovitch au début de la soirée. Il avait le type slave. Il était extrêmement beau.

– Dansez-vous, madame ? demanda-t-il.

L'orchestre venait de commencer un slow.

Gisèle allait accepter l'invitation, lorsque le

baron Cornsi, qui s'était montré jusque-là si réservé et silencieux, intervint d'une manière inattendue.

– Excusez-moi, Bolovitch, mais Madame m'avait promis cette danse. Vous en souvenez-vous, madame ?

La jeune femme, interdite, mais prodigieusement intéressée par cette protestation incompréhensible, affirma qu'elle se rappelait fort bien cette promesse.

Bolovitch eut un mince sourire.

– M'accorderez-vous la prochaine ?

– Certainement, dit-elle avec grâce.

Il s'inclina, tandis que Gisèle était entraînée par son cavalier avec une impatience qui cadrerait assez mal avec la nonchalance dont il avait fait preuve jusqu'alors.

– Il est réconfortant de penser que les misérables qui ont commis le crime infâme de Zunski n'ont pu l'accomplir entièrement, dit-il. C'est une grande émotion pour moi que de regarder, ce soir, cette jeune femme qui devrait

aujourd'hui régner sur la Sylvanie.

Il se tut un instant, puis ajouta très bas, tout près de son oreille :

– Mais je crains, en toute bonne foi, que vous n'ayez commis une erreur redoutable...

Gisèle leva sur lui un regard de candide étonnement, qui imitait à s'y méprendre la plus sincère pureté d'intentions.

– Ce pays n'est pas revenu au calme, madame, reprit le baron. Pas plus que beaucoup d'autres de par le monde, à notre époque. Il n'était pas très prudent pour votre cousine d'y venir incognito... Il est désormais impossible pour M. d'Arlevé et pour sa femme de continuer à y séjourner.

Gisèle se mit à rire.

– Il me semble que vous poussez les choses très au noir, dit-elle. Il n'y a, dans cette maison, je suppose, que des gentlemen, et enfin le drame de Zunski est maintenant une vieille histoire. Du moment que Wanda elle-même a résolument tourné la page, quelle importance peut avoir son court passage ici ?

– Son Altesse n’a pas publié ses intentions. Les Sylvaniens, que ce soient leur gouvernement ou les gens du pays, sont donc sensés les ignorer. De plus... elle sera mère dans peu de temps... Où doit avoir lieu la naissance ?

– En France, naturellement. En Savoie où nous rentrerons sitôt la tournée de concerts de mon cousin terminée.

– Et si, par hasard, cet enfant voyait le jour un peu plus tôt qu’il n’est prévu ? Ce sont des choses qui arrivent. S’il venait au monde ici ? Ce peut être un garçon... C’est lui qui deviendrait souverain héréditaire, ou tout au moins prétendant. Qui peut prévoir les réactions du public... s’il savait ?

– Voyons, monsieur ! Avec des « si », on ferait tourner le monde à l’envers ! déclara Gisèle, non sans ironie. Du reste, la présence de Wanda ici ne change rien à l’affaire : son fils, où qu’il naisse, sera toujours son fils.

Le baron Cornsi secoua la tête.

– Il n’empêche que ce retour, si bref qu’il

puisse être, ressemble à une provocation.

– Mais enfin, Wanda est, très sagement, la comtesse d'Arlevé ! Et rien de plus ! Cela saute aux yeux !

L'homme laissa échapper un soupir d'impatience.

– Je vous en conjure, madame, voyez dès ce soir M. d'Arlevé, expliquez-lui ce qui vient de se passer. Rapportez-lui mes paroles et mon insistance. C'est un artiste qui refuse peut-être de se mêler à des intrigues politiques qu'il méprise, mais c'est un homme trop intelligent pour ne pas tenir compte de cet incident regrettable. J'aurais aimé lui parler moi-même... et j'aurais ardemment désiré m'entretenir avec Son Altesse Royale, l'assurer de mon indéfectible dévouement, mais ce serait accumuler les imprudences. Soyez mon interprète auprès de l'un et de l'autre, et croyez...

Le slow s'achevait. L'orchestre se tut.

– Je vais vous ramener au jardin d'hiver. Il est préférable que nous ne restions pas trop

longtemps ensemble. D'ailleurs, la prochaine danse vous est retenue...

Il ajouta précipitamment, car le Slave s'approchait d'eux :

– Ne soyez pas trop confiante avec Bolovitch... Je ne le crois pas sûr.

Gisèle n'eut pas le temps de répondre. Les musiciens jouaient maintenant une valse tzigane qui ressemblait, pour le cœur, à un parfum trop lourd.

La jeune femme changea de partenaire.

Pendant un temps assez long, le nouveau venu parut absorbé par le rythme et le plaisir évident qu'il ressentait à la tenir dans ses bras. Et Gisèle pensa que son danseur précédent cultivait l'amour du mélodrame.

C'était presque dommage... Il eût été passionnant d'être mêlée à des manifestations populaires, peut-être à des bagarres !

Et comme ce Bolovitch était séduisant ! Il dansait merveilleusement... et il l'admirait, c'était certain. Un flirt avec cet étranger, si différent des



hommes qu'elle avait connus, comme ce serait amusant ! Cela sortirait, au moins, de l'ordinaire.

Et que risquait, au pire, l'ancienne grande-duchesse ? D'être raccompagnée un peu vivement à la frontière après avoir été entourée du respect un peu tapageur de ses fidèles ?

Seigneur ! Quel beau sujet d'opérette pour le Châtelet !

Pauvre Wanda ! Lourde et déformée comme elle était, ce n'était certes pas elle qui personnifierait un bien beau drapeau pour une minorité d'illuminés. Comment aurait-elle pu donner la moindre inquiétude à n'importe quel gouvernement ?

Et Gisèle, s'étant pleinement rassurée, se donna l'absolution pour ses paroles inconsidérées. Ah ! si elle avait été à la place de Wanda, les choses se seraient passées autrement. Elle aurait su tenir son rang, exiger sa place légitime. Quelle compagne étincelante aurait eue Alain, au lieu de cette petite fille effacée !

– M<sup>me</sup> d'Arlevé paraît très fatiguée, remarqua

à ce moment son danseur, comme si une mystérieuse télépathie s'établissait entre lui et la jeune femme.

– Assez fatiguée, en effet.

– N'était-il pas imprudent pour elle d'entreprendre ce long voyage ?

– Oh ! vous savez, dit Gisèle, il s'effectue dans de telles conditions de confort.

– Oui, naturellement... Êtes-vous encore en Pennsylvanie pour longtemps ?

– Je ne sais pas au juste. Je pense que mon cousin partira dès qu'il aura terminé sa série de concerts. Il est pressé de rentrer chez lui à cause de l'état de sa femme.

– Et... vous ?

Le dernier avertissement du baron Cornsi revint à la mémoire de la jeune femme. Se méfier de Bolovitch ? Quelle idée !... Elle contempla une seconde la coupe impeccable de l'habit de soirée qu'il portait sur son corps d'athlète. Il lui ferait peut-être un peu la cour... Il ne pensait manifestement à rien d'autre. La modeste

personne de Wanda ne l'occupait pas plus qu'elle ne pouvait intéresser un parti politique quel qu'il fût.

Elle sourit avec coquetterie.

– Moi... je ne sais pas encore si je ne resterai pas un peu plus longtemps ici. Ce pays me plaît.

– J'en serai ravi. Cela me permettrait de vous revoir... Et vous me donneriez des nouvelles de ce cher vieux Paris que j'adore.

Elle sourit de nouveau.

– Il est toujours charmant de parler de Paris.

La valse était finie. Le Slave s'inclina devant la jeune femme.

– M'autorisez-vous à me présenter demain chez vous ?

Ses yeux luisaient d'un désir si peu dissimulé qu'une autre femme en eût été plus offensée que satisfaite. Mais Gisèle ne s'effarouchait pas si facilement.

– Demain, si vous voulez, dit-elle.

– Vers quatre heures ?

– Vers quatre heures, c’est cela. C’est à l’hôtel...

– L’hôtel Européiski, je sais.

Elle sursauta.

– Vous connaissez mon adresse ?

Il eut ce sourire cruel et enjôleur tout ensemble qui la fascinait.

– Je ne sais pas tout... mais je sais beaucoup de choses, madame. À demain donc. Le temps me sera long...

Il s’éloigna, puis disparut, laissant la jeune femme médusée, mais séduite.

Elle se voyait au seuil d’une aventure palpitante. Ce Bolovitch lui plaisait vraiment beaucoup.

Puis, elle pensa que cette aventure, si aventure il y avait, ne serait peut-être pas du goût d’Alain.

Bah ! Alain n’était plus à Manquit pour bien longtemps... et peut-être y demeurerait-il moins encore qu’il ne croyait.

Elle se demanda si elle devait faire part de son

étourderie et des pressants avertissements qu'elle était chargée de lui communiquer. Évidemment, cela pouvait le décider à regagner plus tôt la France.

Mais il allait lui faire des reproches, la traiter de sottise, peut-être lui en vouloir sérieusement... et Gisèle n'avait pas envie de se brouiller avec son cousin. Pour le moment, il l'intéressait moins, évidemment, mais elle voulait ménager l'avenir.

Et Gisèle se tut.

## XV

Quelques jours passèrent.

Wanda trouvait le temps long. Elle était épuisée de fatigue maintenant et se demandait si son enfant n'allait pas naître plus tôt qu'elle ne le croyait. Elle avait hâte de partir, hâte de se retrouver dans le calme d'Arlevé, hâte de parvenir au terme de son attente.

Elle imaginait le bébé dans les bras maladroits de son père. Elle voyait déjà l'air émerveillé d'Alain. Comme il l'aimerait, ce petit être qu'elle allait lui donner !

Et combien Maroussia eût été heureuse d'assister à tout cela !

En attendant, la jeune femme était très seule. Elle ne sortait presque pas et ne quittait guère sa chaise longue. Alain, accaparé par tous les gens qui voulaient le voir avant son départ, donnait, de

plus, des concerts dans les autres villes de Pennsylvanie. Elle le voyait très peu et, quand il rentrait, abruti de fatigue, il se couchait après avoir pris tout juste le temps de s'informer de sa santé et de l'embrasser.

Quant à Gisèle, elle n'était plus une compagne très assidue. Elle paraissait fort occupée. Le temps des attentions touchantes était passé.

Le temps se gâta. Un grand vent souffla sur la ville. Le froid de l'automne était venu et la tristesse du ciel gris rendait Wanda mélancolique. Elle en avait assez, tout à coup, de son pays natal. Et elle était si lasse...

Elle se reposait, par un sombre après-midi, lorsque le téléphone sonna. On l'avertissait, de la réception, que quelqu'un demandait à être introduit auprès d'elle.

– Quel est le nom de cette personne ?

Elle n'attendait aucune visite.

– Il s'agit d'un message du comte d'Arlevé pour Madame la comtesse.

– Un message ?

– Oui, Madame, il paraît que c’est urgent.

– Bien. Faites monter.

Alain, ce jour-là, se trouvait dans une ville distante d’une cinquantaine de kilomètres. Il y donnait un concert le soir et ne devait revenir que le lendemain matin. Peut-être était-il retenu encore davantage ?

Après quelques secondes, un coup discret fut frappé à la porte.

Un homme entra dans la pièce. Il était vêtu d’une pelisse de fourrure et tenait une lettre à la main. Il avait une allure rassurante.

– Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme.

– Ne vous inquiétez pas, madame, dit-il. C’est un accident sans importance.

Wanda pâlit affreusement.

– Un accident ? Mon mari a eu un accident ? Grave ?

– Nullement, madame. Seulement un peu gênant pour M. d’Arlevé. Il vous réclame. D’ailleurs, lisez...



Elle lui arracha presque l'enveloppe qu'il lui tendait. Fiévreusement, elle la décacheta.

La lettre disait :

« Ma chérie,

« Surtout, reste calme. Ma voiture a dérapé et je suis légèrement blessé. Mais, encore une fois, sois sans inquiétude, ce ne sera rien. L'homme qui te portera cette lettre te conduira jusqu'à moi, qui n'attends que ta présence pour me sentir tout à fait bien.

« Je t'embrasse avec toute ma tendresse.

« Alain. »

« P.-S. – Inutile de répandre le bruit de cet accident stupide, la presse et la radio s'en empareraient et je n'ai nul besoin de ce genre de publicité. Mais j'ai besoin de toi. Viens. »

Wanda, effrayée, se demanda si elle pouvait croire à cet optimisme. Pour que son mari lui imposât une sortie prolongée en voiture, la

sachant très fatiguée, il fallait que l'accident eût été beaucoup plus sérieux qu'il ne le prétendait.

– Attendez-moi dans le hall, monsieur, dit-elle. Je vous rejoins immédiatement.

L'homme s'inclina et se retira.

Aussitôt, Wanda bondit de sa chaise longue, échangea son peignoir contre la première robe qui lui tomba sous la main, chaussa des bottes fourrées, mit un manteau de fourrure, noua un foulard sur sa tête et courut vers l'ascenseur.

Quelques instants plus tard, elle se trouvait au fond d'une longue voiture noire dont les pneus crissaient désagréablement en écrasant les feuilles mortes, sur une route encore glissante des récentes averses. La jeune femme essayait de se rassurer, mais elle n'y parvenait pas. Qu'allait-elle trouver au bout du chemin ?

Elle interpella le conducteur.

– Est-ce que nous n'aurions pas dû prendre des médicaments à Manquit ? Mon mari a-t-il vraiment tout ce qu'il faut ?

– Mais oui, madame. Le chalet où a été

transporté M. le comte est pourvu de tout ce qui est nécessaire.

– Y a-t-il un médecin près de lui ? Un bon médecin ?

– Certainement, madame, ne vous inquiétez de rien.

– Allons-nous pouvoir le ramener ?

– Je le pense...

Mon Dieu ! Il n'en était pas sûr !

« J'aurais dû prévenir le directeur de l'hôtel, se dit Wanda, j'aurais dû demander une ambulance... une infirmière... »

Elle se reprochait maintenant d'être partie si vite, sans avertir personne. Elle n'avait pensé à rien, qu'à son effroi.

– Mon mari est-il transportable ? demanda-t-elle avec angoisse.

– Mais oui, madame, sans aucun doute.

– C'est que nous devons repartir pour la France très prochainement, murmura-t-elle. Je vais bientôt avoir mon bébé...

– Soyez tranquille, madame. De toute façon, tout ira bien. Tous les problèmes se résoudreont au mieux, je puis vous le certifier, dit le conducteur d'un ton rassurant.

La route montait assez sensiblement. Elle devenait de plus en plus humide. Wanda, nerveuse, ne put s'empêcher de poser les mêmes questions à son compagnon. Il répondit patiemment d'abord, puis, poliment, lui imposa le silence.

– Veuillez m'excuser, madame. La conduite est difficile par ce temps... Je préférerais n'en pas distraire mon attention.

La jeune femme ne pouvait plus que se taire.

Elle ne se rendait pas compte de la direction dans laquelle ils roulaient et, d'ailleurs, l'uniformité du paysage forestier lassait son attention.

Cependant, le temps passait. Il y avait deux heures au moins que Wanda avait quitté l'hôtel et elle commençait à s'étonner.

– Je ne croyais pas que mon mari fût aussi loin

de Manquit, dit-elle enfin, se décidant à rompre un silence qui lui devenait intolérable. Il m'avait parlé d'une distance de cinquante kilomètres...

– M. d'Arlevé s'est rendu à Kostow, répondit l'homme. C'est beaucoup plus loin que cela.

– À Kostow ? répéta-t-elle, surprise.

– Il y a été appelé par le directeur de l'Opéra de Salzbourg, de passage dans cette ville.

Pour ne pas manquer cette rencontre, Alain avait dû se faire conduire vite, trop vite sur les routes détremées.

L'anxiété de Wanda augmentait avec les kilomètres parcourus. Les villages se faisaient rares, nul être humain ne se montrait. Les arbres se resserraient sur les pentes abruptes des montagnes aux sommets déjà recouverts de neige. Le soir tombait.

La jeune femme fut prise du besoin de relire la lettre de son mari, pendant qu'on y voyait encore un peu. De voir cette chère écriture, de tenir quelque chose qui venait d'Alain, lui rendraient courage et patience. Elle chercha, de la main, son

sac sur la banquette.

Elle s'aperçut alors que, dans son affolement, elle avait oublié son sac. Elle fouilla les poches de son manteau, espérant que, machinalement, elle y avait glissé l'enveloppe... mais les poches étaient vides.

Comme elle avait manqué de sang-froid ! Elle s'était mise en route à la légère, sans même emporter d'argent !

Mais ce dernier détail était secondaire. Alain avait tout ce qu'il fallait. Elle regrettait seulement la présence encourageante des lignes qu'il avait tracées pour elle.

La voiture roulait maintenant dans une gorge profonde, encaissée dans la montagne. Le décor sauvage était d'une indicible tristesse. N'arriverait-on jamais ?

Soudain, l'auto stoppa.

– Sommes-nous au but ?

– Le chalet est à cinq cents mètres environ, madame, mais la voiture ne peut y accéder. Il faut descendre et nous y rendre à pied.

– À pied ? répéta Wanda, effrayée à l'idée d'une marche relativement longue pour elle.

– Il n'y a pas d'autre moyen de gagner le chalet.

L'homme était sorti de la voiture et tenait la porte ouverte devant elle. Au-dehors, l'air était humide et glacé. Wanda frissonna, mais, bravement, elle mit pied à terre.

– Je vais vous conduire, madame.

Il claqua la portière derrière elle et, sans lui demander son avis, la prit par le bras pour la soutenir. Ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Ce fut pour la jeune femme une épreuve affreusement pénible. Elle trébuchait sur le sol inégal, dans le crépuscule qui s'épaississait, croyant à chaque instant perdre l'équilibre. Le poids de son enfant gênait ses mouvements, son manteau de fourrure pesait sur ses épaules et entravait ses pas. Elle haletait, mais allait cependant, soutenue, portée par la pensée d'Alain qui souffrait et la réclamait.

Ils parcoururent ainsi à peu près trois cents

mètres, puis l'homme s'arrêta.

– Ici, j'ai une hésitation, dit-il. Vous êtes épuisée et je ne veux pas vous faire faire de chemin inutile. Attendez-moi quelques instants : je vais reconnaître la direction et je reviens vous chercher. De toute façon, nous sommes presque arrivés.

Wanda était trop fatiguée pour protester. D'ailleurs, la proposition était raisonnable.

– Faites vite ! supplia-t-elle.

Elle ne savait plus si cette prière venait de son impatience à rejoindre son mari ou de l'angoisse qui l'envahissait à l'idée de rester seule, dans la nuit tombante, au milieu de l'immensité déserte des grands bois.

Les minutes s'écoulèrent lentement. L'homme ne revenait pas. Malgré ses vêtements chauds, Wanda grelottait. Elle se laissa tomber sur un tronc d'arbre renversé : ses jambes ne la portaient plus.

Le temps passait...

Que faisait donc cet homme ? S'était-il égaré ?



Qu'allait-elle devenir ? Et Alain qui l'attendait, Alain blessé... en danger, peut-être ?

Une fois encore, elle regretta d'être partie seule. Mais Alain demandait la discrétion... et le messenger qu'il lui envoyait était forcément un homme sûr. Le malheureux ! Qu'allait-il devenir, lui aussi, s'il était perdu ?

Tout à coup, la jeune femme entendit le ronronnement d'un moteur, facilement reconnaissable dans le silence qui l'entourait. Elle avait assez l'habitude de l'auto pour discerner, par le bruit inégal qui venait à elle, que la voiture effectuait une manœuvre. Le conducteur avait-il découvert un chemin carrossable ?

Et puis, soudain, le bruit changea. Il devint le bourdonnement régulier de l'allure normale. Il décrût...

Le silence retomba.

Wanda comprit que l'auto était repartie. Sans doute l'homme avait-il été chercher du secours, un guide... Il n'avait pas dû retrouver le chalet. Il

fallait patienter encore.

Elle attendit, frissonnante, les yeux fermés, lasse à mourir. Rien ne venait...

Alors, elle se rappela que son compagnon lui avait affirmé que le chalet se trouvait tout près de là. Il faisait presque nuit maintenant. À cette heure, il devait être éclairé. Elle le trouverait facilement.

Et si elle s'égarait ?

On verrait bien. De toute façon, elle n'était restée que trop longtemps immobile dans cette chape de glace qui descendait du ciel. Marcher, sans doute, la réchaufferait.

Résolument, elle essaya de suivre le sentier dans lequel elle s'était engagée en quittant la route, mais, bientôt, elle ne le distingua plus. Il n'y avait devant elle, autour d'elle, qu'une morne et sombre étendue de sous-bois uniformes. Les branches noires des sapins prenaient des aspects menaçants.

La peur la saisit. Elle tenta de revenir en arrière, de retrouver au moins le sentier, de

rejoindre la route. Le conducteur allait revenir et il ne saurait plus où elle était ! Mais elle eut beau chercher, elle ne vit rien, que les arbres, toujours des arbres. Elle ne savait même plus de quel côté se diriger.

Où donc était ce chalet, si proche et invisible ?... Pourquoi l'homme était-il parti ? Pourquoi ne revenait-il pas ?

La nuit était tombée, maintenant, pas trop obscure, par bonheur. Wanda essaya de réfléchir posément. Il devait tout de même bien exister un chemin, ou tout au moins un sentier tracé, pour conduire de la route au chalet. Par où donc y avait-on transporté Alain ? Comment le messager qu'il avait envoyé à sa femme ignorait-il ce détail ? Et pourquoi cet homme ne revenait-il pas ?

« Attendez-moi quelques instants », avait-il dit.

Quelques instants ? Il y avait une heure, au moins, qu'il était parti !

Avait-il... menti ?

Une épouvante mortelle envahit la jeune femme. Elle voulut encore la combattre, se persuader qu'elle rêvait, qu'elle perdait la tête. Lui mentir ? Pourquoi ? Personne n'avait aucun intérêt à lui mentir.

Elle tressaillit soudain. Une terrifiante éventualité s'imposait à elle. Était-ce bien par suite de circonstances fortuites qu'elle était abandonnée dans cette solitude désertique ? N'était-ce pas, au contraire, un complot soigneusement mis au point qui l'avait amenée là ? N'était-ce pas une volonté bien arrêtée qui avait combiné, organisé, réalisé sa perte avec une adresse satanique ?

Elle gémit, accablée par une horreur sans nom. La vérité lui apparaissait dans une clarté aveuglante.

On avait voulu se débarrasser de Wanda de Zunski, prétendante possible au trône de Sylvanie !

Comment avait-on su qui elle était ?

Et la lettre d'Alain ?

Une écriture s'imita, surtout lorsqu'une prétendue souffrance peut, très plausiblement, la déformer. Et quelqu'un, peut-être, l'avait reconnue, elle, d'après sa ressemblance avec son père. Il n'y avait qu'à fouiller dans ses papiers.

Comme elle avait été candide et confiante ! Sans réfléchir, sans hésiter, elle avait tout cru... Elle n'avait pas songé qu'Alain, la sachant si fatiguée, lui qui s'inquiétait si tendrement de son état, n'aurait jamais réclamé sa présence auprès de lui à une si grande distance. Alain n'avait rien d'un égoïste. Et comment ferait-il, maintenant, pour retrouver sa trace ? Quelle affreuse angoisse allait être la sienne quand il constaterait son absence de l'hôtel ?

Car elle en était sûre, à présent, il n'avait pas eu le moindre accident. On avait forgé de toutes pièces cette histoire pour attirer la jeune femme dans un guet-apens.

L'idée que, jadis, il l'avait retrouvée près des ruines du château de Zunski, et qu'il saurait bien la rejoindre maintenant, la rassura un instant.

Mais quand la rejoindrait-il ? Il ne devait

rentrer à Manquit que le lendemain matin !

Et ceux qui avaient juré la perte de Wanda manœuvreraient peut-être pour retarder le retour d'Alain dans la capitale !

Une nouvelle épouvante la fit frémir tout entière. Ces êtres si abominables, qui s'étaient attaqués lâchement à une faible femme, que tramaient-ils contre son mari, le père de son enfant ? Jamais ils ne lui permettraient de la retrouver !

Et l'enfant, mon Dieu ! Leur enfant !

La nuit se peuplait de bruits, de frôlements. Le froid était de plus en plus vif. Terrifiée, Wanda se sentait entourée de menaces mystérieuses. Elle tremblait, elle claquait des dents. Elle n'avait plus la force de surmonter son affolement. Elle se laissa tomber sur le sol gluant d'humidité et attendit, haletante, l'oreille tendue, elle ne savait quel secours ou quelle nouvelle catastrophe.

Les minutes, lentement, se traînèrent. Sans même sans rendre compte, Wanda s'était mise à gémir. Elle appelait Alain d'une pauvre voix

brisée, elle suppliait Dieu de la secourir. Elle songeait aux bêtes dangereuses qui hantent les forêts de la montagne et qui pouvaient, d'une minute à l'autre, la découvrir, se ruer sur elle...

Une branche craqua non loin d'elle. Elle hurla, puis elle se tut, effrayée elle-même par ces cris que ne percevrait nulle oreille humaine. Elle le savait trop bien : depuis longtemps, sur la route, elle n'avait traversé aucun village, n'avait rencontré nulle habitation. Ses cruels ravisseurs savaient bien où ils la conduisaient, hors de portée d'un secours quelconque.

Anéantie, figée dans un désespoir hébété, elle demeura l'esprit vide, les yeux grands ouverts sur les ténèbres.

Peut-être, exténuée, s'endormit-elle pendant quelque temps ?

Elle ne savait pas combien d'heures s'étaient écoulées, lorsqu'elle sentit sur sa main un contact froid et visqueux. Elle poussa un cri qui n'avait plus rien d'humain.

– Un serpent !

Elle se dressa, comme une folle. Son pauvre cerveau ne raisonnait plus, exagérait les dangers qui l'entouraient. Elle avait perdu tout sang-froid.

Son premier mouvement fut de fuir. N'importe où... droit devant elle. Il n'y avait plus en elle qu'une terreur désordonnée. Sa fatigue même semblait ne plus exister.

À cet instant, les nuages se déchirèrent. La lune apparut, donnant à la forêt un aspect fantomatique. La jeune femme se mit à courir, trébuchant sur le sol raboteux, chancelant, se raccrochant aux arbres, allant toujours, poussée par sa seule épouvante.

Ce fut la route qui l'arrêta. La route qu'elle cherchait désespérément quelques heures plus tôt. Et pourquoi ? La route ne lui apporterait pas le salut, pas plus que la forêt...

Et soudain, Wanda entendit dans le lointain un grincement... un piétinement...

Ses yeux horrifiés aperçurent, se dirigeant vers elle dans la clarté de la lune, en une sorte de marche irréaliste, une charrette et deux ombres aux



contours vagues.

Prise de panique, elle restait clouée sur place. De vieux contes de nourrice, des histoires de sorcières, de bandits, remontaient à sa mémoire. Elle aurait voulu fuir encore, se cacher. Elle était incapable de faire un pas de plus.

Le groupe se rapprochait. La jeune femme distingua une petite voiture traînée par un âne dont l'aspect débonnaire et familier la rassura un peu. Deux silhouettes marchaient près de l'animal... des êtres humains ! Malfaiteurs ou honnêtes gens, ils lui porteraient peut-être secours.

Alors, d'une voix perçante, dont le son n'avait plus rien de civilisé, elle cria en se précipitant à la rencontre de l'attelage :

– À l'aide ! Par pitié !

L'équipage s'immobilisa. Les deux hommes, médusés, regardaient cette forme hurlante et gesticulante qui s'élançait vers eux.

– Au secours !

C'étaient deux moines, l'un âgé, l'autre

beaucoup plus jeune, partis depuis quelques jours pour faire la quête annuelle pour leur couvent et qui le regagnaient cette nuit-là.

Lorsque Wanda fut parvenue assez près d'eux, ils virent avec stupéfaction une femme échevelée, aux vêtements élégants, mais en désordre, qui les suppliait d'un air égaré, tout en leur donnant d'incompréhensibles explications.

– Ayez pitié de moi... l'homme est parti. Il a dit qu'il reviendrait, et puis il n'est pas revenu. Je suis seule... toute seule... J'ai peur ! Ne m'abandonnez pas ! Ne m'abandonnez pas !

L'un des moines fit un pas en avant. Elle reconnut sa robe de bure. Avec une exaltation qui tenait du délire, elle se jeta à genoux devant lui.

– Mon Père, mon Père, secourez-moi ! On m'a perdue... On veut que je meure ici. Mais je ne veux pas... Je ne dois pas mourir, je ne dois pas !

Elle se tordait les mains. Le moine la releva avec douceur et, à ce moment, s'aperçut de son état.

– Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous...

Nous sommes là. Il ne peut plus rien vous arriver.

Les doigts de Wanda se crispaient sur son bras.

– Ne me quittez pas, mon Père ! Emmenez-moi !

– Mais comment êtes-vous ici, mon enfant, à cette heure de la nuit ? demanda l'autre moine.

– C'est à cause de la lettre.

– Quelle lettre ?

– Mon mari l'avait écrite pour me dire...

Elle se reprit violemment.

– Non, ce n'est pas lui qui l'a écrite. Mais j'ai cru que c'était lui. L'homme disait que je devais le rejoindre. La lettre aussi. Et puis, l'homme m'a abandonnée. Je suis restée seule. Il m'a dit qu'il allait revenir... et le chalet n'existe pas.

– Quel chalet ?

– Celui dont il parlait. Celui où était mon mari. Mais ce n'était pas vrai. Il n'y avait pas de chalet. Mon mari n'est pas blessé.

Elle parlait d'une voix saccadée et ses mains

étaient agitées d'un tremblement convulsif. Les moines se regardèrent.

– Qui est votre mari, mon enfant ? demanda le plus âgé. Où se trouve-t-il ?

Mais Wanda gémit sans répondre.

– Dites-nous le nom de votre mari, insista le vieux moine. Il faut que nous le connaissions pour pouvoir vous aider.

La jeune femme leva vers eux des yeux égarés.

– Mon mari, c'est Alain... Alain...

Ils guettaient le nom qu'elle allait prononcer, mais sa voix, soudain, s'éteignit. Elle glissa inanimée sur le sol avant qu'ils aient eu le temps de la retenir.

Il n'y avait évidemment qu'une seule chose à faire. Les deux moines ramassèrent la pauvre Wanda et la hissèrent dans la petite carriole au fond de laquelle ils l'étendirent de leur mieux.

– Frère Itwan, murmura le plus jeune, qu'allons-nous faire de cette malheureuse ?

– Je ne vois pas d’autre solution pour le moment, Frère Joseph, que de l’emmener dans notre couvent. Il est trop tard pour la conduire ailleurs et, de plus...

Il passa sa main sur son front d’un air songeur.

– Il se pourrait qu’elle soit en danger, ajouta-t-il. Sa présence dans ce lieu désert, à cette heure, est pour le moins insolite. Peut-être s’est-il passé un drame... Autant vaut la mettre à l’abri. Quand elle sera revenue à elle, elle nous dira qui elle est et où nous pouvons joindre son mari.

Le Frère Joseph se pencha sur la jeune femme.

– La fièvre s’est emparée d’elle, remarqua-t-il. Elle a certainement subi une terrible frayeur. Nous n’en tirerons aucune parole raisonnable avant demain.

Lentement, l’attelage se remit en marche.

– Je me demande, murmura soudain le jeune moine, si la frontière sera gardée ? Nous aurons peut-être des ennuis avec notre étrange passagère !

– À la grâce de Dieu, Frère Joseph ! Il nous a

permis de recueillir cette pauvre femme. Il nous aidera bien à la mettre en lieu sûr.

Le couvent auquel appartenait ces deux religieux était situé au Daymonia, assez près de la frontière sylvanienne et, au cours des quinze dernières années, il avait bien souvent accueilli réfugiés et fugitifs. Il abritait encore quelques vieilles femmes, installées dans un bâtiment à moitié en ruine que les religieux avaient réparé et consolidé tant bien que mal pour la circonstance. La rescapée trouverait là un gîte et du secours, en attendant le moment où ses hôtes providentiels sauraient à qui la confier.

Il leur fallut de longues heures pour atteindre enfin une construction massive, perdue dans la montagne et dans la forêt. Personne n'avait arrêté la charrette à la frontière.

Le trio fit son entrée dans la cour au moment où les moines sortaient de la chapelle après l'office des matines. Le prieur, aussitôt prévenu, se rendit au réfectoire où les frères quêteurs avaient transporté Wanda, toujours sans connaissance et brûlante de fièvre. Ils l'avaient

étendue sur la table.

– Frère Itwan, vous auriez dû prendre mon avis avant d’introduire à l’intérieur de la communauté un élément étranger ! remarqua doucement, mais assez sévèrement, le supérieur. Un élément étranger qui, de plus, est une femme !

– Mon Père, repartit l’interpellé, j’ai pensé qu’il valait mieux manquer à la règle pour une vivante que la suivre pour une morte. Le temps pressait... et retarder, même de quelques minutes, le moment de prendre soin de cette enfant, me semblait contraire à la charité, vu l’état où elle se trouve !

Le prieur s’approcha de la jeune femme. Il lui prit le pouls. Il avait fait sa médecine autrefois avant d’entrer dans les ordres. Il fronça les sourcils.

– Portez-la tout de suite dans une cellule libre, dit-il. Et appelez Olga. Cette femme a besoin de soins immédiats... Je vais à la pharmacie et je vous rejoins.

Venue demander asile au couvent bien des

années plus tôt, Olga y était finalement demeurée. Elle n'avait plus de famille, son village avait été brûlé au moment où des troubles graves ensanglantaient la Pennsylvanie. La vie monacale lui avait semblé le paradis. Elle était encore relativement jeune et active et se rendait fort utile, soit en s'occupant des réfugiés, soit en allant visiter des familles isolées dans de misérables fermes de la montagne. Pour les religieux, elle accomplissait nombre de travaux féminins.

Elle se hâta d'accourir à l'appel du prêtre.

Wanda, étendue sur l'étroite couchette de la cellule qu'on lui avait attribuée, s'agitait, se tordait dans de visibles souffrances. Elle prononçait des mots sans suite.

Olga la considéra en hochant la tête, remuée par tant de grâce et de détresse, bouleversée, comme seule une femme peut l'être, par l'événement qui se préparait.

– Pauvre enfant ! Pauvre ange ! murmura-t-elle. Elle ne se rend même pas compte de ce qui lui arrive ! La tirons-nous de là, mon Père ?



Elle me paraît bien malade.

– Je le crains. Que Dieu l’aide !

Le prieur entrait, apportant des médicaments.

– D’où vient-elle ?

– Frère Itwan et Frère Joseph l’ont découverte en pleine forêt, abandonnée, semble-t-il.

– Mais par qui ? Et pourquoi ?

– Comment le savoir ? Bien certainement par un criminel.

Olga regardait la jeune femme. Elle soupira.

– Ne serait-ce pas le père de l’enfant qui aurait voulu s’en débarrasser ?

– Je ne le crois pas, si j’en juge par le récit de Frère Itwan.

– Enfin... elle nous le dira lorsqu’elle ira mieux.

– En admettant qu’elle réchappe... murmura le religieux. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

La vieille femme, restée seule avec Wanda, la

déshabilla et la coucha plus confortablement. Puis, assise à son chevet, elle lui prit la main pour tenter de la réconforter. Et elle attendit...

Ce fut un beau petit garçon qui vint au monde, au lever du soleil, dans le monastère perdu au cœur de la forêt. Sans doute arrivait-il un peu trop tôt, mais il était si robuste, si plein de santé et de désir de vivre, qu'il ne donna aucune inquiétude à Olga ni aux moines. Ceux-ci le baptisèrent et lui donnèrent le nom d'Alain, ce nom que la jeune femme inconnue répétait sans cesse et qui était gravé à l'intérieur de l'alliance qu'elle portait.

Mais tandis qu'Olga et les quelques femmes qui se trouvaient avec elle dans le quartier réservé aux réfugiés s'occupaient du poupon avec émotion et tendresse, Wanda, inconsciente, se débattait contre la mort.

Parfois, elle gémissait comme une enfant. Parfois, elle hurlait de peur, épouvantée par les visions de son délire.

Et la fièvre, malgré tous les médicaments, ne cédait pas.

Les moines, pourtant retranchés du monde et habitués à considérer la vie de l'au-delà comme la plus souhaitable, se désolaient de ce que cette malheureuse créature, si belle, si douce et si jeune, fût vouée à une fin aussi triste et prématurée.

## XVI

Alain, bien qu'il eût remporté, comme de coutume, un succès triomphal, était revenu de méchante humeur à son hôtel.

Laisser sa femme seule pendant si longtemps lui était odieux.

Sans doute, son état n'avait-il rien d'inquiétant, mais il se tourmentait néanmoins.

Avant de se mettre au lit, l'idée lui vint de téléphoner à Wanda pour s'informer de sa santé. S'il avait suivi cette impulsion, il aurait appris tout de suite la disparition de sa femme, il aurait pu alerter ses amis et peut-être la suite des événements n'aurait-elle pas été aussi tragique.

Mais, au moment de demander la communication, il regarda sa montre. À une heure du matin, la jeune femme devait dormir depuis longtemps et il eût été absurde de la

réveiller pour lui demander comment elle allait.

Il se coucha donc, mais il dormit mal. Son sommeil était coupé d'affreux cauchemars. Et au réveil, alors qu'il s'apprêtait à partir pour Manquit le plus vite possible, on lui apporta un télégramme.

C'était un message du directeur de l'Opéra de Salzbourg. De passage à Kostow, celui-ci tenait à voir le jeune musicien, toute affaire cessante, d'une part parce qu'il était obligé de repartir très vite, d'autre part parce qu'il avait des propositions importantes à lui faire. Il donnait rendez-vous à Alain pour le début de l'après-midi et même pour déjeuner si c'était possible.

On ne pouvait refuser de répondre aux sollicitations d'un aussi important personnage, mais son appel arrivait à un moment particulièrement mal choisi et l'humeur du jeune homme, qui n'était déjà pas fameuse, devint exécration. Ce contretemps le mettait hors de lui. Mais comment l'éviter ? Wanda serait la première à lui reprocher de n'avoir pas été à ce rendez-vous flatteur.

En se dépêchant, Alain pensa que si le chauffeur mis à sa disposition par la municipalité de Manquit voulait bien se presser, il arriverait à Kostow pour déjeuner, verrait rapidement le directeur et serait de retour auprès de sa femme vers quatre heures et demie au plus tard.

Mais, avant de partir, il fallait prévenir Wanda. Tout en se rasant, Alain demanda la communication avec l'Européiski. Il n'était pas encore huit heures et il fut à peine étonné de s'entendre dire par le réceptionniste que Wanda ne répondait pas.

– Peut-être M<sup>me</sup> d'Arlevé dort-elle encore ? Faut-il la faire réveiller par la femme de chambre ?

– Certainement non. Faites-la simplement prévenir de mon appel et dites-lui que je suis retardé par un rendez-vous inopiné. Je ne pourrai rentrer que tard dans l'après-midi, aujourd'hui.

– Bien, monsieur le comte. Mais... monsieur le comte...

Ces derniers mots ne parvinrent pas aux

oreilles d'Alain qui venait de raccrocher.

C'était encore le réceptionniste de nuit qui lui avait répondu, et il venait d'apercevoir la clé de la chambre de M<sup>me</sup> d'Arlevé accrochée à sa place, sur le tableau. Si M<sup>me</sup> d'Arlevé n'entendait pas la sonnerie du téléphone particulier de son appartement, c'était tout simplement parce qu'elle était sortie.

Mais, ce détail, Alain ne devait l'apprendre qu'en fin de journée.

Car ce ne fut pas à l'heure du déjeuner que sa voiture atteignit Kostow, mais à trois heures de l'après-midi.

En effet, la première partie du parcours s'était déroulée sans incident et à une allure record, mais, ensuite, les choses se gâtèrent.

Les voyageurs furent arrêtés une première fois par un barrage de gendarmes. On vérifia longuement leurs papiers, puis on les laissa passer.

La deuxième fois, ce fut une affaire plus sérieuse. La route était barrée par un triple rang

de fil de fer barbelé. Il fallut descendre, parlementer, puis se rendre à un poste de garde, établi à quelque distance, où leur identité fut soigneusement vérifiée. Alain croyait en être quitte, enfin, et pouvoir repartir, mais il n'en fut rien. Il dut encore attendre l'arrivée d'un officier supérieur qui se laissa désirer pendant une heure et demie.

Lorsque ce personnage daigna se montrer, Alain et son chauffeur furent soumis à un interrogatoire en règle. Le jeune homme, d'après les questions qu'on lui posait, comprit que la région était peu sûre, hantée par des bandes de sac et de corde auxquelles la police et l'armée faisaient la chasse. Avant qu'il eût réussi à inspirer confiance à son interlocuteur, une grande heure, encore, s'était écoulée.

En arrivant enfin à Kostow, Alain courut à l'hôtel indiqué par le télégramme et demanda celui qui le convoquait. On le regarda avec étonnement. Ce monsieur était inconnu à cet endroit.

Surpris et furieux, le musicien téléphona à



tous les hôtels de la ville, mais sans trouver trace de l'homme qu'il cherchait. Apparemment, il n'avait pas mis les pieds à Kostow depuis une éternité.

Alain commençait à s'énerver sérieusement. Il déjeuna rapidement, donna, par scrupule, un coup d'œil à tous les restaurants principaux, sans résultat, et se décida à remonter en voiture. Il promit au chauffeur une grosse récompense s'il le ramenait à Manquit en deux heures.

Le chauffeur fit diligence, au risque de se rompre le cou. Ils ne furent arrêtés qu'une fois sur la route, peu de temps avant d'atteindre la capitale. Malgré cela, il était près de sept heures lorsque le musicien pénétra en trombe dans le hall de l'Européiski.

Sans écouter les explications que voulait lui donner, en personne, le directeur de l'hôtel, il négligea l'ascenseur qui n'était pas au rez-de-chaussée et monta quatre à quatre au troisième étage où se trouvait son appartement.

Mais là, la porte était fermée à clé...

Le directeur l'avait suivi. Il le rejoignit, haletant.

– Monsieur le comte... M<sup>me</sup> la comtesse n'est pas là... Monsieur le comte va voir...

Il ouvrit la porte. Alain, étonné, se trouva au seuil d'une chambre déserte.

– N'a-t-on pas transmis mon message à M<sup>me</sup> d'Arlevé ? demanda-t-il.

– M<sup>me</sup> la comtesse est partie hier dans l'après-midi... et elle n'est pas revenue... murmura le directeur.

– Pas revenue ? répéta le jeune homme sans comprendre. Où donc a-t-elle été ?

– Je ne sais pas, monsieur le comte.

– Mais, enfin, ce matin... ?

– Ce matin, elle n'était pas là. Comme je viens de le dire, elle a quitté l'hôtel hier... et personne ne l'a revue.

– Mon Dieu ! a-t-elle dû gagner une clinique ? demanda le jeune homme qui s'affolait.

– Non, monsieur le comte.

Alain, effaré, fut bientôt au courant de ce que savait le directeur : un monsieur d'un certain âge, à l'air correct et sérieux, était venu la veille, vers cinq heures, et avait demandé à parler à M<sup>me</sup> d'Arlevé. Il se disait porteur d'un message de son mari. Peu après, la jeune femme était montée avec lui dans une auto qu'il conduisait. Elle n'avait pas reparu.

Pendant quelques instants, Alain demeura comme foudroyé. Il n'y voyait plus clair, il perdait pied, il avait l'impression que le sol s'effondrait sous ses pas.

Mais ce vertige passa. Une activité fébrile s'empara de lui. Il ne pouvait croire à une catastrophe.

Il interrogea méthodiquement tout le personnel de l'hôtel.

Mais il n'apprit rien de plus...

Alors, il se mit à fouiller la chambre et le salon de leur appartement. Wanda lui avait sûrement laissé un mot, une explication. Tout cela n'était qu'un malentendu...

Il constata qu'elle n'avait pas emporté de valise, mais elle avait pris un manteau de fourrure. Chose étrange, elle ne semblait pas s'être munie d'un sac à main. Au bout d'un quart d'heure de recherches, il remarqua la robe de chambre, jetée sur le lit... et, dans la poche de ce vêtement, il découvrit « sa » lettre...

Le voile se déchirait. La lettre, un faux admirablement fabriqué, se rattachait logiquement au télégramme reçu par Alain le matin et qui, de toute évidence, était également forgé de toutes pièces. Tout était clair, limpide... Il s'agissait d'un complot, d'une machination pour enlever Wanda. On s'était arrangé pour éloigner son mari le plus longtemps possible. Tous ces barrages, sur la route qu'il avait empruntée, qu'il devait obligatoirement emprunter, n'avaient été disposés que pour le retarder davantage.

Atterré, il comprit tout de suite que la personnalité de sa femme était cause de la catastrophe. Ah ! comment avait-il eu l'imprudence de l'emmener en Sylvanie ? Il avait

été trop faible. Il n'aurait jamais dû céder.

Et l'enfant, mon Dieu ! L'enfant !

Une sueur froide coulait le long de son dos, lui glaçant le cœur. Comment faire ? Que faire ? À qui s'adresser ? Qui pouvait lui fournir un indice, l'aider à retrouver sa femme ?

Mais comment avait-on pu découvrir l'identité de Wanda ? Ils n'en avaient jamais parlé à personne. Qui d'autre la connaissait autour d'eux ? Qui, en dehors du personnel de l'hôtel, l'avait vue partir ? N'avait-elle vraiment rien dit à quiconque ?

Tout à coup, un éclair traversa sa pensée. Gisèle ! Mais oui, voyons, Gisèle ! Elle avait dû tenir compagnie à Wanda, elle était sûrement près d'elle au moment de cette mystérieuse sortie. Sans doute était-elle au courant de tout. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Presque rassuré, il descendit en courant au second étage et alla frapper à la porte de sa cousine. Il n'était pas tellement tard : peut-être ne serait-elle pas encore partie pour dîner ?

Il ne se trompait pas, Gisèle était là, au milieu de valises ouvertes et d'un désordre auquel, tout à son angoisse, il ne prit pas garde. Il s'exclama :

– Vous êtes là ! Dieu soit béni !

– Je suis enchantée que ma présence vous cause un tel plaisir, dit-elle avec une certaine ironie. Bonsoir, mon cher. Que vous arrive-t-il ?

– Wanda a disparu !

La jeune femme le regarda avec incrédulité.

– Wanda a disparu ? Que me racontez-vous là ? Elle n'a sûrement pas disparu. Elle est sortie : elle va rentrer.

– L'avez-vous vue aujourd'hui ? demanda-t-il, reprenant espoir.

– Non, pas aujourd'hui...

– Elle est partie hier après-midi avec un inconnu et, depuis, personne ne l'a revue.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Alain, en phrases hachées, dit tout ce qu'il savait : la fausse lettre, le faux télégramme, et cette constatation affolante à son retour. Il montra

lettre et dépêche à Gisèle.

– Eh bien ! dit celle-ci après y avoir jeté les yeux, ce sont des malentendus. Elle va revenir. Vous vous montez la tête, mon pauvre ami.

Le jeune homme bondit.

– Enfin, êtes-vous aveugle ? C'est un complot, cela crève les yeux ! Un abominable enlèvement ! Vous ne comprenez donc pas qu'on s'est emparé d'elle par trahison, qu'on l'a emmenée Dieu sait où ? Et l'enfant, Gisèle ! Pensez à l'état de Wanda ! C'est... épouvantable !

Gisèle jugeait parfaitement la situation. Elle avait fort bien compris. Elle avait assez de mémoire pour se rappeler certaine imprudente conversation...

– Voyons, reprit Alain. À quel moment avez-vous vu Wanda pour la dernière fois ?

– Je ne sais trop... Il y a deux jours, je crois, ou trois... Je suis partie en voyage, invitée chez de charmants amis. Je suis revenue il y a une heure à peine.

Elle se demandait soudain si cette invitation,

faite par des amis de Bolovitch, n'avait pas eu pour but, précisément, de l'éloigner à un moment où l'on désirait que Wanda fût seule. Mais elle se garda d'exprimer cette supposition. Elle possédait une étonnante faculté d'indifférence à l'égard de ce qui ne la touchait pas directement. Depuis son plus jeune âge, elle avait pris l'habitude de chasser de sa cervelle les préoccupations importunes, les responsabilités, les remords, de rejeter loin d'elle tout ce qui l'ennuyait pour ne se soucier que de ce qui lui ôtait utile et agréable. Ce trait de caractère, plus répandu qu'on ne le pense, atteint rarement les proportions qu'il avait prises chez Gisèle. Cet égoïsme complet lui apparaissait comme la meilleure façon de garantir son propre bonheur.

– Comment a-t-on pu savoir, ici, qui était Wanda en réalité ? dit Alain. C'est invraisemblable !

– Bah ! rien ne prouve que vos suppositions romanesques soient exactes, répartit la jeune femme. Vous vous mettez bien inutilement martel en tête. En effet, comment aurait-on pu



connaître son nom ? Vous allez voir : elle va revenir et vous vous serez fait du mauvais sang pour rien. Il ne faut rien dramatiser.

Elle eut un geste qui lui était particulier, comme pour rejeter derrière elle ce souci qui ne lui était rien.

– Vous feriez mieux de venir dîner avec moi. Je suis seule, ce soir...

En vérité, si elle avait entrepris ce voyage à Manquit par jalousie et par esprit de vengeance, son attention était maintenant accaparée par de nouveaux projets. En conséquence, elle secouait, comme des objets devenus inutiles, comme des jouets qui ont cessé de plaire, les ambitions qui avaient été les siennes jusqu'à un tout récent passé. Le mal était fait... tant pis. Cela n'avait pas grande importance. Et d'ailleurs, cette Wanda, on finirait bien par la retrouver.

Alain regarda sa cousine avec découragement. Elle ne comprenait rien à la situation. Il douta, soudain, de son intelligence.

– Non, dit-il, je n'irai pas dîner avec vous. Je

vais aller voir au ministère de l'intérieur et à la légation de France si on ne peut pas m'aider à retrouver ma femme.

– À cette heure ? Mon pauvre ami, vous perdrez votre temps ! Enfin, si cela vous amuse...

Alain sortit de la pièce sans répondre.

Mais la prophétie de la jeune femme devait, hélas ! se réaliser.

Le jeune homme ne trouva personne, ce soir-là, ni au ministère, ni à la légation, et il dut se contenter de tromper son impatience et son angoisse en arpentant les rues de Manquit pendant la nuit entière, dans le faible espoir de découvrir une piste à suivre. Il déposa une plainte au commissariat de police. Un fonctionnaire somnolent l'enregistra sans conviction, puis se réveilla pour devenir ironique.

– Qui vous fait croire que votre femme a été enlevée ? demanda-t-il d'un ton moqueur. Vous me dites qu'elle est partie avec un homme... Elle était peut-être tout à fait consentante !

– Mais, enfin, elle est partie pour me rejoindre,

à cause d'une lettre fabriquée !

– Eh ! eh ! les femmes sont rusées...

Alain, à demi fou de rage et de chagrin, revint à l'hôtel au matin et recommença à interroger tout le monde, sans autre résultat. Puis il étendit son enquête, de rue en rue, chez les commerçants. Il réussit à reconstituer un signalement assez précis de l'homme qui avait emmené Wanda et à trouver la direction prise par la voiture, une auto noire, de marque étrangère. Il parvint à suivre celle-ci jusqu'à une porte du nord de la ville. Mais ce fut tout ce qu'il put obtenir.

Dès que l'heure le lui permit, il courut au ministère de l'intérieur. Il y avait ses entrées, ayant prêté son concours à un concert de bienfaisance sous l'égide de ce département. Presque aussitôt, le chef de cabinet du ministre le reçut. Il l'accueillit à bras ouverts.

– Mon cher d'Arlevé ! Je n'ai pas oublié les émotions de haute qualité que je vous dois. Quel artiste vous êtes ! J'ai hâte de vous entendre à nouveau... sans parler de ma femme, qui est une mélomane enragée !

Il souriait, affable, bienveillant.

Alain répondit par une vague protestation qui prouvait que la musique, pour le moment, était fort loin de sa pensée.

– Mais je bavarde, je bavarde ! s'exclama son interlocuteur. Qu'est-ce qui vous amène ici à une heure aussi matinale ? Ce n'est pas un ennui, je l'espère ! Vous ne paraissez pas avoir trop bonne mine... En quoi puis-je vous être utile ?

Ainsi encouragé, le jeune homme expliqua, nerveusement, le but de sa visite. Sur la physionomie du haut fonctionnaire, un changement s'opéra : le sourire épanoui disparut, les traits se fermèrent, le regard devint distant.

– Tout ceci est fort regrettable... oui, évidemment, fort regrettable.

Le chef de cabinet tapotait machinalement le bord de la table devant lui avec une règle. Il ne paraissait pas extrêmement frappé. On aurait dit qu'il s'attendait à une histoire de ce genre. Et elle ne l'émouvait pas plus que de raison.

– Vous avez des moyens d'investigation à

votre portée, dit Alain, suppliant. Il doit être possible de faire quelque chose !

– Certainement... certainement... j’en référerai au ministre. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver M<sup>me</sup> d’Arlevé, soyez-en certain. Croyez que notre aide et notre collaboration vous sont d’ores et déjà acquises. Mais tout ceci est fort regrettable.

Alain avait l’impression de se heurter à un mur d’indifférence. Il s’impatia.

– Après tout, M<sup>me</sup> d’Arlevé est française, dit-il. Si votre pays ne fait rien pour elle, je serai obligé de m’adresser aux autorités du sien pour obtenir satisfaction.

Le chef de cabinet fixa sur Alain un regard perçant.

– Êtes-vous bien sûr que M<sup>me</sup> d’Arlevé ait toujours été française ? demanda-t-il d’un ton neutre, tandis qu’un sourire indéfinissable apparaissait sur ses lèvres minces.

À son tour, le jeune homme le regarda. Mon Dieu, quelle folie avait été leur voyage ! Mais il

était trop tard, hélas ! pour s'en rendre compte et se le reprocher. Cet homme savait le secret de Wanda. Et bien d'autres aussi, autour de lui, le connaissaient également, sans doute. Comment avaient-ils appris...

Mais qu'importait maintenant ?

– En admettant que M<sup>me</sup> d'Arlevé n'ait pas toujours été française, comme vous dites, reprit-il, décidé à se battre envers et contre tout, elle l'est à présent. En tout état de cause, vous ne pouvez tout de même pas laisser commettre une ignominie sans bouger un doigt ! M<sup>me</sup> d'Arlevé ne s'est jamais occupée de politique, personne n'a rien à lui reprocher. Il faut la retrouver, la retrouver à tout prix ! Il faut que vous m'aidiez, monsieur... Elle... attend un enfant, elle est fragile. Elle est dans un état de grande fatigue.

Le fonctionnaire eut un sourire patelin.

– Mais voyons, cher ami, c'est une affaire entendue ! Je ne vous ai jamais dit que nous ne vous aiderions pas, au contraire ! Toutes les mesures seront prises pour vous donner satisfaction le plus tôt possible. Comptez sur moi.

Et calmez-vous. Notre sympathie vous est totalement acquise.

Il se leva, comme pour signifier que l'entretien était terminé.

Alain, accablé, sortit du ministère. Il était furieux contre lui-même. Il devait reconnaître que s'il voulait retrouver sa femme il s'y prenait comme un enfant. Ce n'était certes pas ses ravisseurs qui la lui rendraient.

Son désarroi était sa seule excuse.

Du ministère, il se rendit à la légation de France. Son chef, M. des Marlières, ne tarda pas à le recevoir. Naturellement, Alain avait eu maintes fois affaire à lui depuis le début de son séjour à Manquit, et une vive sympathie était née entre les deux hommes.

M. des Marlières remarqua aussitôt l'affolement de son visiteur.

– Que se passe-t-il, d'Arlevé ? Vous avez l'air complètement désemparé ! Comment va M<sup>me</sup> d'Arlevé ?

– C'est justement d'elle qu'il s'agit, gémit le

jeune homme en se laissant tomber sur un siège. Ce qui m'arrive est atroce !

Lorsqu'il eut raconté les événements de la veille et de l'avant-veille, et rendu compte de sa démarche, très probablement infructueuse, au ministère de l'intérieur, il conclut :

– Il ne me reste d'autre recours que vous... Je sais que je peux compter sur votre amitié. Ma femme est française, et c'est, après tout, le rôle de la légation de se préoccuper de son sort. Vous m'aidez, n'est-ce pas ?

M. des Marlières, le menton appuyé sur ses paumes, regardait Alain d'un air méditatif. Après un long silence, il parla enfin.

– Mon pauvre ami, je vais vous faire beaucoup de peine, mais il est de mon devoir de vous parler comme je vais le faire. Ne croyez pas un seul instant que je ne veuille pas me mettre en quatre pour vous venir en aide : non seulement j'y suis tout disposé, mais je le ferai avec joie. Je commettrais cependant une véritable escroquerie morale si je vous laissais la moindre illusion sur le résultat de mes efforts.



Le visage d'Alain se crispait d'angoisse. Il poursuivit avec douceur.

– Je ne crois pas que vous saisissiez tout à fait la situation. Ce n'est pas très étonnant, vous êtes un artiste et non un diplomate ni un politicien... Vous habitez dans les nuages et il est difficile et pénible de redescendre sur terre... Il ne faut pas comparer ces petits pays de l'Europe centrale ou des Balkans avec la France.

– Je le sais ! protesta le jeune homme. Mais cela n'empêche pas...

– Cela empêche... beaucoup de choses. Il n'y a pas, en Sylvanie, de stabilité, ni pour le gouvernement ni pour les habitants. Le pays n'a pas encore pris son équilibre. Des mécontents de toutes nuances s'y affrontent, s'y querellent et s'y combattent, plus ou moins ouvertement depuis des années. Exercer ici l'autorité est difficile, et la police est incapable de s'y reconnaître au milieu de ce désordre, d'autant plus que des bandits trouvent leur compte à cet état de choses et profitent du désarroi général pour tirer leur épingle du jeu, c'est-à-dire se livrer à des

attaques à main armée sur les routes et dans les demeures isolées de la campagne.

– J’ai été arrêté trois fois sur la route, hier, par des barrages de police, dit Alain. Je pensais qu’on avait voulu me retarder...

– C’est possible, ce n’est pas certain. Le gouvernement fait ce qu’il peut pour ramener l’ordre. Mais, dans tout cela, que peut faire la légation de France ? On trouve, en haut lieu, qu’elle a déjà trop tendance à se mêler de ce qui ne la regarde pas. De plus...

M. des Marlières, avec un soupir, considéra son jeune interlocuteur.

– Le cas qui nous occupe, mon cher d’Arlevé, est particulièrement scabreux.

Et comme Alain, médusé, lui jetait un regard interrogateur :

– Voyons ! reprit-il, ne jouons pas au plus malin entre nous. Il y a des choses que la diplomatie est obligée de savoir, même si, officiellement, son ignorance est totale. Il était particulièrement dangereux pour M<sup>me</sup> d’Arlevé de

venir à Manquit, ou dans n'importe quel coin de Sylvanie.

– Grands dieux ! Vous savez aussi... ?

– Je sais « aussi », bien entendu, comme vous dites. Cela ne signifie pas que ce soit là le secret de polichinelle, non, mais que le ministre de France et le ministre de l'intérieur de Sylvanie soient au courant, cela fait deux personnes de trop. Et il n'y a pas de raison pour qu'il n'en existe pas une troisième, ou plus, et que justement cette troisième personne, ou une autre, n'ait un intérêt primordial à s'assurer le monopole de la comtesse d'Arlevé. Quand on est la seule et unique héritière d'un grand nom, du plus grand nom, dans un pays en proie aux convulsions politiques, il n'est pas surprenant qu'on devienne le point de mire des aspirants conspirateurs.

– Vous croyez donc au pire ? gémit Alain, terrorisé.

– Pas obligatoirement. Ce que je vous dis là, les hommes qui tiennent la barre ici se le sont dit également, sans doute. Peut-être ont-ils

seulement voulu soustraire la grande-duchesse de Zunski aux ambitions de ceux qui voudraient se servir de son nom et de son prestige.

– Mais... ma femme n'a jamais voulu se mêler de politique !

– « On » a peut-être, justement, voulu éviter que l'envie ne lui prenne de s'y intéresser. Le fait de savoir qu'elle attend un enfant a pu précipiter les choses.

Alain s'était pris la tête à deux mains.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dire que tout cela est ma faute ! s'exclama-t-il. C'est affreux ! criminel ! Comment n'ai-je pas pensé à tout cela ? Comment n'ai-je pas prévu... ?

– Il ne faut pas, forcément, envisager un drame. À mon avis, il s'agit d'une précaution préventive. Il n'est pas dit que M<sup>me</sup> d'Arlevé ait été maltraitée. Personnellement, cela me surprendrait fort.

– Vous me dites cela pour me donner du courage, soupira le jeune homme, mais vous redoutez une catastrophe, j'en suis sûr.

– Sincèrement non. Mais il est de mon devoir de ne pas vous donner de faux espoirs en ce qui concerne le pouvoir de la légation de France en cette affaire. Vous devez comprendre vous-même à quel point elle est délicate... Mais si le personnage officiel ne peut rien, l'ami et son concours vous sont entièrement acquis. Vous pouvez disposer de moi, d'Arlevé, dans la mesure de mes moyens propres, mais je tiens à vous prévenir qu'ils sont faibles.

– Merci, du fond du cœur. Mais je ne voudrais, pour rien au monde, compromettre votre situation. J'estime avoir fait suffisamment de ravages avec mon insouciance.

– Ne vous préoccupez pas de cela. Voici mon adresse personnelle et mon numéro de téléphone. Appelez-moi de temps en temps et, de mon côté, je vous ferai signe si je parviens à savoir quelque chose. Quant à vous... tâchez donc de voir les amis que vous avez approchés ces jours derniers avec votre femme, ceux, évidemment, qui n'ont pas affaire avec le gouvernement. Interrogez-les sur les personnalités que vous avez pu rencontrer

chez eux... Mais soyez prudent. Et tenez-moi au courant.

Alain se retrouva dans la rue, encore plus accablé qu'auparavant.

Il résolut cependant de suivre le conseil de son compatriote.

Il alla rendre visite à un ménage de mélomanes qui avait assisté à tous ses concerts de Manquit et qui avait donné en son honneur la dernière soirée à laquelle il avait assisté avec Wanda.

Mais là, une déception l'attendait. Un cercle d'amis était réuni dans le salon où il fut introduit. Une enquête, même discrète, eût été, dans ces conditions, de fort mauvais goût et peut-être dangereuse. Il fut donc obligé de travestir sa démarche en visite de politesse, répondit évasivement aux questions qu'on lui posait sur la santé de sa femme et, au bout d'une demi-heure, prit congé.

Cette journée harassante s'achevait et une affreuse lassitude s'abattait sur lui. Un

découragement sans bornes lui faisait courber les épaules. Wanda... où était-elle ? Quel désespoir, quelle souffrance, devaient la terrasser à l'heure présente ? L'avait-il donc arrachée, jadis, à sa forêt sauvage pour la perdre à nouveau, et par sa faute ?

Il marchait lentement, écrasé par sa douleur, lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras. Un homme l'accostait, âgé d'une cinquantaine d'années. Son visage rappelait vaguement quelque chose à Alain : sans doute l'avait-il rencontré pendant son séjour.

– Mon nom ne vous dirait certainement rien, lui déclara l'inconnu. J'ai bien vu, à l'instant chez nos amis, que vous ne me remarquiez même pas, et c'est fort compréhensible. Excusez-moi si je vous ai suivi : j'ai été tellement surpris de vous voir encore à Manquit... Je vous croyais parti... je vous espérais parti depuis plusieurs jours déjà.

– Je ne devrais partir que dans une huitaine, dit Alain.

– Même... après ce que je vous avais fait dire ? Après... l'épisode malheureux de l'autre soir ?

Le jeune homme le regarda avec étonnement.

– Ce que vous m’avez fait dire ? répéta-t-il. À quel épisode faites-vous allusion ?

– Voulez-vous dire que madame votre charmante cousine ne... vous a rien raconté ?

– Mais non, dit Alain avec une certaine impatience. Ma cousine ne m’a rien raconté du tout. Et je ne comprends pas...

Son interlocuteur hocha la tête. Il avait l’air contrarié.

– Enfin, dit-il, cela n’a probablement pas grande importance puisque tout semble aller bien pour vous. J’avais dû m’inquiéter à tort... J’aimerais cependant vous parler, mais pas ici, dans la rue. Pourriez-vous me recevoir un moment chez vous, à votre hôtel... si cela ne dérange pas M<sup>me</sup> d’Arlevé ?

– Non, reprit Alain amèrement, cela ne la dérangera en aucune façon.

L’étrangeté des paroles du baron Cornsi – car c’était lui – l’avait alerté. Bientôt, les deux hommes pouvaient converser librement dans



l'appartement d'Alain.

Et le rôle joué par Gisèle, au cours de cette soirée vieille d'une dizaine de jours, éclata en pleine lumière. La responsabilité de la jeune femme était écrasante. Le musicien en fut épouvanté. Il ne parvenait pas à croire à tant de duplicité de la part de sa cousine. Non, il ne pouvait s'agir là que d'une étourderie, certes coupable, et dont les conséquences se révélaient dramatiques, mais Gisèle n'avait pu parler sciemment et la preuve en était qu'elle avait manifestement oublié ses imprudentes révélations. Elle était foncièrement égoïste, certes, mais elle n'était pas mauvaise. Voyons ! la chère petite camarade de son enfance...

« Je l'interrogerai, se dit le jeune homme. J'en aurai le cœur net. »

Il avait oublié sa stupéfaction de la veille devant la dureté de Gisèle. Il était encore, malgré lui, sous l'influence de son charme.

– Je n'ose vous donner de conseils, disait à ce moment le baron Cornsi, mais il me semble qu'il serait sage pour vous de partir sans plus attendre.

Il ne s'est rien produit de fâcheux jusqu'à présent, et j'en suis soulagé plus que vous ne sauriez le croire, mais cependant il ne faut tenter ni le sort... ni les gens mal intentionnés...

Alain lui jeta un regard douloureux. Il connaissait, avec combien d'autres, l'identité de Wanda, et c'était, indiscutablement, un ami...

– M<sup>me</sup> d'Arlevé a été enlevée avant-hier après-midi, murmura-t-il d'une voix morne. Je me tue en démarches vaines pour retrouver sa trace.

– Mon Dieu ! articula le baron Cornsi, consterné.

Anéanti par cette nouvelle, il resta un long moment silencieux.

– Si c'est Bolovitch qui a été l'instigateur de cet enlèvement, dit-il enfin, cela signifie que c'est là un acte... officiel. « On » a su, par lui, que plusieurs personnes étaient au courant de l'existence de Son Altesse, « on » a redouté que les partisans de la famille royale ne s'emparent d'elle... « on » a voulu éviter cela...

– C'est aussi l'avis de M. des Marlières. Il

pense que, peut-être, « on » ne lui a pas fait de mal.

– Je le pense aussi. Mais je crois qu’il serait prudent, dans l’intérêt de Son Altesse comme dans le vôtre, cher monsieur, que vous ne vous agitez pas trop. Moins il y aura de bruit autour de cette lamentable histoire, et mieux cela vaudra.

Mais Alain n’était guère dans l’état d’esprit voulu pour entendre ces sages paroles.

Resté seul, son premier soin fut de se précipiter chez Gisèle.

Il la trouva sur le pas de sa porte, en costume de voyage, une valise à la main.

– Vous voilà ? dit-elle. Je voulais justement vous dire au revoir. Je pars pour quelques jours, ayant reçu une invitation dans un vieux château du Daymonia. M. Bolovitch m’a fait faire la connaissance de son propriétaire, et...

– Bolovitch ? répéta Alain.

– Oui, Bolovitch... c’est un être exquis, poursuivit-elle avec volubilité. Un homme très

cultivé, plein d'esprit, qui gagne beaucoup à être connu. Je suis certaine de faire un séjour délicieux chez ses amis. Lui-même doit venir...

– C'est un être exquis, gronda Alain, les dents serrées, auquel vous avez dit... qui est Wanda. Et c'est à cause de vous, à cause de lui que s'est produit ce drame abominable !

Gisèle ne s'attendait pas à cette accusation. Elle en fut, sur le moment, décontenancée. Et cela équivalait à un acquiescement.

Très vite, elle se reprit.

– Qu'est-ce que c'est encore que cette invention ? Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous dites ?

Elle avait pris un ton supérieur, protecteur, quelque peu méprisant. Mais, cette fois, Alain ne fut pas dupe. Doucement, mais fermement, il la poussa dans sa chambre. Elle résistait, mécontente.

– Vraiment, Alain, vous perdez la raison ! Et moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de vos folies. On va venir me chercher d'un instant à

l'autre.

– Eh bien ! on attendra. Et vous prendrez le temps de me donner des explications, gronda le jeune homme. Et pourquoi avez-vous fait cela ?

– Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ? Je ne comprends rien à ce que vous racontez !

De mauvaise grâce, elle était pourtant rentrée dans sa chambre. Alain en ferma la porte.

– À ce Bolovitch, au baron Cornsi et à d'autres, vous avez divulgué un secret que vous saviez très grave, dit Alain en martelant les syllabes. Vous avez trahi Wanda. Vous avez commis cette monstruosité. Et ensuite, lâchement, au lieu de me prévenir, de me transmettre le conseil du baron, vous vous êtes tue !

– Quelle preuve avez-vous de ces prétendus méfaits ? demanda Gisèle.

Elle le prenait de très haut, mais elle commençait à se sentir gênée et un peu effrayée.

– J'ai rencontré par hasard, tout à l'heure, le

baron Cornsi. Il a été stupéfait de me voir encore ici. Il sort de chez moi.

Alain parlait presque bas, mais sa voix avait quelque chose de métallique, de terrible. Il ajouta, glacial :

– Vous êtes une créature infâme, Gisèle.

L'insulte la redressa, furieuse, enragée d'aveugle colère. Elle comprenait qu'il était désormais inutile de nier, et soudain, perdant la tête, elle crut sauvegarder son orgueil en attaquant.

– Eh bien ! oui ! cria-t-elle, j'ai divulgué le nom de Wanda ! Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Pourquoi me serais-je appliquée à protéger une femme qui a toujours été mon ennemie ? Je ne vous apprendrai rien, Alain, en vous disant que si vous ne m'avez pas épousée c'est à cause d'elle ! Et moi, je vous aimais. Elle s'est dressée entre nous, elle m'a volé ce qui m'appartenait. Que m'importe si elle souffre maintenant ! Elle l'a mérité. Et vous verrez qu'elle reviendra, triomphante, pour me narguer encore !

Il y avait tant de rancune, tant de haine dans sa voix, dans ses yeux remplis d'éclairs, que le jeune homme en demeura confondu. L'horreur le submergeait. Non seulement Wanda avait eu raison, autrefois, de le mettre en garde contre sa cousine, mais elle était restée bien au-dessous de la vérité...

– Êtes-vous satisfait ? ricana la jeune femme. Puis-je m'en aller maintenant ?

– Allez-vous-en. Et que je ne vous revoie plus jamais, murmura Alain. Jamais, vous m'entendez ? Tout est fini entre nous, notre amitié d'autrefois n'existe plus. Vous l'avez assassinée. Que Dieu vous pardonne !... moi, je ne sais pas si j'aurai la force de le faire.

Mais Gisèle n'entendit pas ces derniers mots. La porte, déjà, se refermait derrière elle.

La rage au cœur, le désespoir dans l'âme, Alain reprit le lendemain ses démarches d'aveugle pour retrouver la trace de Wanda.

Par M. des Marlières, il obtint quelques renseignements, mais qui, malheureusement,

n'avançaient pas à grand-chose. La voiture qui avait emporté Wanda avait été identifiée, et son périple, retracé en partie : elle avait suivi la route du nord et était parvenue, d'une façon certaine, à un important carrefour. De là partaient trois grandes routes, l'une en direction des montagnes, l'autre allant à l'Adriatique, la troisième rejoignant le Montballero.

Laquelle des trois avait été empruntée par la voiture ravisseuse ? Il avait été impossible de le savoir.

« Eh bien ! décida Alain, je suivrai ces routes l'une après l'autre, j'interrogerai tous les gens qui demeurent à proximité, tous les paysans, tous les passants, je frapperai aux portes de toutes les maisons. Je retrouverai Wanda ! »

Il se mit en quête d'une voiture. Quand il l'eut trouvée et achetée, au moment même où il se disposait à partir, il reçut une convocation lui intimant l'ordre de se rendre au ministère de l'intérieur.

Allait-on enfin lui donner satisfaction ?



Il fut reçu par le secrétaire du chef de cabinet, ce dernier étant soi-disant empêché.

– Monsieur d’Arlevé, lui déclara-t-il sans ménagements, j’ai le regret d’avoir à vous communiquer que le ministre, apprenant que vous comptez parcourir le pays sans autorisation spéciale, vous prie d’interrompre l’activité déplacée dont vous faites preuve depuis quelques jours.

– Mais, explosa le jeune homme, je veux retrouver ma femme ! Vos services n’ont rien fait pour découvrir le lieu où « on » l’a transportée !

– Vous ignorez ce qu’ont fait nos services. Ce pénible incident est regrettable, mais rien ne vous autorise à vous substituer à notre police.

– Je proteste !

– Dans ces conditions, déclara le secrétaire, sans même relever l’interruption, le ministre se voit dans l’obligation d’établir un arrêté d’expulsion contre vous. À moins que vous ne partiez, de vous-même, d’ici vingt-quatre heures, vous serez reconduit à la frontière.

– Vous dites..., articula Alain, effaré, étranglé d’indignation.

– J’ajoute qu’il serait de beaucoup préférable que vous quittiez ce pays de votre propre gré...

– Mais enfin, c’est inconcevable ! s’exclama Alain. Ma femme disparaît dans des conditions mystérieuses dont tout pays civilisé devrait avoir honte, et vous ne me laissez même pas libre de la rechercher par moi-même ?

– Monsieur, répliqua le secrétaire froidement, vous devriez vous rappeler que vous êtes l’hôte de la Pennsylvanie. Vous y avez été reçu avec de grands honneurs, vous y avez connu d’importants succès...

Il regarda le musicien dans les yeux.

– Vous êtes intelligent, monsieur d’Arlevé. Vous avez dû vous rendre compte des risques que vous preniez en amenant avec vous M<sup>me</sup> d’Arlevé. Ces risques, vous les avez acceptés. On ne gagne pas toujours au jeu.

– Je ne trouve pas de mots pour qualifier votre attitude, murmura Alain, fou de colère.

– Je ne saurais trop vous engager à mesurer vos paroles... et à suivre mes conseils. Dites-vous bien que c'est uniquement en considération de votre nationalité et des services artistiques que vous avez rendus à la Sylvanie que le gouvernement se borne à une mesure aussi anodine à votre rencontre. Mais il pourrait changer d'avis. Prenez demain matin l'avion pour la France, monsieur d'Arlevé, et n'essayez plus de venir dans ce pays. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et le secrétaire disparut derrière une porte, tandis qu'un huissier se présentait pour conduire le jeune homme vers la sortie, avant que celui-ci ait pu réaliser pleinement ce qui arrivait.

Il se retrouva dehors, abasourdi et révolté. Mais il eut tôt fait de comprendre que cette révolte était stérile. Que pouvait-il faire ? Que pouvait-il espérer ?

Par scrupule, il alla prendre conseil de M. des Marlières. Ce dernier ne put que lui répéter ce qu'il lui avait déjà dit.

– Mon pauvre ami, acheva-t-il, obéissez aux

ordres. À quoi servirait-il, à vous ou à la comtesse d'Arlevé, que vous fassiez connaissance avec la prison de Manquit ?

Au matin du jour suivant, Alain, désespéré, hagard, vieilli de dix ans, prit la route du ciel en direction de Paris.

## XVII

Or, Wanda n'était pas morte.

Le dévouement de la vieille Olga, les soins qu'elle prodigua à la pauvre malade, selon les conseils éclairés du prier, et aussi la robuste santé de la jeune femme eurent enfin raison de la fièvre ardente qui l'avait conduite à deux doigts de la mort.

Mais lorsqu'elle revint à elle-même, lorsqu'elle prononça ses premiers mots conscients, regardant autour d'elle avec calme, on s'aperçut que ses souvenirs du passé s'étaient endormis au fond de son cerveau bouleversé par des circonstances trop dramatiques.

Le prier, aidé du frère Itwan et du frère Joseph, essaya en vain de ranimer cette mémoire éteinte, cet esprit, par ailleurs, tout à fait lucide, mais où une faille terrible menaçait de persister à tout jamais.

La jeune femme ne se souvenait plus d'avoir accouché, ignorait qu'elle eût jamais porté un bébé.

Elle accepta pourtant avec joie celui qu'Olga mit entre ses bras en lui disant que c'était son fils. Elle voulait bien le croire, puisqu'on le lui affirmait, mais elle éprouvait, en le serrant contre son cœur, le plaisir qu'un être aimant et tendre ressent devant un petit être adorable et potelé, bien plus que le bouleversement joyeux et profond de la maternité.

Le petit Alain allait sur ses quatre mois. S'occuper de lui, le nourrir, le baigner, l'habiller, le caresser, devinrent les tâches favorites de la jeune femme, dès que sa santé fut suffisamment rétablie pour qu'il fût possible de lui confier l'enfant.

Il avait fallu donner un nom à la jeune mère, car si dans son délire elle avait, en quelque sorte, baptisé « Alain » le petit garçon, rien n'avait transpiré du prénom qu'elle portait avant son arrivée au couvent.

Il fut décidé qu'on l'appellerait Marie. C'est le

nom de la Mère de tous les hommes, c'était celui que portait Son Altesse Royale, la grande-duchesse de Sylvanie, qui avait laissé, non seulement dans son pays, mais dans les contrées voisines, une réputation de grande vertu et de droiture.

Ainsi, les religieux, sans le savoir, mettaient-ils la fille sous la protection de sa mère, dont ils vénéraient le souvenir.

Sans surprise, car les vêtements qu'elle portait lorsque les frères quêteurs l'avaient découverte leur semblaient révélateurs, les moines virent leur protégée, peu à peu, se mettre à lire, puis à écrire et à chanter aux offices auxquels elle assistait. Cette mystérieuse jeune femme avait manifestement reçu une éducation approfondie. Il lui en restait, si l'on peut dire, le mécanisme, lecture, écriture, ainsi qu'une vive aptitude à apprendre et à retenir ce qu'on lui enseignait maintenant.

Ainsi en plus de l'entretien des ornements d'église qui lui avait été confié, sur sa demande, les pères chargèrent-ils la jeune femme de

certains travaux plus intellectuels qu'il lui plut, visiblement, d'accomplir.

Wanda était donc entourée d'estime et d'amitié. Cependant, une nostalgie lancinante ne la quittait pas.

Ses joues demeuraient pâles et son regard triste. Seul le petit Alain, avec ses bras ronds et fermes tendus vers elle, son sourire et ses gazouillements, avait le pouvoir d'adoucir sa peine.

Mais, sans cesse, d'angoissantes questions se posaient à son esprit.

Où était le père du bébé ? Qui était-il ?

Avait-il été un homme tendre et bon et, en le perdant, avait-elle tout perdu ?

Un instinct, chaque jour plus fort, lui répondait affirmativement.

Où était le père du bébé ? Qui était-il ?

Oui, elle avait été une femme aimée, une femme heureuse ; sans quoi, elle aurait ressenti autrement ce qui lui arrivait. Elle n'aurait pas porté au fond d'elle-même ce vague, mais brûlant



regret.

Elle n'avait, d'ailleurs, qu'à regarder l'enfant pour s'en persuader. Il ne possédait aucun trait de sa mère et il était raisonnable de penser qu'il ressemblait à son père inconnu. Or, n'avait-il pas déjà un beau regard franc, de nobles traits ?

Enfin, ce nom d'Alain qui revenait constamment dans son délire, du témoignage même de ceux qui l'avaient soignée, n'était pas prononcé avec crainte, ni haine, mais avec tendresse.

« Alain... Alain qui ? Mais qui ? »

Rien, dans le récit de ceux qui l'avaient sauvée, ne lui rappelait le moindre souvenir.

Les phrases obscures qu'elle avait prononcées alors, et qu'à force d'entendre répéter par ses sauveurs elle avait fini par savoir par cœur, n'apportaient aucune lumière sur sa situation, mais confirmaient l'hypothèse d'un drame.

Désespérément, elle cherchait. Mais elle avait l'impression de rencontrer, au-delà de cet instant où elle avait ouvert les yeux sur la chambre du

couvent, un mur infranchissable où se heurtaient ses efforts.

« Il me semble être née à cette minute-là », soupirait-elle.

Et son mari ? Si un homme l'avait aimée, ne la chercherait-il pas, sans se lasser, jusqu'à ce couvent perdu au fond de sombres et sauvages forêts ?

Mais si une tragédie les avait séparés... qu'était-il devenu lui-même ?

Par moment, le découragement l'écrasait.

« Devrait-elle vivre tout le reste de son existence emmurée vivante dans sa mémoire morte ? »

Le prier l'exhortait à la patience, à la résignation. Sa bonté aidait puissamment la jeune femme.

Il n'était pas sans s'inquiéter, lui aussi, du sort de celle que lui avait confié la Providence. Un moment, il avait songé à publier un appel dans les journaux, en donnant le signalement de la rescapée. Puis, il y avait renoncé. N'avait-elle pas

été victime de quelque machination cruelle ? D'une abominable vengeance ? Elle y avait échappé par miracle. Était-il prudent de signaler sa présence à ses ennemis ? Non, il valait mieux faire le silence. Au moins pour le moment.

Il espérait, malgré tout, qu'un jour la jeune femme recouvrerait la mémoire. Et, ce jour-là, il pourrait agir dans le sens voulu.

Ainsi passa l'hiver, puis l'été, et un nouvel hiver encore. Le petit Alain avait fait ses premiers pas, il commençait à prononcer quelques syllabes. C'était un enfant magnifique.

Wanda adorait son petit garçon. Il était la seule lueur qui brillait dans le douloureux brouillard où elle était enfermée.

Le monastère, dans la paix de ses journées de travail et de prière, ne songeait guère au monde environnant et à son agitation. Mais l'agitation du monde, ou plutôt de quelques-uns de ces habitants, vint un jour se rappeler à lui.

\*

Le banditisme continuait à faire des ravages en Sylvanie. Malgré les efforts de la police et de la gendarmerie, des bandes armées parcouraient le pays, pillaient les demeures isolées, attaquaient même parfois les voyageurs sur les routes. Il leur arrivait de déborder dans les pays voisins. Elles accomplissaient, par surprise, leurs mauvais coups et disparaissaient ensuite dans les montagnes où elles vivaient dans de véritables camps retranchés.

C'est ainsi qu'un matin, une troupe de mauvaise mine, passant devant le couvent, au hasard d'une randonnée, résolut d'y faire une incursion.

Les moines n'étaient pas organisés pour se défendre. En quelques minutes, les portes furent forcées et les grands couloirs silencieux furent envahis par une horde sauvage, qui fit main basse sur tout ce qu'il y avait à prendre, depuis le ciboire incrusté de pierres précieuses jusqu'à la provision de pommes de terre, en passant par les quelques bêtes, volailles, cochons, vaches, élevés

pour la consommation journalière.

Lorsqu'ils eurent rassemblé ce troupeau hétéroclite, les malfaiteurs décidèrent d'emmener l'un des religieux pour en prendre soin.

– Voici l'occasion où jamais de servir à quelque chose !... s'esclaffaient-ils en poussant le Frère Joseph devant eux. Justement, nous avons besoin de main-d'œuvre.

Le prieur, en apparence impassible, entouré de la communauté, priait silencieusement.

Il priait pour que Wanda ne fût pas découverte, pour que l'enfant, caché précipitamment dans un recoin du couvent, fût sauvé de ce danger.

Mais il était dit que le Ciel n'exaucerait qu'en partie la supplication qui montait vers Lui. Le Ciel avait d'autres desseins...

Le petit Alain fut sauvé, mais non sa mère.

Les misérables la trouvèrent au milieu des vieilles femmes qu'elle s'efforçait d'encourager au calme. Ils la traînèrent au milieu du cloître où se trouvaient rassemblés les religieux et le butin

qui venait de leur être volé.

– Eh ! eh ! mes frères, ricana l'un des bandits avec une ironie féroce, on ne s'ennuie pas, chez vous ! Une belle fille, ça ne gêne rien !

Le prieur frémit. Il s'avança.

– C'est une pauvre enfant que la mort a déposée au seuil de notre couvent et que Dieu nous a permis de sauver, dit-il. Elle n'a plus de mémoire et la maladie l'a privée d'une partie de ses forces. Que feriez-vous d'elle ?

– Ma foi, répliqua le chef des agresseurs, à première vue, on ne dirait pas que c'est là une « pauvre enfant » ! Moi, je la prendrais plutôt pour une grande dame déguisée en gueuse !

Le religieux eut une inspiration soudaine.

Si ces hommes croyaient voir en la jeune femme une personnalité importante, peut-être n'oseraient-ils pas l'arracher à ses protecteurs, peut-être la respecteraient-ils.

– Nous avons eu la même impression, dit-il tout bas au bandit. Quand nous l'avons découverte, elle était vêtue richement. Mais elle

n'a conservé aucun souvenir de son nom ni de ses origines.

L'homme eut un rire moqueur. Manifestement, il ne croyait pas à la perte de mémoire de Wanda. Cependant, ce qu'il venait d'entendre lui donnait une idée.

– Eh bien ! si elle ne se souvient de rien, déclara-t-il, d'autres doivent savoir ce qu'il en est et ils la retrouveront aussi bien chez nous que chez vous. Nous la leur rendrons bien volontiers contre un bon dédommagement de nos peines.

– De vos peines ? répéta le moine.

– Parfaitement. Nous allons la loger, la nourrir, cela vaut bien quelque chose ! Allons, en route !

Le prieur, consterné, comprit que son argument ne servait à rien. Il insista :

– Prenez garde : vous saisir de cette jeune femme pourrait vous coûter cher !

– À moins que cela ne nous rapporte une fortune ! répliqua l'autre.

Il prit brutalement Wanda par le bras.

– Marche ! dit-il. Nous avons perdu assez de temps.

La jeune femme essaya de protester, mais sa résistance ne fit qu'accroître la volonté des bandits de la faire prisonnière. Ils espéraient, par la suite, obtenir pour elle une rançon importante. Mais l'intervention du prieur eut cependant un autre résultat.

Le chef se tourna vers ses compagnons.

– Pas de plaisanteries avec cette femme, dit-il. Vous en répondrez tous sur votre tête, et vous savez que je ne badine pas !

Et il ajouta, s'adressant à Frère Joseph :

– Quant à toi, tu es responsable d'elle : si elle nous fausse compagnie, je ne donne pas cher de ta peau !

Le butin fut chargé sur une charrette et la troupe se mit en marche.

À quelque distance du couvent, au bord d'un chemin, elle rejoignit un autre groupe qui attendait. Deux ou trois bandits surveillaient une dizaine d'autres prisonniers, hommes et femmes,



qu'ils avaient dû enlever de la même façon.

Pendant quelque temps, tout ce monde marcha en silence. Le moine et Wanda étaient surveillés de très près. Puis, comme ils suivaient la caravane avec une apparente docilité, on les laissa un peu plus libres de leurs mouvements et ils purent échanger quelques paroles.

– Mon Père, murmura la jeune femme, où nous emmènent-ils ?

– Comment le savoir, ma pauvre enfant ? Dans leur repaire, sans doute.

– Leur repaire ? Mais où cela ?

– Il y a longtemps que ces bandits dévastent la Sylvanie. Officiellement, on en parle peu, mais chacun connaît leur existence. Ils sont établis, à ce qu'on dit, dans les montagnes ou dans les forêts où ils forment de véritables villages.

– Mais, mon Père, nous ne sommes pas en Sylvanie !

– Je suppose que ces sauvages ne regardent pas à travers les frontières.

– Ce n'est pourtant pas facile, remarqua

Wanda.

– Pas facile ?

– Non, et il faut tant, tant marcher... Mais s'ils nous remmènent en Sylvanie...

Soudain, l'espoir brillait dans les yeux de la jeune femme.

– Nous trouverons peut-être des soldats à la frontière ! Ils nous délivreront !

– Qu'est-ce qui vous fait donc espérer cela ? demanda Frère Joseph, qui trouvait ces remarques assez étranges.

Wanda le regarda. Elle avait froncé les sourcils et réfléchissait.

– Je ne sais pas, soupira-t-elle.

Elle se tut pendant un long moment. Elle essayait de retrouver le bref éclair qui avait dicté ses paroles, tout à l'heure. Mais, de nouveau, la brume se refermait sur son esprit. Une grande fatigue l'accablait, comme chaque fois lorsqu'elle sollicitait avec trop d'acharnement sa pauvre mémoire paralysée.

Pour se donner du courage, elle pensa à son petit Alain. Dieu merci, le beau petit garçon ne partageait pas son triste sort. Mais elle avait le cœur déchiré d'être séparée de lui. Et pour combien de temps ? Pour toujours, peut-être !

À cette idée, les larmes montèrent à ses yeux. Frère Joseph, doucement, la réprimanda.

– Ne pleurez pas, ma petite Marie ! Nous sommes entre les mains de Dieu. L'espoir ne doit pas nous abandonner, car nous ne pouvons douter de sa divine bonté.

– Vous avez raison, mon Père. J'essaierai d'être courageuse...

Mais, à chaque pas qu'elle faisait, elle voyait augmenter la distance qui la séparait du couvent et de son fils, et sa peine devenait plus cruelle.

Pendant tout le jour, ils marchèrent. Il faisait chaud déjà et le chemin qu'ils suivaient, à peine tracé, montait rudement. Le religieux, qui connaissait la région, devinait qu'ils allaient franchir la frontière parmi des montagnes presque inaccessibles et que l'espoir formulé par la jeune

femme était vain. À cet endroit particulièrement désolé, aucun soldat sylvanien ne monterait la garde.

Quand la nuit vint, le signal de la halte fut donné. La troupe s'abattit, écrasée de fatigue, sur le sol dénudé. Il ne fut pas question, pour les prisonniers, de prendre la moindre nourriture. Leurs geôliers reçurent de leur chef de quoi apaiser leur fringale, mais aucun d'eux n'eut l'idée de donner un morceau de pain aux malheureux qu'ils emmenaient comme des esclaves.

Wanda n'en pouvait plus. Elle se tourna vers son compagnon.

– À quoi leur servirons-nous, affamés et affaiblis comme nous sommes ? demanda-t-elle. N'auront-ils aucune pitié ?

– N'oubliez pas que ces hommes n'ont plus rien d'humain, mon enfant... et priez, répondit Frère Joseph.

– Mais que veulent-ils faire de nous ?

– Des travailleurs, sans doute... c'est le

moment des récoltes.

– Des esclaves ! murmura la jeune femme en frissonnant.

Le moine la regarda, si belle malgré son affreuse lassitude, et il songea que la pire épreuve, pour elle, ne serait peut-être pas les privations et le travail forcé. Tant que les bandits espéreraient tirer d'elle une riche rançon, ils l'épargneraient, mais lorsqu'ils constateraient que personne ne venait la réclamer, la déception et la colère leur feraient perdre toute retenue.

Son cœur se serrait d'angoisse.

Ils marchèrent encore toute la journée du lendemain. Wanda se traînait. La faim lui donnait des étourdissements, et le moine, à chaque instant, craignait qu'elle ne tombât pour ne plus se relever.

Leurs compagnons et leurs compagnes de misère semblaient mieux supporter cet épuisant voyage. Ils venaient sans doute de contrées reculées de la montagne ou de la forêt et semblaient accepter leur sort avec une morne

philosophie. Ils ne faisaient rien pour se rapprocher du religieux et de la jeune femme. Et cette sorte de méfiance qu'ils montraient rendait encore plus pénible le douloureux voyage.

Quand ce calvaire s'achèverait-il ?

Le soir tombait, lorsqu'au détour d'un sentier, Wanda sursauta.

– Mon Père ?

– Mon enfant ?

– Où sommes-nous ?

– Je ne sais pas. Je ne suis jamais venu aussi loin.

– Ah !... soupira la jeune femme.

Elle avait l'air consterné. Le moine remarqua qu'elle s'était redressée et que son visage creusé par la fatigue prenait une sorte d'éclat étrange.

– Pourquoi êtes-vous déçue que je ne connaisse pas le nom de ce lieu ? demanda-t-il.

– C'est parce que, moi, j'ai l'impression d'avoir vu cet endroit.

Il la regarda avec un intérêt soudain.

– En êtes-vous certaine ?

Mais, déjà, le vague souvenir qui avait traversé sa pensée comme un trait de feu s'estompait, s'effaçait. Elle soupira en secouant la tête.

– Je ne sais pas. Je ne sais plus... Je croyais, pourtant...

Le sentier, brusquement, aboutit à une route ravinée, défoncée, pierreuse, qui n'avait pas dû être entretenue depuis des années. Elle suivait, en serpentant, un clair ruisseau entre des pentes plantées de sapins.

Le crépuscule n'était pas triste comme dans la haute montagne où ils se trouvaient la veille. Il ne semblait pas triste, en tout cas, à Wanda qui regardait sans cesse autour d'elle, avec une sorte de certitude bizarre que quelque chose allait se passer, surgir de l'ombre, quelque chose de très important.

Mais rien ne se passait. Il fallait marcher encore, toujours marcher, avec de pauvres jambes de plomb, des pieds douloureux qui lui faisaient

mal, tellement mal...

– Oh ! dit-elle. C'est comme...

Encore un éclair. Une zébrure brillante dans la brume de son cerveau. Comme quoi ? L'image avait disparu avant même d'être dessinée. Elle n'était peut-être, après tout, qu'une brève hallucination, née d'une trop intense lassitude...

Au bord de la route, fantomatiques dans la nuit tombante, les ruines d'un village parurent. Des pans de murs calcinés, noircis, ceinturés de ronces, de mauvaises herbes. La tourelle lézardée d'une église se dressait, pauvre infirme, vers le ciel.

– Frère Joseph !

– Oui, ma petite fille ?

– Je vous assure que je suis déjà venue ici !

Le désarroi se lisait sur les traits tendus de la jeune femme.

– Essayez de vous rappeler... un nom... une silhouette... que sais-je ? Ce sont parfois les plus infimes détails qui frappent le plus. Si vous êtes venue ici, qu'y faisiez-vous ?



– Mon Dieu... Mon Dieu... Que pouvais-je y faire, en effet ? Que peut-on faire dans un village brûlé, désert ?

Désespérément, elle cherchait. Le moine songea que, sans doute, elle se trompait. Cette élégante jeune femme, vêtue de fourrures de prix, qui était arrivée à demi morte au couvent, ne pouvait avoir vécu dans ce misérable village, même dans son enfance. Peut-être sa raison achevait-elle de sombrer par suite de son épuisement ? Il s'efforça de la calmer.

– Ne vous torturez pas l'esprit, Marie. Si Dieu vous a conduite ici dans quelque secret dessein, il vous éclairera en temps voulu. Gardez les forces qui vous restent pour résister aux jours qui nous attendent. Vivre est un devoir, mon enfant ! Confiez-vous à la Providence.

– À quoi bon vivre, mon Père ? J'ai tout perdu...

De grosses larmes roulaient sur les joues de Wanda. Le découragement l'anéantissait. Ces brusques lueurs, trop vite enfuies, qui revenaient pour disparaître encore, ces étincelles qu'elle

s'efforçait de saisir au vol sans y parvenir achevaient de l'écraser.

– Vous ne savez pas ce que vous réserve l'avenir, dit doucement le religieux. Ayez confiance malgré tout. Abandonnez-vous à la bonté de Dieu.

Frère Joseph, cependant, était très intrigué par l'attitude de la jeune femme. Il semblait qu'en elle un voile voulait se soulever pour lui révéler son passé.

Les épaules courbées, luttant courageusement contre les larmes qui l'aveuglaient, Wanda avançait péniblement.

Et enfin, l'heure de la halte arriva. Elle leva les yeux.

Ils se trouvaient devant une mesure décrépite, environnée d'herbes folles. Elle était à moitié en ruine. Son toit de chaume s'effondrait d'un côté, mais on voyait qu'elle avait, jadis, été aimable et pimpante. Elle devait être inhabitée depuis bien des années.

Wanda s'immobilisa, les yeux agrandis. Puis,

son regard se porta sur les alentours, s'arrêta sur un sapin dont les branches traînaient sur le sol. On eût dit qu'elle cherchait là quelque vision qu'elle s'attendait à voir apparaître.

Mais les bandits poussaient leurs prisonniers vers la mesure. Frère Joseph, prudemment, entraîna la jeune femme, l'arrachant à l'espèce d'extase qui venait de la saisir et dont elle sortit avec un sursaut.

Tous les prisonniers furent entassés dans l'unique pièce du misérable bâtiment. Wanda et le religieux se trouvaient tout au fond, près d'un vieux poêle de faïence démolie.

– Où sommes-nous ? demanda tout bas la jeune femme.

– J'ai aperçu de vastes ruines au loin, répondit le moine sur le même ton. Je crois, d'après des photographies que j'en ai vues, que ce sont là les restes du château ducal de Zunski. Je me doutais bien que nous avions passé en Sylvanie, mais nous avons pris un chemin très détourné, par les montagnes.

– Zunski... répéta Wanda, songeuse.

– Oui, c'est la famille qui régnait sur ce pays autrefois. Vous savez bien ? Nous vous en avons souvent parlé. Nous prions toujours à son intention.

– Et vous m'avez donné le nom que portait la grande-duchesse.

– C'est cela. C'était une femme admirable...

Wanda soupira.

– Je ne comprends pas, mon Père : cet endroit, cette pauvre maison, je les ai vus, j'en suis certaine. Mais quand ? Comment ? C'est terrible...

– Vous êtes peut-être seulement passée ici autrefois, comme vous le faites aujourd'hui, au cours d'un voyage.

– Peut-être, en effet...

Les yeux de la jeune femme allaient du poêle cassé, maladroitement raccommodé et tout noirci de fumée, aux bancs vermoulus qui longeaient les murailles. Des divans défoncés étaient encore, par endroits, recouverts d'étoffe poussiéreuse et

déchirée.

– Enfin ! Dieu soit béni ! murmura le religieux. On va nous donner à manger !

En effet, quelques hommes distribuaient, dans de grossières gamelles, une sorte de soupe. Wanda et Frère Joseph reçurent la leur.

Mais Wanda ne pensait pas à manger. Elle avait glissé une main derrière elle et la passait sur le mur. Elle avait oublié sa fatigue. Assise sur un banc, elle était heureuse d’être là, comme si elle avait remporté une victoire extraordinaire.

La distribution était terminée. Les bandits sortirent de la mesure et en fermèrent la porte. Puis, ils se postèrent tout autour et se mirent à manger aussi.

– Restez à côté de moi ! murmura Wanda au religieux. Ne me quittez pas. Surtout, ne me quittez pas !

– Mangez, mon enfant, conseilla-t-il. Vous en avez grand besoin et, malheureusement, ce n’est pas cette mixture qui vous donnera beaucoup de forces.

– Elle est ignoble. Je ne veux pas manger cette horreur !

Frère Joseph s'étonna. Il lui semblait que le moment était mal choisi pour se montrer difficile.

– Marie, ma petite fille, soyez raisonnable ! Il faut vous résigner. Si vous ne mangez pas ce qu'on vous donne...

– Ça ne fait rien, mon Père. Je vous assure que ça ne fait rien. Ne bougez pas d'ici. De la nourriture, nous allons en avoir tant que nous voudrons.

À la vague lueur de jour qui pénétrait encore dans la mesure, le moine vit la jeune femme si exaltée, si fébrile, qu'il ne voulut pas la contrarier. Sous la fenêtre, il entendait clairement les voix des bandits : si ceux-ci percevaient une bribe de leur conversation, qui pouvait dire ce qui se produirait ?

Cependant, il se mit à surveiller Wanda avec inquiétude, et non sans curiosité.

Elle était visiblement dans un état de tension nerveuse extrême, en proie à une agitation

terrible. Elle tremblait de la tête aux pieds et, dans son visage livide, ses yeux brillaient étrangement.

Au dehors, la nuit acheva de tomber. Les bandits allumèrent quelques lanternes. Ils avaient tous reçu leur pitance et mangeaient encore bruyamment. Massés devant la fenêtre et la porte de la maisonnette, ils ne faisaient aucune attention à leurs captifs qu'ils jugeaient en sûreté.

Peu à peu, d'ailleurs, les autres prisonniers, recrus de fatigue, s'étaient endormis.

Wanda, les mains derrière le dos, tâtait le mur, cherchant quelque chose.

Le religieux, qui observait son manège, se pencha vers elle. Il murmura :

– Qu'y a-t-il qui vous tracasse ?

Elle tressaillit et fixa sur lui des yeux hagards. Elle répondit avec angoisse :

– Je ne sais pas... Mon Père, ne me quittez pas. Ne me quittez pas, surtout !

– Soyez tranquille, mon enfant.

Il ne parla plus, mais continua de la surveiller discrètement.

Les lanternes du dehors éclairaient vaguement la scène. La jeune femme passait et repassait ses doigts sur le mur. Elle éprouvait une impression extraordinaire de connaître ces lieux, de savoir...

De savoir quoi ? Elle ne pouvait le préciser. De son cerveau ne jaillissait pas le plus petit indice, le moindre fil conducteur, et, pourtant, elle savait qu'elle se trouvait à la place précise où elle devait être. Une force instinctive, irrésistible, poussait aveuglément ses mains contre la muraille rugueuse.

Pourquoi ? Qu'y avait-il donc là qu'elle devait trouver ?

Elle faisait un tel effort pour arracher une idée, une image de la brume qui brouillait son cerveau, que la sueur coulait sur son visage. La tension de ses nerfs était telle qu'elle se sentait prête à crier. Elle ne pouvait plus la supporter.

Elle saisit le bras du moine, s'y accrocha et souffla d'une voix à peine perceptible :



– Mon Père... ne me quittez pas... quoi qu'il arrive. Il va arriver quelque chose. Je le sens... je le sens... j'en suis sûre.

Son chuchotement haletant effraya Frère Joseph. Mon Dieu ! allait-elle avoir une crise nerveuse ?

Il jeta un regard anxieux sur le pauvre troupeau affalé si près d'eux. Si les malheureux se réveillaient, s'agitaient, attireraient les gardiens féroces ?

Mais non. Assommés de fatigue, ils dormaient, allongés dans tous les sens. De ce côté, au moins, et pour le moment, il n'y avait pas de danger.

La main crispée de Wanda avait lâché la manche de bure et, de nouveau, explorait la muraille. Vainement...

Un découragement total s'abattit tout à coup sur la jeune femme. Il lui semblait que son esprit s'égarait tout à fait. Que faisait-elle donc, avec ces recherches que rien ne motivait, sinon une impulsion venue sans doute de son imagination,

de cette idée fixe qui l'habitait et lui dictait des actes saugrenus pour retrouver son passé. Elle se privait inutilement de nourriture, de sommeil, qui lui étaient indispensables.

Et s'il y avait quelque chose à trouver, réellement, elle n'y parviendrait pas. Il aurait fallu qu'elle se souvienne... qu'elle se souvienne...

Encore une fois, des larmes désespérées ruisselèrent sur ses joues creusées. Elle n'était qu'une malheureuse à demi folle. Elle ne pouvait rien...

Elle gémit tout bas.

– C'est affreux ! Je ne sais pas et, pourtant, je sais... Je ne trouve rien et je suis sûre qu'il y a quelque chose... C'est affreux !

Sa tête lui faisait mal. On eût dit qu'un étau l'enserrait. Peut-être allait-elle éclater...

Comme malgré elle, ses bras s'allongèrent encore en arrière, ses doigts reprirent leur tâtonnement aveugle.

– Mon enfant, renoncez ! murmura Frère

Joseph. Vous allez vous tuer à la peine, et sans résultat.

Elle allait obéir... elle n'en pouvait plus... lorsque, tout à coup, elle sentit sous sa main une légère proéminence, qui était là tout près, juste derrière son dos, et qui pourtant lui avait échappé jusque-là. Elle exerça une pression... Elle entendit un faible déclic...

Les yeux exorbités, le souffle court, elle attendit, tremblante.

Un pan de muraille, lentement, tourna sur lui-même, s'enfonça derrière elle.

Elle faillit pousser un cri de triomphe. Son instinct ne l'avait pas trompée ! Il y avait bien quelque chose ! Elle serra les lèvres.

Au milieu des ronflements, des grognements des dormeurs et des dormeuses, Wanda, comme hypnotisée, saisit de nouveau la manche du moine dont l'étonnement se transformait en stupeur.

– Vite ! chuchota-t-elle. Venez.

Elle escalada le banc où elle était assise

jusque-là, explora, d'une main devenue assurée, l'obscurité béante qui trouait le mur, puis elle s'y engagea. Ébahi, Frère Joseph l'imita. Sans bruit, ils se glissèrent à travers l'ouverture. Sous leurs pieds, ils sentirent la première marche d'un escalier.

Wanda, maintenant, n'hésitait plus. Elle repoussa doucement le panneau qui se referma aussi silencieusement qu'il s'était ouvert.

Dans l'obscurité complète, le moine sentit qu'elle lui prenait la main. À sa suite, il descendait l'escalier, lentement, avec d'infinies précautions. Il comprenait que la jeune femme agissait, guidée par des réflexes machinaux dont le sens et le but lui échappaient. Où allaient-ils ?

Après la descente, le sol redevint uni sous leurs pieds. Dans l'ombre épaisse qui les enveloppait, Frère Joseph entendit un profond soupir de soulagement.

– Nous sommes sauvés ! Nous ne serons pas transformés en esclaves ! murmurait la voix de la jeune femme avec une allégresse contenue.

– Mais... où sommes-nous ?

– Je ne sais pas...

– Quel est cet endroit ? reprit-il avec douceur.  
Une cave ?

Comme elle l'avait fait si souvent en ces heures douloureuses, la main de Wanda se crispa sur la large manche de bure.

– Je l'ignore, répéta-t-elle. Je sais que nous sommes à l'abri, c'est tout.

Elle passa son autre main sur son front trempé de sueur.

– Je ne sais pas... soupira-t-elle encore.

– Eh bien, répondit gaiement le religieux, qui redoutait pour elle l'état de fièvre aiguë dans lequel elle se débattait, vous savez donc le principal, ma petite enfant. Dites-vous que Dieu a conduit votre main et que, par elle, il a bien voulu accomplir le miracle de notre fuite. Pour le reste, ne vous tourmentez pas : chaque chose vient en son temps. Si nous avons seulement un moyen de dissiper ces ténèbres... Allons-nous continuer notre route ainsi jusqu'à la sortie ?

– Il n’y a pas de sortie, répliqua aussitôt la jeune femme.

– Mais alors ? Où allons-nous ? Vous souvenez-vous de cela ? demanda-t-il, plein d’espoir.

Elle avait vraiment l’air de se souvenir.

Mais Wanda, déjà, perdait le fil fragile de ses réminiscences.

– Je ne sais pas, dit-elle. Je ne me rappelle rien.

Sa voix dénotait un profond découragement.

Frère Joseph résolut de ne plus l’interroger.

Au bout d’un moment, elle lui reprit la main et avança de nouveau, tâtant le mur de sa main libre. Ils marchèrent à petits pas incertains, lentement. Et soudain, ils se heurtèrent à un obstacle. Frère Joseph poussa une légère exclamation.

– C’est la table, dit Wanda sans hésiter. Et le banc...

Le moine, de la main, reconnut l’obstacle. Elle

disait vrai. C'était bien là une table, assez étroite. En la suivant, il constata qu'elle était très longue et que des bancs l'encadraient.

– La table... répéta la jeune femme. Elle peut nous servir de lits, n'est-ce pas, mon Père ? Vous vous étendrez à un bout, et moi à l'autre. Nous serons bien là, en attendant qu'ils soient partis.

– Certainement, ma petite Marie. Et nous nous reposerons enfin.

Le pauvre religieux n'en pouvait plus. L'anxiété, l'émotion des dernières heures, avaient épuisé ses dernières forces.

– Vous venez de subir un grand bouleversement, dit-il. Je suis moi-même bien fatigué. Le plus sage et le plus urgent pour nous est de dormir. D'ailleurs, de toute façon, que pourrions-nous faire d'autre dans cette obscurité ?

– Il y avait de la lumière, dit Wanda.

– De la lumière ? Quand cela, mon enfant ?

Il l'entendit tressaillir, comme si elle s'éveillait brusquement.

– Je ne sais pas, dit-elle avec découragement. C'est vrai, comment y aurait-il eu de la lumière ? Demain, peut-être... au jour. En ce moment, il fait nuit. Vous avez raison, mon Père, maintenant, il faut dormir.

Frère Joseph était partagé entre le désir d'aider Wanda à rappeler ses souvenirs et celui de calmer sa pauvre tête en ébullition, cela dans l'intérêt du petit garçon qui attendait sa mère dans le vieux couvent, dans l'intérêt aussi de la jeune femme.

– Êtes-vous sûre, murmura-t-il, que personne ne découvrira notre retraite ?

– J'en suis sûre.

Elle avait parlé, une fois de plus, avec une certitude sans réplique. Le religieux ne put s'empêcher d'insister.

– En avez-vous une preuve quelconque ?

La jeune femme réfléchit un instant, puis secoua tristement la tête.

– Je ne sais pas, soupira-t-elle.

– Eh bien ! nous verrons cela demain matin, dit le moine avec autorité, imposant silence à sa



compréhensible curiosité. Dormons. Il me paraît tout à fait vraisemblable, en effet, que nous soyons en sécurité.

Ils firent une courte et fervente prière et s'étendirent, chacun à une extrémité de la table.

Le silence tomba entre eux.

Mais, après quelques minutes, la voix de Wanda s'éleva encore, tremblante, pathétique.

– Frère Joseph ?

– Oui, mon enfant ?

– Croyez-vous qu'un jour je me rappellerai qui j'étais, ce que j'étais avant que vous ne me trouviez dans la forêt ?

– Avec la grâce de Dieu, je l'espère, ma petite Marie.

Elle poussa un profond soupir.

– Ah ! je le voudrais tellement ! Si vous saviez, mon Père, comme c'est affreux d'être comme je suis ! Pour moi... et pour mon petit Alain...

– Pourquoi le Ciel, qui vous a sauvée dans la

forêt, n'achèverait-il pas un jour son œuvre ?  
répondit doucement le religieux, plein de compassion.

– C'est terrible, reprit la jeune femme. Par moments, il y en a en moi comme une petite lumière, il me semble que je vois quelque chose... mais, avant que cette chose ne devienne distincte, tout disparaît. Et pourtant, mes souvenirs ne sont pas tout à fait morts puisque j'ai pu vous amener ici ! Ce souterrain, je n'ai pas pu l'inventer ! Je me le rappelais, puisque j'y suis venue !

– Cela paraît certain oui...

– Ce premier détail qui revient... il sera peut-être suivi par d'autres détails, murmura-t-elle. Peut-être que cet horrible voyage m'aidera, en fin de compte.

– C'est fort possible. Mais si vous ne vous reposez pas du choc que vous venez de supporter et de vos fatigues de ces deux dernières journées, vous serez malade et tout ira mal.

Dans l'obscurité, Wanda sourit du ton affectueusement bourru du bon moine. Il parlait

exactement comme s'il se fût adressé au petit Alain.

– Vous avez raison, mon Père. Bonsoir. Dormez bien.

– Merci. Dieu vous garde mon enfant.

De nouveau, ce fut le silence.

Mais aucun d'eux, pourtant, ne trouvait le sommeil aussi facilement qu'ils auraient pu le croire après les émotions et la marche forcée de ces deux jours.

Le religieux, songeur, se demandait ce que signifiaient les mystérieuses réminiscences qui agitaient Wanda. Comment pouvait-elle avoir eu connaissance de ce souterrain, de la manière d'y accéder ? Jusqu'où la conduirait son inspiration ?

La secousse serait-elle assez forte pour réveiller enfin, et complètement, sa pauvre mémoire paralysée ?

Et sur un autre plan, tout aussi grave, et même plus urgent, comment les heures à venir allaient-elles se dérouler ?

Où aboutissait ce souterrain ?

L'air y circulait librement, l'atmosphère y était saine. La table, les bancs, restaient solides : aucune humidité ne les avait endommagés.

Et si la sortie était proche, accessible, pourvu que les bandits ne viennent pas à la découvrir ? La jeune femme semblait sûre du contraire, mais pouvait-on compter sur une assurance que rien ne paraissait étayer ?

Cependant, vaincu par la fatigue, le moine finit par tomber dans le sommeil.

Mais Wanda, elle, demeurait éveillée. Cent questions se posaient à elle. Comment était-elle venue là ? Comment avait-elle deviné qu'une ouverture existait dans ce mur, fait en apparence d'un seul bloc ? Quand était-elle venue là ? Avec qui ?

À toutes ces énigmes, elle ne trouvait aucune réponse.

Elle s'acharnait, pourtant. Pendant des heures, elle tourna ainsi en rond mentalement comme elle avait tourné en rond dans la forêt en une terrible nuit. Une angoisse semblable l'habitait et, comme

alors, les ténèbres ajoutaient à son désarroi.

Soudain, la même force irraisonnée qui l'avait poussée, quelques heures plus tôt, à palper le mur de la maisonnette, l'obligea, pour ainsi dire, à descendre de la table. Elle était en proie, comme précédemment, à une étrange excitation. D'une démarche automatique, elle suivit l'enfilade de bancs.

Elle ignorait le but vers lequel elle se dirigeait. Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'elle ne pouvait plus rester en place.

Ce fut son ouïe, le premier de ses sens en éveil, qui fut alertée. Wanda perçut sur sa droite un bruit d'eau, régulier et cristallin. Sa main quitta le rebord du banc qui lui servait de guide. De nouveau, elle avança et, tâtonnant, parcourut ainsi quatre ou cinq mètres.

L'eau coulait, à présent, tout près... et, comme cela s'était produit là-haut dans la mesure, ses doigts aveugles, mais étrangement sûrs d'eux, cherchèrent quelque chose...

Tout à coup, Wanda sentit une manette sous sa

main. Elle l'abaissa machinalement... et, aussitôt, des ampoules électriques s'allumèrent çà et là.

Elles jetaient une lueur indécise sur le souterrain que la jeune femme examina d'un regard avide.

C'était une longue grotte dont l'extrémité se devinait, lointaine.

Où donc aboutissait-elle ? Wanda n'en savait rien. Cependant, elle était sûre qu'on n'y pouvait entrer que par la maisonnette.

D'où lui venait cette certitude ?

C'était encore un de ces mystères dont elle n'arrivait pas à percer le secret.

Devant elle se trouvaient la longue table, et Frère Joseph, accablé de fatigue, endormi sur cette peu confortable couche. Le long des murs, des rayonnages se succédaient du haut jusqu'en bas.

Sur ses rayons, bien alignés, rangés par catégories, des boîtes de conserves, des chaussures, des vêtements, des armes.

Tous ces objets auraient pu paraître

ahurissants pour qui les découvrait. Ils ne surprenaient nullement la jeune femme.

« Je savais bien que nous trouverions de quoi manger », se dit-elle.

Elle tressaillit encore. Il lui semblait qu'il y avait deux personnes en elle, et que l'une agissait à l'insu de l'autre. Mais elle ne s'arrêta pas à ce problème. Ses yeux se posèrent de nouveau sur le moine allongé, qui ronflait candidement. Quelle joie serait la sienne au réveil ! Quel soulagement il éprouverait devant ces deux nouveaux miracles, la lumière et la nourriture !

Et aussi la possibilité de boire.

Boire !

Wanda sentit brusquement sa gorge sèche et brûlante. Boire !

Avec aisance, sans la moindre hésitation, elle se dirigea tout droit vers un petit bassin fait de briques cimentées où tombait, très vite, ruisselante et murmurante, une eau claire. Avec elle, un air léger pénétrait dans le souterrain.

C'était cette eau, bien entendu, qui permettait

l'éclairage de la grotte. Cela aussi, Wanda le trouvait tout naturel et elle ne songeait pas à s'en étonner.

De ses mains réunies en forme de coupe, elle but avec délices, gravement, en un muet hommage à la Providence qui permettait tout cela.

Avant de se recoucher, elle alla inspecter l'extrémité de la salle. Il lui semblait qu'elle avait maintenant la responsabilité du dormeur qui reposait si paisiblement.

Elle atteignit bientôt ce qui devait être l'amorce d'un couloir donnant accès à l'extérieur. Il était bouché par un amoncellement de terre et de pierres.

Encore une fois, son instinct, ou une étincelle de souvenir, l'avait exactement renseignée.

De nouveau, des « pourquoi », des « si », des « comment », se mirent à tourner dans sa pauvre tête épuisée. Elle essaya encore de forcer sa mémoire récalcitrante à reprendre le pas sur des réflexes machinaux.



Puis elle se souvint des sages conseils de Frère Joseph et décida de dormir, de dormir très vite afin de se retrouver dans les meilleures dispositions physiques possibles pour affronter les jours suivants.

Ils seraient durs : il faudrait marcher encore, interminablement, pour regagner le couvent, ce cher couvent où Wanda avait parfois redouté de finir ses jours. Il lui apparaissait maintenant comme un lieu idéal de bonheur, de sécurité et de paix.

Elle remarqua des divans, disposés contre l'un des murs. Elle s'étendit sur l'un d'eux. Mais elle n'éteignit pas les ampoules, qui continuèrent de jeter sur l'énorme salle leur clarté rassurante. Et enfin calmée, elle s'endormit.

Lorsque, quelques heures plus tard, le moine se réveilla, il fut positivement ébahi de se retrouver dans un endroit éclairé et, ce qui lui semblait un comble, éclairé électriquement !

Il entendait des piétinements, des voix, un tumulte assourdi, étouffé, aisément reconnaissable : les bandits, eux aussi,

s'éveillaient et s'apprêtaient à reprendre leur route. Sans doute constataient-ils que leurs deux plus importants prisonniers leur avaient faussé compagnie... N'allaient-ils pas les chercher, les trouver, peut-être ?

La présence des lumières épouvantait un peu Frère Joseph. Il s'affola en constatant que Wanda n'était plus à sa place, sur la table.

Où était-elle, mon Dieu ? Où était-elle ? Quelqu'un était-il entré là ?

Son habituelle sérénité l'avait abandonné, non pas qu'il redoutât rien pour lui-même, mais il avait grand souci de cette enfant douce et pure dont il avait, une nuit, sauvé la vie.

Il se mit à parcourir la salle à grands pas et il découvrit Wanda endormie.

Grâce à Dieu, en ce qui la concernait, rien de fâcheux ne s'était produit.

Il la secoua doucement pour la réveiller.

– Mon enfant... Ma petite Marie...

Elle entrouvrit les yeux et, pour la première fois depuis bien longtemps, le religieux la vit

sourire, d'un vrai sourire joyeux, et même un peu malicieux.

Il s'étonna de cet optimisme, à son avis prématuré, mais le mit sur le compte du bon repos qui avait dû lui faire tant de bien.

Déjà, elle avait sauté sur ses pieds et se tenait debout, essayant de remettre un peu d'ordre dans ses cheveux emmêlés.

– Mon enfant... murmura le religieux, remarquez-vous ce fait extraordinaire... et insolite ? Il semble que quelqu'un ait pénétré ici durant notre sommeil. Ces lampes allumées sont très inquiétantes... et je crains qu'elles ne nous trahissent. Le moindre rais de lumière filtrant là-haut peut nous perdre.

Wanda se mit à rire. Chose incroyable : elle riait !

– Voulez-vous que j'éteigne, mon Père ? Rien de plus simple.

Elle étendit la main vers la manette et la releva. Les ampoules s'éteignirent.

– Voilà ! dit-elle gaiement. Ce n'est pas plus

difficile !

Le moine s'extasiait.

– Comment avez-vous trouvé cela ?

Wanda soupira.

– Ne m'en demandez pas trop, mon Père. J'ai trouvé cela comme j'ai trouvé l'entrée du souterrain, mais je ne peux pas l'expliquer.

Frère Joseph rendait grâces à Dieu, mais son inquiétude demeurait.

– Peut-être serait-il préférable que nous restions dans l'obscurité ?

Wanda réfléchit.

– Les lampes ont brûlé une bonne partie de la nuit et, si leur lumière avait dû nous trahir, ce serait déjà fait. Je suis d'ailleurs certaine qu'on ne les aperçoit pas de là-haut.

De nouveau, elle éclaira le souterrain.

– Et maintenant, dit-elle, en attendant qu'ils soient partis et que nous puissions sortir d'ici, nous allons manger.

Elle regardait son compagnon par en dessous,

avec, dans les yeux, la petite lueur malicieuse qu'il y avait déjà vue.

– J'ai une faim de loup ! ajouta-t-elle.

Joyeusement, elle fit au religieux les honneurs des provisions qui garnissaient les rayonnages. Ils trouvèrent dans des boîtes métalliques, des biscuits, du pâté, qui n'étaient plus très savoureux. Cependant, ils se délectèrent.

Frère Joseph avisa les équipements, les armes, et remarqua :

– Cet endroit est tout à fait étrange. Que peut-il être ? En avez-vous, à présent, quelque idée ?

– Non...

– La proximité de Zunski semblerait indiquer qu'il s'agissait là d'une cache destinée à héberger et à armer des partisans... mais, sans doute, l'assassinat de la famille royale et la soudaineté du drame l'ont-ils rendue sans objet ?

– Pourtant, dit Wanda, j'y suis venue, moi, sûrement.

– Oui, et ce n'est pas le moins curieux.

– Comment et pourquoi y suis-je venue ? murmura la jeune femme. J’ai cherché, cherché dans ma tête pendant des heures... Mais je n’ai rien trouvé.

– Peut-être, un peu plus tard, vous souviendrez-vous des circonstances qui vous ont amenée ici. Cette nuit, vous avez déjà fait un pas énorme. Vous avez trouvé un fil conducteur.

– Où me mènera-t-il ? dit-elle mélancoliquement.

– Confiance et courage, déclara le religieux, sont deux choses avec lesquelles on soulève des montagnes ! Ne vous épuisez pas en recherches vaines, ma petite Marie. Songez à l’effort que nous allons devoir fournir pour regagner notre bon couvent.

– Est-ce que ce sera possible ?

Wanda retombait dans le découragement.

– Pourquoi pas ? demanda le moine avec bonne humeur.

– Saurez-vous reconnaître la route ?

– Je m’orienterai, puisque je sais où nous

sommes et que je connais la direction que nous devons prendre.

Mais la jeune femme s'inquiétait encore.

– Et si des bandits nous reprennent ? D'autres bandits ?

– D'abord, il n'y en a pas tellement qu'on ne puisse éviter d'en rencontrer; et puis, nous serons prudents. Enfin, je trouverai très vite de loin en loin, des foyers qui nous accueilleront. Allons, petite fille, souriez encore, comme tout à l'heure ! Se montrer trop soucieux en ce moment serait de l'ingratitude envers la Providence qui nous a tant aidés. Pensez aux pauvres diables qui sont demeurés aux mains de nos ravisseurs.

– C'est vrai... murmura la jeune femme. Les malheureux ! Si nous pouvions faire quelque chose pour eux...

– Hélas ! j'y ai songé. C'est impossible. Leur tendre la main serait nous perdre avec eux, sans avantage pour personne. Nous ne pouvons que prier pour eux.

Ils décidèrent d'attendre trois jours avant de se

risquer hors de leur abri. Ainsi les malfaiteurs auraient-ils le temps de s'éloigner assez de la région. Pendant quelque temps, ils entendirent encore des bruits de voix et des piétinements, puis le silence retomba, définitivement.

Cette trêve leur fut bienfaisante. Ils se reposèrent tout à fait, mangèrent à leur faim. Wanda, peu à peu, cédant aux instances et aux conseils de Frère Joseph, renonçait à se tourmenter et à se torturer la cervelle. Elle ne songeait plus qu'à la joie, qu'elle espérait prochaine, de retrouver son petit Alain.

– Savez-vous mon Père, dit-elle lorsque l'instant du départ fut proche, que nous devrions changer de vêtements. Ce serait plus commode pour marcher et ce serait plus sûr. Imaginez que ces misérables aient donné notre signalement aux gens du pays ? Par peur de représailles, on pourrait nous dénoncer si on nous apercevait.

Frère Joseph hésita un moment, puis admit que ce raisonnement était juste et sage.

Ils cherchèrent donc et revêtirent des équipements à peu près à leurs mesures, puis



remplirent deux sacs de montagne de provisions.

Wanda, cependant, était songeuse.

Soudain, elle parla :

– Mon Père... c'est bien votre avis : il est extraordinaire que je sois venue ici, n'est-ce pas ?

– Certainement.

– Et, sans doute, n'y suis-je pas venue seule ?

– Cela semble probable, en effet.

– Alors...

Les yeux de la jeune femme brillèrent, sous l'empire d'une vive émotion. Un espoir soudain se levait en elle.

– Si je laissais une trace de mon passage ? Qui sait ? L'une des personnes qui s'est trouvée ici avec moi peut y revenir. Dans ce cas, elle saurait qui je suis ! Elle pourrait me retrouver... prévenir mon mari !

– C'est une excellente idée.

– Mais que vais-je laisser, qui soit suffisamment évocateur ?

– Si vous écriviez un mot ?

– Mais oui ! Bien sûr ! C'est le plus simple !  
Que je suis sotte de n'y avoir pas pensé !

Wanda chercha et trouva une feuille de papier  
et un crayon.

– Qu'est-ce que je dois écrire, mon Père ?

Le religieux réfléchit un instant, puis dicta :

« Si quelqu'un entre ici et trouve ce papier,  
qu'il vienne au couvent des moines de Saint-  
Étienne, situé dans la forêt, à l'est de Kostow. Il  
accomplira une bonne action et sera largement  
récompensé. »

– Et maintenant, vous n'avez plus qu'à signer.

La jeune femme hésitait.

– Ce n'est peut-être pas la peine... puisque je  
ne sais pas mon vrai nom ?

Frère Joseph hocha la tête.

– Vous avez raison. Cela ne servirait qu'à  
induire en erreur un visiteur possible. Et puis, il  
est plus prudent de rester un peu dans le vague.

D'un commun accord, ils fichèrent le papier

sur la table à l'aide d'un court poignard de chasse.

– Eh bien ! voilà qui est romantique à souhait ! remarqua en riant le bon religieux qui voulait atténuer l'émotion trop forte à laquelle Wanda était en proie de nouveau.

Ils éteignirent les lumières et sortirent à tâtons, comme ils étaient entrés.

Le moine craignait, non sans angoisse, bien qu'il n'en ait rien dit, de grosses difficultés lorsqu'il s'agirait de trouver le ressort destiné à abaisser le mur. Mais Wanda, guidée encore par un instinct ou un souvenir sans défaillance, fit jouer le déclic sans hésitation.

La misérable salle était encore plus malpropre et plus sinistre que lorsqu'ils y étaient entrés.

Mais, au-dehors, le soleil printanier brillait.

Joyeusement, ils allèrent à sa rencontre.

## XVIII

Il n'est pas de douleur, si profonde qu'elle soit, qui ne finisse par céder à l'accoutumance. Il n'est pas de chagrin, aussi violent, aussi sincère qu'il s'avère, qui ne trouve de l'apaisement dans le temps qui fuit. On ne peut pas toujours vivre dans le paroxysme du troisième acte. On ne peut pas indéfiniment supporter une atmosphère de crise aiguë.

Alain d'Arlevé s'était trouvé à deux doigts de la folie. Il avait perdu le goût de l'existence, de la musique. Sa profession, son avenir, sa carrière, ne représentaient plus rien pour lui. Sombrant dans une mélancolie affreuse, il avait pensé à se retirer tout à fait du monde, de ses fastes, de sa vaine agitation.

Puis, peu à peu, la vie reprit le dessus. La vie possède un ressort terriblement puissant, des racines étrangement profondes et vigoureuses. Il

est rare qu'elle ne finisse pas par remporter la victoire.

Enfin, un sûr instinct soufflait au jeune homme que sa femme n'était pas morte, qu'elle était emprisonnée quelque part, mais qu'elle était encore vivante, et probablement son enfant aussi.

Ceci n'était basé sur aucun raisonnement, sur aucun indice, sur aucune logique. Il ne s'agissait là que d'une sorte de prescience, de transmission de pensée. Ce n'était peut-être que le reflet d'un désir indestructible.

Quelque chose avertissait Alain que le tunnel dans lequel il se débattait comportait une issue.

Cette conviction venue peu à peu, chaque jour plus forte, qu'une sorte de pudeur l'empêchait d'exprimer, lui permit enfin de surmonter son désespoir, de continuer à vivre et à lutter.

Mais il n'avait plus d'entrain, la joyeuse activité, l'ardeur de naguère. Son cruel chagrin l'avait replié sur lui-même, plongé dans une sorte d'atonie, d'indifférence. Il était devenu l'ombre du brillant Alain d'Arlevé d'autrefois.

Il reprit ses tournées de concerts à travers le monde parce que, sans le recours d'une occupation, il aurait perdu le courage de vivre et la seule occupation possible pour lui était la musique. Mais le cœur n'y était plus.

Son cœur était près de Wanda, dans ce lieu caché et inaccessible où elle devait souffrir et se morfondre sans lui.

Elle était malheureuse, et par sa faute. Penser cela lui était une torture de chaque instant.

Mais cela ne lui donnait pas le droit de se laisser mourir de regrets et de douleur.

Il se remit donc à parcourir le monde, comme une boule qui roule par la force de l'habitude. Il refit les mêmes gestes, rejoua les mêmes morceaux pour les mêmes publics, écouta les mêmes applaudissements, et tout cela ne le touchait pas. Il traversa sans les regarder les villes familières, montant sur des paquebots, prenant des trains, des avions, comme autrefois, mais machinalement, comme un automate que l'on remonte à chaque étape et qui s'en va un peu plus loin...

Parfois, il repassait par Arlevé, où il retrouvait M<sup>me</sup> de Serdan, de plus en plus vieille, de plus en plus amère. Leurs conversations, réduites au strict minimum, manquaient de chaleur. Il n'avait jamais revu Gisèle, dont sa mère avait peu de nouvelles. L'existence de la jeune femme paraissait être définitivement fixée en Europe centrale où elle semblait voyager beaucoup et se plaire énormément.

Et très vite, Alain quittait la demeure qui lui avait été si chère. Il ne pouvait pas y supporter le souvenir de Wanda, trop présente en ce lieu, trop absente, hélas ! Il avait été trop heureux dans cette maison. Le goût de ce bonheur lui revenait aux lèvres avec une nostalgie insoutenable. Et il fuyait.

Les saisons succédèrent aux saisons. Il y eut un an, il y eut deux ans que Wanda avait disparu. Il y eut tout près de trois ans...

Et puis, un événement se produisit.

Alain venait d'arriver à Vienne. Pour la première fois depuis son malheur, il se décidait à remettre l'Europe centrale sur son programme.

Et ce fut à l'issue de son troisième concert dans cette ville qu'il vit venir à lui un de ses vieux amis, qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps, le baron Kratzagutin. Il lui serra la main avec plaisir.

L'Autrichien fixait sur le jeune homme des yeux incrédules. Il avait entendu dire que le musicien n'était plus le même, mais il n'imaginait pas une telle transformation. Le chagrin l'avait vieilli au point de le rendre méconnaissable.

– Je viens à vous en ambassadeur, dit-il. Vous savez que je me suis toujours beaucoup occupé de musique. J'ai encore élargi mon champ d'action et je préside au mouvement artistique et musical d'une région fort vaste.

– Mes félicitations, dit Alain. Vos compétences en ce domaine méritaient bien cet honneur.

Le baron fit une petite courbette reconnaissante.

– Nous avons décidé, reprit-il, d'organiser un



festival de musique contemporaine au Daymonia, le mois prochain. Si vous consentiez à vous y faire entendre, nous en serions très heureux et honorés. Les dates que vous nous indiquerez sont acceptées d'avance et nous ferons tout pour que votre séjour à Zettine vous soit agréable.

Un séjour à Zettine...

– Vous êtes trop aimable, murmura Alain. Je suis infiniment touché... Je vous remercie de ne pas m'avoir oublié.

– C'est vraiment la moindre des choses ! s'exclama son interlocuteur. Quelle réponse puis-je espérer ?

– Permettez-moi de consulter mon emploi du temps. Je ne le sais pas par cœur... Je vous enverrai un mot dès demain.

– Je vous en prie, envoyez-moi un mot affirmatif !

Alain rentra bouleversé à son hôtel. Cette invitation inopinée le prenait par surprise. L'idée de se retrouver dans un pays si proche de celui où Wanda vivait peut-être encore, la pensée d'être

peut-être si près d'elle et d'en rester cependant séparé, déchaînaient en lui un tumulte de sentiments contradictoires. Il désirait passionnément se rendre au Daymonia et, en même temps, il redoutait d'y affronter trop de souvenirs. Il avait tant souffert qu'il avait peur d'une souffrance supplémentaire.

Durant toute la nuit, il tourna et retourna le projet dans sa tête.

Zettine... Il revoyait la ville endormie où il était entré, tant d'années auparavant, avec Wanda et Maroussia, vêtues comme des bandits de grand chemin et à moitié mortes de fatigue, après cette épuisante et interminable randonnée dans la montagne.

Il se rappelait aussi son voyage solitaire, qui avait précédé celui-là, cette longue marche vers un but problématique... Il l'avait atteint, ce but, malgré les difficultés, malgré les dangers. Son expédition hasardeuse avait été couronnée de succès.

Pourquoi ne la recommencerait-il pas ? Il ne pouvait plus entrer officiellement en Sylvanie,

mais pourquoi n'y pénétrerait-il pas en fraude une fois de plus ? Le destin lui en fournissait l'occasion. Qui sait ? En agissant vite et prudemment, il parviendrait peut-être à recueillir quelques renseignements sur le sort de sa femme ! Sans doute pourrait-il conserver l'incognito pendant quelques jours, le temps de voir les quelques amis sûrs qu'il conservait à Manquit. Ceux-là auraient peut-être appris quelque chose...

Le lendemain, il envoya son acceptation à l'Autrichien.

Et, dès lors, il ne pensa plus qu'à ce voyage. Cela devenait pour lui une hantise. Quelque chose lui disait que ce séjour à Zettine n'était pas un simple effet du hasard. La Chance lui tendait la main.

Un espoir insensé se leva en lui, l'habita pendant quelques jours, avant qu'il ne retombât dans son apathie et son découragement habituels. Hélas ! de quelles illusions se leurrerait-il ! Après tout ce temps, après tout cet affreux silence, comment pouvait-il croire encore au bonheur !

Il en vint à regretter presque d'avoir consenti à prendre part au festival de Zettine.

Mais il avait promis...

Et tandis qu'il se préparait au départ, de nouveau la morne tristesse fit en lui place à l'espoir. Ce voyage, il en profiterait, en tout cas, pour faire une dernière tentative.

Il s'attendait à recevoir, au Daymonia, un accueil chaleureux. Il ne se trompait pas. Il donna plus de dix concerts devant des salles bondées, des assistances délirantes. Ce festival, semblable à tous ceux qui se déroulent dans de nombreuses villes françaises ou étrangères était une nouveauté pour les habitants de Zettine et les enchantait.

Le ministre des Affaires étrangères, voulant remercier Alain de son concours, l'invita fort aimablement, lorsque les manifestations artistiques furent terminées, à se reposer quelques jours à la campagne. Il recevait, pour le compte du gouvernement, les personnalités qu'on voulait particulièrement honorer. Mais l'hospitalité généreuse et large, restait cependant assez simple.

La maison, très vaste, évoquait davantage une grande gentilhommière qu'un véritable château. L'existence y était plutôt rustique et on n'y observait que médiocrement l'étiquette. Chacun pouvait y vivre selon son bon plaisir.

La forêt couvrait la plus grande partie de la région et en était la principale attraction. Les renards et les sangliers y abondaient, permettant de magnifiques chasses à courre.

La saison des chasses venait de s'ouvrir, en ce mois d'octobre frais et sec. Alain arriva à Torkovo-Wlady juste à temps pour en profiter.

À vrai dire, il ne s'en souciait guère. La propriété l'intéressait beaucoup plus par le fait qu'elle touchait la frontière sylvanienne, et le jeune homme cherchait à établir un plan lui permettant de gagner, de là, le pays que, plus que tout, il voulait revoir.

Les invités étaient assez nombreux et Alain passa trois jours à les étudier. L'un d'eux, peut-être, pourrait lui prêter main forte, l'inviter, par exemple, ostensiblement à venir chez lui, et le laissé libre, ensuite, de ses mouvements.

Mais une telle invention devait être inutile.

Par un beau matin, le ministre et ses hôtes se réunirent pour la première grande chasse de l'année. Amazones et cavaliers, chevaux et chiens, s'élançaient bientôt à travers les bruyères, dans la direction des montagnes.

Un cheval arabe, noir comme l'ébène, nerveux et rapide, avait échu au musicien.

Pendant la moitié de la matinée, la chasse se déroula sans imprévu. Le grand air vif, l'équitation qu'il avait toujours pratiquée avec plaisir, rendaient à Alain un peu de son entrain d'autrefois. Il regardait avec émotion ces paysages sylvestres qui lui rappelaient tant de souvenirs.

Peu à peu, il oublia et la chasse et ses compagnons. Il se laissait conduire par sa monture, sans prêter aucune attention à la direction prise ni aux terrains traversés. Il était revenu à son enfance, à sa jeunesse. Il chevauchait au côté de Wanda dans ses montagnes savoyardes.

Cet état de demi-inconscience dura un laps de temps que le jeune homme aurait été bien incapable d'évaluer avec précision. Lorsque, enfin, il réalisa que les appels de la chasse ne résonnaient plus à ses oreilles, il s'émut et regarda autour de lui.

Il se trouvait dans une clairière et la forêt l'entourait de tous côtés. Des sentiers à peine tracés s'ouvraient dans différentes directions, mais il ne savait même pas par lequel il était venu là. Le soleil était déjà haut dans le ciel.

« J'ai dû galoper pendant des heures ! se dit-il. Où est-ce que je peux bien me trouver ? »

Tant bien que mal, il calcula la position du soleil et en déduisit la position probable de Torkovo-Wlady. Le silence le plus total l'enveloppait. Il choisit le sentier qui lui semblait devoir le conduire là où il voulait et s'y engagea au trot.

Au bout d'un quart d'heure, il crut se trouver sur la bonne voie. Le sentier s'élargissait, les sapins se faisaient moins touffus. Le terrain dévalait en pente raide le long d'un torrent qu'il

n'avait pas aperçu à l'aller : mais il était alors si absorbé dans ses rêves et ses pensées qu'il n'avait pas regardé grand-chose.

Le cheval avançait sans hésiter, comme s'il connaissait, de longue date, le parcours.

Soudain, au détour du chemin, Alain déboucha dans une prairie enchâssée entre deux hauts contreforts rocheux. Et là, à demi ensevelie sous une folle végétation, se dressait une masse sombre, noircie, hérissée de tours en ruine et de pans de murs croulants.

Le jeune homme poussa une exclamation. La stupeur le clouait sur place : il croyait être le jouet d'une hallucination.

Le château de Zunski !

Il s'était arrêté, la respiration coupée, n'en croyant pas ses yeux. Son cœur battait follement dans sa poitrine. La tête lui tournait.

Zunski !

Tout le passé se dressait devant lui, avec un goût de cendre et un parfum de chrysanthèmes fanés. Zunski ! La Sylvanie, chère et maudite,



qu'il cherchait comment gagner, voilà qu'il y était arrivé par hasard ! Il avait franchi la frontière sans s'en douter !

Il ne put retenir les larmes qui inondèrent son visage comme un fleuve qui vient de rompre ses digues. Serrant convulsivement la bride de sa monture, il demeura là un long moment, oppressé, éperdu.

Puis il finit par reprendre le contrôle de sa pensée. Ce hasard extraordinaire, comment pouvait-il en tirer parti ?

Un désir irrésistible le prit de revoir les lieux où était né son fugitif bonheur, un désir invincible d'effectuer un pèlerinage là où son cœur n'avait jamais cessé de vivre.

Avec décision, il sauta sur le sol, attacha son cheval à un arbre et se dirigea vers le château en ruine.

Le paysage qui l'entourait n'était qu'une solitude désolée. Seuls, les oiseaux dans les arbres lui donnaient une apparence de vie. On aurait dit que les humains s'étaient définitivement

détournés, avec épouvante, de cet endroit qui avait vu la mort tragique de toute une famille.

Alain traversa rapidement les vestiges du château. Il longea les communs, parcourut le parc, transformé alors en un amas inextricable de ronces, de buissons, de mauvaises herbes. Il descendit le long du mur d'enceinte, gagna ce qui n'était plus qu'un vaste terrain vague et, au bout d'un quart d'heure de marche, se retrouva à proximité d'un bois qu'il connaissait bien.

Au loin, il apercevait les restes calcinés d'un hameau.

Et, enfin, il s'arrêta devant la chaumière.

C'était là qu'il avait vu Wanda pour la première fois. C'était à cet arbre qu'elle avait grimpé... C'était de ce bosquet que Dinga avait bondi sur lui... Dinga qui était morte sans revoir celle qu'elle avait sauvée.

Wanda ! Où était-elle ? Où était son enfant ?

Hélas !... Morts, sans doute, volatilisés, disparus... échappés à un monde impitoyable, peuplé de bêtes fauves, où la vie ne valait pas la

peine d'être vécue.

Lentement, Alain s'avança vers la porte de la pauvre mesure et pénétra à l'intérieur comme un somnambule.

Il faillit reculer d'horreur. L'aspect de la salle était repoussant de désordre et de saleté. La table était renversée, les meubles, les bancs, amoncelés sur le sol couvert de débris. Sur tout cela s'étendait une couche de poussière et les araignées avaient tissé leurs ternes toiles, comme pour voiler tant de crasse et de tristesse.

Le jeune homme fit quelques pas en avant, prudemment, douloureusement, parmi les décombres. Manifestement, quelque chose comme une horde barbare avait séjourné là, saccageant tout. La maisonnette était méconnaissable.

Il avait entendu raconter des histoires, à Zettine. On parlait de bandes de pillards, parcourant les contrées sauvages de Sylvanie, opérant des razzias. Une troupe de ce genre avait dû passer par là.

Et il ne restait plus rien qu'une image outragée du foyer misérable, mais propre, où Maroussia, jadis, lui avait raconté le drame de Zunski, où Wanda le dévisageait, à la lueur du poêle, de ses yeux gris et méfiants.

Les larmes montèrent de nouveau aux yeux d'Alain. Et un besoin impérieux, immédiat, le prit à la gorge, de retrouver quelque chose d'intact, de pur, d'inchangé, qui correspondît exactement à son souvenir, qui ne fût pas pollué, sali.

Et il se souvint du souterrain.

Là, au moins, il retrouverait l'image fidèle du passé.

Là, il pourrait évoquer Wanda dans un décor qui aurait gardé son empreinte, qui n'aurait pas subi la présence sacrilège des vandales. Là, dans le recueillement et le silence, il pourrait penser à sa femme, revivre leur première rencontre, prier pour elle.

Il y avait de grandes chances, en effet, pour que le souterrain n'ait jamais été découvert. Il avait été construit pour les partisans de la famille

régnante, mais il semblait peu probable que le secret ait été transmis, que quiconque ait eu la possibilité de s'en servir.

Mais retrouverait-il le mécanisme ?

Il faisait sombre dans la mesure. Alain ramassa un morceau de papier, en fit une torche improvisée, l'alluma. Il examina soigneusement la muraille, puis jeta sa lumière avec impatience. Le mur était à tel point enduit de noir de fumée, de boue et de poussière qu'on n'y pouvait rien discerner.

Et ainsi que l'avait fait Wanda six mois plus tôt, il passa ses doigts sur la paroi, méthodiquement, de haut en bas... de bas en haut...

Soudain, il sentit l'aspérité qu'il cherchait. Il exerça une pression énergique...

Un déclic se fit entendre. Le panneau bascula. Un trou d'ombre s'ouvrait devant lui.

Posément, il ralluma sa torche rudimentaire et descendit l'escalier, après avoir rabattu le panneau derrière lui.

Au bout de quelques instants, il se tenait sur le seuil de la salle secrète.

À la lueur fumeuse qui brûlait entre ses doigts, il reconnut la longue table centrale, les bancs, les rayonnages qui recouvraient les murs.

Il réfléchit pendant quelques secondes, puis se dirigea vers le bruit d'eau courante qui parvenait à ses oreilles. Il ne fut pas long à retrouver la manette qui commandait la lumière du souterrain.

Religieusement, il regarda autour de lui.

Rien, effectivement, ne paraissait avoir été touché depuis sa dernière visite en ce lieu. Tout semblait être resté dans l'état où l'avait laissé la bonne Maroussia. L'ordre régnait sur les rayonnages. Les bancs, la table, étaient à leur place.

Alain concentra sa pensée, essaya de se représenter Wanda telle qu'il l'avait vue alors, encore enfant mais si précoce, si fière, déjà si femme, dans ce souterrain où il se trouvait seul maintenant, privé d'elle, de sa tendresse, de son amour, de l'enfant qu'elle avait porté. Malgré les

années, malgré les tourmentes, quelque chose d'elle devait subsister ici.

Une grande vague de douleur le submergea.

Probablement, certainement même, hélas ! le froid du tombeau séparait à jamais Alain d'Arlevé de sa femme et de son enfant. C'était folie d'avoir, même un instant, espéré le contraire.

Il tomba sur un banc et pleura longtemps, la tête dans ses mains.

Mais le temps passait. Il fallait se ressaisir et, s'il ne voulait pas provoquer l'inquiétude de son hôte, retrouver le chemin de la propriété qui l'accueillait.

Connaissant la direction de Torkovo-Wlady, il y parviendrait sans doute.

Il se releva et se retourna vers le couloir qui regagnait la chaumière. Il aurait eu, à tout le moins, la triste joie de revoir le décor du passé.

Il étendit la main pour éteindre la lumière...

Et, soudain, tout son être se révolta. S'en aller, c'était pour lui un nouvel arrachement, et

l'espoir, la conviction intime que Wanda vivait, qu'elle l'appelait, revint en lui avec une force extraordinaire. Son arrivée miraculeuse devant Zunski n'était-elle pas la preuve qu'un prodige est toujours possible ? N'y avait-il pas là comme la confirmation d'une volonté mystérieuse, surnaturelle, qui le guidait, le poussait, l'encourageait ?

Son regard revint se poser sur tous les recoins de la grotte, comme si ses yeux avaient voulu s'imprégner de cette vision et ne plus jamais en oublier le moindre détail, et voir, peut-être, au-delà de ce que peut contempler le regard humain, la pensée de Wanda, le silencieux message de son amour.

Dieu tout puissant !

Au milieu de la table, comment ne l'avait-il pas remarqué plus tôt ? Il y avait, fiché droit dans le bois, un poignard.

Et ce poignard, Alain en était certain, ne se trouvait pas là jadis.

Tremblant de tous ses membres, agité par une



crainte irraisonnée, attiré en même temps comme par un aimant irrésistible, le jeune homme s'approcha, saisit l'arme, l'arracha du bois où elle était plantée et prit le papier qu'elle fixait là.

Ses mains étaient agitées par des secousses qu'il ne parvenait pas à maîtriser. Il posa le papier sur la table, se pencha, se força à l'immobilité.

Seigneur ! Non, ce n'était pas possible ! Il était victime d'un mirage, d'un rêve... d'une hallucination ! Ce n'était pas... ce ne pouvait pas être l'écriture de Wanda ! Et, cependant, il la reconnaissait.

Il lut, relut le court message.

« Si quelqu'un entre ici et trouve ce papier, qu'il vienne au couvent des moines de Saint-Étienne, situé dans la forêt, à l'est de Kostow. Il accomplira une bonne action et en sera largement récompensé. »

## XIX

Alain crut qu'il allait tomber, tout tournait autour de lui dans un brouillard cotonneux. Il s'agrippa convulsivement à la table. Le vertige dura plusieurs minutes, à la fois terribles et merveilleuses.

Il ne parvenait pas encore à croire qu'il ne rêvait pas. Il y avait en lui la crainte de se réveiller brusquement, avec son chagrin, sa douleur, son angoisse, auxquels s'ajouterait la déception.

Puis, petit à petit, il reprit le contrôle de lui-même, il retrouva la faculté de penser. Son cerveau recouvrait sa lucidité, remettait un peu d'ordre dans ce qui, en cet instant extraordinaire, n'avait été que des sensations tumultueuses.

Wanda était vivante !

C'était la première constatation qui s'imposait.

Vivante !

Il se répétait cette vérité, s'en imprégnait. Wanda était vivante. Ceci ne souffrait aucune contradiction. C'était là son écriture, sans doute possible. Une écriture nette, certainement d'assez fraîche date.

Elle était donc revenue dans ce souterrain, récemment, il y avait quelques mois peut-être, ou quelques semaines !

Une joie éblouissante s'empara d'Alain. Il avait donc eu raison de ne pas désespérer tout à fait, il avait eu raison de penser que sa femme l'attendait. Son instinct ne l'avait pas trompé. Ce n'était pas en vain qu'il avait attendu jusque-là.

Et quel incroyable concours de circonstances il avait fallu pour qu'ils se retrouvent là tous les deux, à ce bizarre, à ce merveilleux rendez-vous, en ce lieu témoin de leur rencontre. Il était dominé par la sensation profonde que plus rien de fâcheux ne pouvait se produire maintenant. Le monde reprenait un sens ; l'existence, une signification. Oui, il s'agissait bien d'un miracle !

À genoux, Alain en remercia la Providence. Il embrassa pieusement la feuille qu'il venait de trouver. Puis, lentement, il se releva. Il mit la lettre et le poignard dans sa poche. Ensuite, il inspecta minutieusement le souterrain. Il voulait s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas d'autre trace du passage de Wanda.

Il ne tarda pas à découvrir, sur le divan où la jeune femme avait dormi, sa robe déchirée, tachée de boue, un châle. Et, sur un banc, une robe de bure et de larges sandales qui avaient certainement appartenu à un religieux.

La lettre parlait d'un couvent... La présence d'un moine auprès de Wanda s'expliquait. Ils avaient dû fuir quelque danger, se réfugier dans le souterrain... y troquer leurs vêtements contre des équipements plus pratiques et plus anonymes.

Ils avaient dû fuir un danger...

Alain se mit à trembler. Ce danger, y avaient-ils échappé, finalement ?

Une nouvelle angoisse venait lui glacer le cœur.

Il plia la petite robe et la glissa dans la poche intérieure de sa veste de chasse. Puis il reprit ses investigations. Après une demi-heure d'examen, poursuivi mètre par mètre, il constata que nulle autre trace ne subsistait d'une visite ou d'un séjour de sa femme dans la salle secrète.

Il sortit du souterrain. Lentement, il se dirigea vers l'endroit où il avait laissé son cheval.

Il avait repris complètement possession de ses moyens, de son sens critique. Posément, calmement, il se mit à réfléchir.

Il se répéta les termes de la lettre. Et, soudain, il réalisa que le billet n'était pas signé. Pourquoi ?

La crainte, de nouveau, le fit frémir. Puis il haussa les épaules : Wanda, par une affreuse expérience, savait trop bien ce qu'il lui en avait coûté qu'on révélât son nom. Elle avait agi par prudence en le passant sous silence. Son écriture, pour lui, équivalait à une signature.

Elle ne parlait pas de l'enfant...

Il trembla encore, se le reprocha de nouveau. Il avait fallu un véritable miracle pour que ce fût

lui qui vînt lire cet appel. L'enfant, pour tout autre que lui, n'avait pas grand intérêt. Et la prudence, toujours, conseillait la discrétion.

Non, il ne fallait pas se laisser aller à des frayeurs inutiles. Wanda, sans nul doute, avait couru un danger... Ou bien, elle s'était échappée du lieu où on la retenait prisonnière. De toute façon, elle était protégée par un homme, par un religieux. Ses paroles exprimaient sa certitude de gagner le couvent auquel elle faisait allusion. Elle y était aujourd'hui, en ce moment même ! Elle l'attendait ! Il allait y courir, la retrouver enfin, la ramener triomphalement comme un trésor précieux.

Et ce ne serait pas difficile. Le couvent était près de Kostow ? Kostow était situé au Daymonia ! Il suffisait de louer une voiture à Zettine, de se rendre dans la ville indiquée. Là, on le renseignerait sur la position exacte du monastère. Il n'y aurait pas de frontière dangereuse à franchir, pas de risque...

Alain fut pris d'une impatience irrésistible. Ce fut en courant qu'il alla rechercher sa monture.

Celle-ci l'accueillit en hennissant joyeusement. La pauvre bête avait dû trouver le temps long et considérer comme fort insuffisante la maigre pitance que lui offraient les herbes d'automne, sèches et décolorées.

Le jeune homme flatta de la main la croupe de l'animal avec émotion et reconnaissance. N'était-ce pas le cheval qui l'avait amené là, sans que sa volonté, à lui, y fût pour rien ?

Il sauta en selle, en regardant attentivement autour de lui. Il ne s'agissait pas de se laisser surprendre, maintenant qu'il avait acquis cette magnifique certitude. Il ne devait pas oublier que, expulsé de Sylvanie, il n'avait aucun droit d'y mettre les pieds. Il lui fallait quitter le pays au plus vite et sans se faire remarquer.

Mais, apparemment, il n'y avait personne à l'horizon. Avec un peu de chance, il passerait inaperçu au retour comme à l'aller.

Le cheval trottait allègrement, droit devant lui. Il semblait vraiment connaître la route. Comme il allait dans la bonne direction, Alain résolut de se fier à l'instinct de l'animal. Il se pouvait fort bien

qu'il regagnât directement son écurie.

Le jeune homme reprit le cours de ses réflexions. Ce soir même, sous un prétexte quelconque, il annoncerait son départ à son hôte pour le lendemain matin. Il retournerait à Zettine aux premières heures du jour et s'occuperait de trouver une voiture. Si tout se passait bien, il pouvait être à Kostow à l'heure du déjeuner. Et ensuite...

Mais, soudain, il tressaillit. Kostow se trouvait au Daymonia ! Il s'en était réjoui tout à l'heure... À présent, ce fait représentait une nouvelle énigme. Comment, puisqu'elle était hors de Sylvanie, Wanda ne lui avait-elle pas écrit ?

Était-elle prisonnière dans ce couvent ?

Mais alors, pourquoi cette lettre ? Pourquoi cette invitation ?

Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Alain essaya de construire une histoire vraisemblable. Wanda, peut-être, s'était enfuie de Sylvanie, s'était réfugiée dans ce couvent...

Mais, arrivée chez les moines, la frontière



franchie, pourquoi n'avait-elle pas écrit directement à son mari ? Pourquoi n'avait-elle pas été trouver les représentants de France au Daymonia ?

Pourquoi n'avait-elle pas, tout de suite, regagné Arlevé ?

La joie merveilleuse que le musicien éprouvait une heure plus tôt s'assombrit. Il y avait là des détails incompréhensibles, qu'il essayait en vain d'interpréter. Et toutes les explications possibles se contredisaient. Wanda avait négligé les démarches les plus simples, les plus naturelles pour rejoindre son mari. Et elle appelait au secours par un moyen des plus aléatoires. Et si elle ne souhaitait pas reprendre sa place à son foyer, pourquoi était-elle sortie de son silence ?

C'était à se cogner la tête contre les murs !

Ce fut dans cet état d'esprit qu'Alain, tout à coup, se retrouva à l'entrée de l'avenue de Torkovo-Wlady. Une fois encore, il avait passé la frontière sans s'en apercevoir.

Il ne raconta à personne l'aventure qui venait

de lui arriver. Il expliqua qu'il s'était égaré dans la forêt et qu'il avait tourné pendant des heures, cherchant son chemin.

On le félicita de son heureux retour, on le plaisanta un peu de son étourderie, puis on oublia l'incident.

Après le dîner, le jeune homme, avec beaucoup de naturel, exprima son désir de quitter la propriété le lendemain à l'aube. Il avait oublié, déclara-t-il, des rendez-vous importants à Zettine et il devait y retourner d'urgence. Tout le monde pensa qu'un artiste est, par définition, un original, et on ne s'étonna pas de ce qui, chez tout autre, aurait paru pour le moins cavalier.

Alain fit donc ses adieux à ses compagnons, remercia chaleureusement le ministre de l'hospitalité qu'il avait reçue à Torkovô-Wlady, et partit au moment où le jour se levait, le lendemain matin.

Il était à la fois plein d'espoir et d'anxiété.

Il ne lui fallut ni beaucoup de temps ni de grands efforts pour se procurer la voiture dont il

avait besoin. Il était à peine dix heures lorsqu'il prit la route de Kostow.

Mais là, les difficultés commencèrent. Il y avait plusieurs couvents de l'ordre de Saint-Étienne dans la région. Ils étaient tous perdus dans la montagne, dans les contrées sauvages et peu commodément accessibles.

Alain étudia sur la carte les emplacements précis des monastères et décida de se présenter à chacune de leurs portes. La lettre parlait de l'est de la ville... Il commencerait par le couvent qui se trouvait le plus exactement dans cette direction. Ensuite, il essaierait les autres.

Le soir tombait lorsqu'il atteignit l'entrée de la deuxième communauté. Dans la première, sa requête n'avait éveillé aucun écho. Personne ne savait ce qu'il voulait dire.

Il avait décidé de parler prudemment. Wanda, après tout, n'avait peut-être pas révélé son véritable nom. Cela aussi pouvait expliquer l'absence de signature à sa lettre.

À l'appel de la cloche, un petit guichet

s'entrouvrit dans la porte massive. Celle-ci avait dû recevoir des chocs : elle était consolidée avec des barres de fer, mais le bois, par endroits, était strié de longues fentes.

– Que voulez-vous ? demanda une voix.

– Je voudrais parler au prieur de ce couvent.

– Qui êtes-vous ?

Alain n'avait aucune raison de dissimuler son identité.

– Je suis le comte d'Arlevé. Le comte Alain d'Arlevé.

Il entendit une sourde exclamation.

– Vous dites... ? le comte... Alain... ?

– Mais oui : Alain d'Arlevé, le musicien.

Le lourd vantail tourna sur lui-même. Alain se trouva face à face avec un moine qu'une lanterne éclairait vaguement. Le religieux leva le lumignon pour examiner son visiteur. Ce dernier remarqua, non sans surprise, que l'autre sursautait.

– Veuillez entrer, monsieur. Je vais prévenir

tout de suite notre père prieur.

Le jeune homme suivit le moine le long de couloirs sombres et froids. Il se demandait avec angoisse si c'était là, vraiment, que Wanda vivait, ou dans un lieu similaire et tout aussi sinistre.

Il fut introduit dans un parloir sommairement meublé d'une table, de quelques chaises. Un grand Christ de bois en formait la seule ornementation. Le moine alluma une bougie.

– Asseyez-vous, monsieur. Je vais chercher notre père.

Alain obéit, résigné à attendre peut-être fort longtemps. Mais ce fut au bout de cinq minutes seulement que la porte s'ouvrit à nouveau et qu'un grand moine fit son entrée.

Le jeune homme s'inclina profondément et, une seconde fois, se présenta.

– Que puis-je faire pour vous, mon fils ?

– Mon Père... n'auriez-vous pas sous votre toit... une jeune femme...

Alain était si ému qu'il parlait avec peine.

– Une jeune femme de... vingt-cinq ans... très brune... très... belle...

– Il arrive souvent que des réfugiés demandent asile dans tous les monastères de la région, répondit le prieur. Qui peut vous faire supposer que celle que vous cherchez se trouve précisément ici ?

– Mon Père... ceci.

Alain tira de sa poche la lettre qu'il avait trouvée dans le souterrain. Il la tendit au religieux.

– Je connais cette écriture, murmura-t-il. C'est... celle de ma femme. Elle a disparu, mon Père, voici près de trois ans, dans des circonstances mystérieuses. Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu la retrouver. Je la croyais morte, lorsque, par un hasard miraculeux, j'ai découvert ce papier. Et me voici...

Le moine resta silencieux. Alain, anxieux, se prenait pourtant à espérer. Le fait qu'il n'ait pas, tout de suite, reçu une réponse négative, lui paraissait encourageant.

– Vous parlez de circonstances mystérieuses ? dit enfin le religieux.

Alain fit le récit fidèle de l'enlèvement de Wanda. Il raconta au moins ce qu'il en savait. En lui, l'espoir se précisait. Le prieur n'aurait pas posé ces questions sans nécessité ! Il voulait être certain de ne pas avoir affaire à un agent provocateur avant de révéler au visiteur la présence de Wanda au couvent.

– Je ne comprends pas très bien cette histoire, remarqua le religieux. On n'enlève pas une femme sans raison ! Sans un intérêt quelconque ! Vous le savez aussi bien que moi.

Il regarda le jeune homme dans les yeux.

– Et cette raison, vous la connaissez sûrement ! acheva-t-il. Mais vous ne me la dites pas.

Alain considéra le prieur avec surprise. Maintenant, il était certain d'avoir frappé à la bonne porte. Wanda était ici. Mais pourquoi se méfiait-on de lui à ce point ?

Brusquement, la vérité lui apparut. Le prieur

croyait qu'il avait abandonné sa femme, qu'il inventait une fable pour la récupérer après avoir changé d'avis. Wanda n'avait pas révélé son nom, avait gardé secrets tous les détails de sa vie. C'était étrange, mais ce devait être ainsi.

Un long moment, il hésita. Si Wanda se montrait si discrète, elle avait pour cela des motifs. Si, lui, parlait en toute franchise, ne commettrait-il pas une faute grave ?

Et pourtant, s'il ne parlait pas, il le sentait, cet homme l'éconduirait. Il devrait repartir les mains vides. Et Wanda, peut-être, serait définitivement perdue pour lui.

Soudain, il eut une illumination. Wanda ne savait rien des dessous de la tragédie dont elle avait été victime ! Elle ignorait la machination qui l'avait séparée de son mari. Elle était partie à cause d'une lettre signée de lui. Elle avait bien des raisons, hélas ! de douter de lui ! C'était par pure délicatesse, par générosité, qu'elle s'était tue. Comme elle avait dû souffrir !

Et ce moine était le représentant de Dieu. Il avait une physionomie énergique, un regard



loyal. Celui-ci était incapable de trahir. On pouvait lui faire confiance. De toute manière, c'était la seule solution.

– Mon Père, dit-il, je vais vous confier un grave, un très grave secret, je vais mettre entre vos mains la vie même de ma femme. Je m'adresse au prêtre que vous êtes... Oui, il y avait une raison à l'enlèvement de M<sup>me</sup> d'Arlevé ; oui, certaines personnes avaient intérêt à la faire disparaître... car elle est la dernière descendante de la famille grand-ducale de Sylvanie. Son nom de jeune fille est Wanda de Zunski.

Le prier était un homme tenu à l'impassibilité, obligatoirement réfractaire aux émotions des êtres humains ordinaires. Mais, aux paroles d'Alain, il tressaillit violemment. Il était visiblement bouleversé.

– Mon pauvre enfant... dit-il très bas. Mes pauvres enfants.

Alain bondit.

– Voulez-vous dire que... ma femme est... morte ? articula-t-il avec épouvante.

– Non, rassurez-vous, elle va parfaitement bien. Et elle est ici. Vous la verrez tout à l’heure. Mais il va vous falloir un grand courage. Votre femme, mon fils, a perdu la mémoire. Elle souffre d’une amnésie totale. Rien, jusqu’à présent, n’a pu l’en tirer.

Le moine, à son tour, fit un récit complet des événements qui avaient entouré l’arrivée de Wanda au monastère. Tout s’éclairait, maintenant : le silence de la jeune femme n’avait plus rien de mystérieux. Un indicible soulagement gonflait le cœur d’Alain. Wanda avait perdu la mémoire ? Elle la retrouverait ! Rien qu’en le voyant, rien qu’en se blottissant contre son cœur, elle retrouverait le cher passé.

– Et vous me dites que j’ai un fils ! murmura-t-il avec bonheur.

– Oui, un enfant magnifique ! Et il est votre portrait frappant. Le portier vous a reconnu immédiatement pour son père et je n’ai pas eu une hésitation lorsque je vous ai vu. Mais cet abandon d’une femme jeune et tout près d’être mère, en pleine nuit, dans une forêt sauvage, me

paraissait plus que suspect. Pardonnez-moi de m'être méfié de vous. À présent, je comprends tout... Mon Dieu ! dire que nous avons donné un aussi pauvre asile à son Altesse Royale !

– Mon Père, supplia Alain, ne pourrais-je la voir ?

– Certes, mon fils... Mais ne vous faites pas d'illusion. J'ai grand-peur qu'elle ne vous reconnaisse pas. Attendez ici un moment : je vais la faire prévenir doucement.

Le prier sortit et les minutes s'écoulèrent. Pour Alain, ce n'était pas des minutes, mais des siècles.

Comment trouverait-il Wanda ? Comment serait l'enfant, son enfant ? Est-ce que vraiment le fait de le revoir ne suffirait pas à réveiller le cerveau meurtri de la jeune femme ?

Combien avait-elle dû souffrir pour être réduite à cet état ! Et pendant ces épreuves atroces, elle était seule, il ne se trouvait pas à son côté.

Il s'était passé tant de choses, tant de temps

depuis leur séparation tragique. Alain le réalisait tout à coup. Il allait se trouver devant une femme entièrement différente de celle qu'il connaissait. Et pour elle, il serait un étranger : il avait tant changé, tant vieilli depuis son affreux chagrin. Entre elle et lui, une sorte de crevasse s'était ouverte, béante, et elle risquait de ne jamais se combler.

Il fut saisi d'un tremblement nerveux, très proche de celui qui l'avait pris au moment où il tentait de lire le message de Wanda dans le souterrain. Il dut faire un effort surhumain pour conserver un visage normal.

Les minutes, lentement, se traînaient...

Et soudain, la porte s'ouvrit. Wanda, tenant par la main le petit garçon, parut dans l'encadrement. Derrière elle se tenaient le prier et Frère Joseph, anxieux.

Ce fut une minute d'intense émotion. Sans un mot, Alain et Wanda se regardaient.

Alain, éperdu, contemplait sa femme, admirait sa beauté plus grave, plus mûre. Son corps avait

pris une allure plus pleine et plus dégagée, moins liliiale. Son aspect avait quelque chose de sculptural et de majestueux. Et combien la jeune femme était touchante, avec ce petit garçon tout rose et tout frais, qui restait contre elle, interdit, comme pénétré du drame qui se jouait devant ses yeux innocents.

Le regard de Wanda avait immédiatement accroché celui d'Alain. C'était un regard profond, pathétique, presque suppliant. Mais il avait quelque chose de lointain. On aurait dit que la jeune femme regardait son mari à travers une glace, comme si l'épaisseur d'une matière infranchissable, quoique transparente, l'eût séparée de lui.

Et dans ses yeux, Alain lut l'émotion, l'espoir, puis la déception et la détresse qui se succédaient. Son cœur se serra. Il comprenait qu'elle ne l'avait pas reconnu.

– Wanda... mon amour ! murmura-t-il tendrement.

Alors, elle sourit. C'était un sourire délicieux, mais il y manquait une sorte d'étincelle

intérieure. Wanda n'était pas délivrée.

Elle s'avança, pourtant, vers les bras qui s'ouvraient pour elle. Et Alain la reçut, la serra en tremblant contre lui. Elle ne le quittait pas des yeux. Son beau visage grave levé sur lui, elle mit ses bras autour du cou de son mari et leurs lèvres se joignirent.

Alain crut qu'il allait défaillir. Il eut l'impression que sa vie entière passait à travers ce baiser.

Mais lorsque, enfin, leurs bouches se séparèrent, le jeune homme sentit, avec une force de vérité indiscutable, que le mur, ce mur invisible, mais inviolable, se dressait toujours entre eux.

Les bras de Wanda retombèrent.

Une joie extasiée, un espoir étincelant, s'étaient levés en elle lorsque, tout à l'heure, Frère Joseph était venu lui dire que son mari était là. Son mari ! Il était venu, attiré par le message laissé dans le souterrain ! Il venait la chercher, il venait lui rendre son nom, son passé, il lui

apportait la liberté !

Ah ! sûrement, en le voyant, elle se rappellerait tout. Elle redeviendrait elle-même.

Et elle s'était élancée, prête à tomber dans les bras de son amour...

Le petit Alain était à tel point le portrait de son père que Wanda n'avait pas eu une hésitation. L'homme qui était là, tremblant, bouleversé, était bien son mari. Et il l'aimait, c'était écrit sur son visage ardent et tendre, dans les yeux qu'il fixait sur elle. Il était très beau, il semblait très bon. Elle aussi avait dû l'aimer passionnément. Elle était prête à l'aimer encore.

Mais il ne lui rappelait rien. C'était comme si elle le voyait pour la première fois...

Elle espérait encore, cependant. Il allait la prendre dans ses bras, il allait l'embrasser et là, sûrement, elle se souviendrait ! Ce serait le choc psychologique qui secouerait sa mémoire endormie, qui déchirerait le voile de brume répandu sur son cerveau.

Et maintenant, elle se retrouvait emmurée

comme avant, ignorante du passé, étrangère devant cet Alain vers lequel la portait instinctivement son cœur, cet Alain qui était son mari et dont elle ne se souvenait pas.

Courageusement, elle lutta contre les larmes qui montaient à ses yeux. Elle se força à sourire encore. Il devait tant souffrir, cet homme qui l'aimait !

Alain, pour masquer son désarroi, s'était tourné vers son fils. Il le souleva dans ses bras, le couvrit de baisers. Et guidé par un instinct irréprouvable, l'enfant répondit à ces transports de tendresse paternelle avec une spontanéité touchante.

Bouleversée, Wanda contemplait ce spectacle.

Le père et le fils, en quelque sorte, se reconnaissaient. Ils seraient heureux l'un près de l'autre. Mais elle ? Y avait-il encore dans la vie un peu de vrai bonheur pour elle ?

Elle sentit une main se poser sur son épaule. Elle se retourna. Le prier était à son côté. Une compassion infinie éclairait son regard.



– Espérez en Dieu, mon enfant, murmura-t-il.  
Dieu, dans sa bonté, peut tout...

## XX

Alain d'Arlevé fut l'hôte du couvent pendant la journée du lendemain. Inlassablement, le jeune homme racontait à sa femme son enfance, sa jeunesse, égrenait pour elle tous les souvenirs de son passé.

Et tout cela, pour Wanda, ressemblait à un conte, extraordinaire et merveilleux, qu'elle écoutait comme on écoute une histoire, mais qui n'éveillait en elle aucun écho. Alain, la voyant s'assombrir, devinait la peine qui la rongait.

– Ne te désole pas, ma chérie, lui dit-il. Nous allons retourner en France, nous verrons là le plus grand psychiatre d'Europe. Il saura comment te soigner, comment ressusciter ce qui dort dans ton cerveau.

Elle lui sourit.

– J'ai confiance en toi, murmura-t-elle.

Et c'était vrai. Elle ressentait auprès de lui une étrange et douce impression de sécurité totale. Elle éprouvait, en sa compagnie, une joie profonde. Son cœur l'avait reconnu.

Au matin du jour suivant, ils prirent congé des moines. Ceux-ci pleuraient en disant adieu à celle qu'ils considéraient comme leur fille, confiée par la Providence. Ils serrèrent dans leurs bras le petit Alain.

Puis, Wanda monta en voiture auprès de son mari. Un nouvel épisode de sa vie commençait. Elle ne l'abordait pas sans appréhension.

Ils ne s'arrêtèrent que fort peu à Zettine, tout juste le temps d'acquérir un costume de voyage correct pour la jeune femme et l'enfant. Puis, ce fut le retour en France, l'arrivée à Paris.

Tout, pour Wanda, était nouveauté et surprise. Tant bien que mal, elle dissimulait ses étonnements. Elle sentait que c'était là une épreuve presque insurmontable pour son mari. Elle se montrait docile, soumise, tendre, elle essayait de sourire.

Mais Alain savait bien qu'elle souffrait, et il souffrait, lui aussi. Malgré leurs efforts à tous les deux, malgré la tendresse infinie qu'il éprouvait pour elle, il comprenait qu'il était à son côté comme un inconnu. Et c'était pour lui une douleur peut-être encore plus cruelle que toutes celles qu'il avait endurées jusque-là.

Par contre, son fils était pour lui une source sans fin de découvertes et d'émerveillements. Le petit garçon commençait à parler couramment, il s'intéressait à tout, faisait sans cesse des remarques amusantes, posait une infinité de questions. Alain lui répondait sans se lasser.

Il conduisit sa femme chez le psychiatre, l'y ramena chaque jour. Le praticien parlait longuement à Wanda, l'interrogeait, essayait de rallumer dans son esprit l'étincelle éteinte. Mais ses efforts demeuraient vains.

– Je crois, dit-il un jour à Alain, que ces séances ne servent à rien, cher monsieur. Votre femme est sous le coup d'une amnésie grave, causée par un choc psychologique terrible. Il faudrait un autre choc, aussi violent, pour l'en

délivrer. Et ce choc, comment le provoquer ? J'ai peur que, seul, le hasard puisse nous être de quelques secours. Le hasard... et la patience.

Un affreux découragement s'empara du jeune homme. Le hasard ! Il ne pouvait compter que sur le hasard ! Autant dire que Wanda resterait toujours cette ombre d'elle-même qu'elle était devenue. Et pourtant, le hasard était intervenu plusieurs fois, déjà...

Prolonger le séjour à Paris devenait sans objet. Alain décida d'aller s'installer à Arlevé. Là dans ce cadre tellement familier, Wanda retrouverait peut-être son âme.

Du reste, il était facile de voir que l'agitation de Paris ne lui plaisait guère. Elle était sauvage, redoutait la rencontre de ses semblables. Elle ne le disait pas, mais son mari le devinait. Revoir des personnes qui la connaissaient et qu'elle ne reconnaissait pas la torturait. À la campagne, dans la solitude et le calme, elle aurait au moins la paix.

Fiévreusement, il prépara leur retour sous le toit de ses ancêtres.

Il avait une idée, un plan. Il en organisa minutieusement la réalisation. Il y eut entre lui et Justin, le chauffeur qui était toujours à Arlevé, de longues et nombreuses conversations téléphoniques.

En même temps, il annula tous ses contrats. La musique, les concerts, n'existaient plus pour lui. Il n'avait plus qu'un souci : sa femme. Et un vrai bonheur : son fils.

Ils débarquèrent en Savoie par un jour de janvier.

L'arrivée dans ce qui avait été le nid de leurs amours fut encore une déception douloureuse pour Wanda. Certes, elle admira vivement le château, le parc, apprécia le décor montagnoux qui lui rappelait celui du couvent. Comme toujours, lorsqu'elle se retrouvait dans ce qu'on lui disait être le décor de son passé, elle examina attentivement chaque détail, avec un désir désespéré d'en arracher quelques bribes de souvenir. Alain, bouleversé, suivait sur son visage ses efforts et leur inutilité.

M<sup>me</sup> de Serdan ne leur fut d'aucun secours.

Elle ne sut que lever les bras au ciel en entendant, de la bouche d'Alain, le récit des malheurs de sa jeune femme, et intervenir maladroitement auprès de cette dernière, sans autre résultat que de la révolter. Wanda avait oublié ses démêlés avec la baronne, mais leur antagonisme reparaisait avec leur première entrevue.

– On croirait ! dit la jeune femme à son mari, qu'elle pense que je fais exprès de ne rien me rappeler ! Et pourtant... Ah ! j'essaie pourtant de toutes mes forces ! Mais je ne peux pas... je ne peux pas...

Elle était prête à pleurer. Alain la prit dans ses bras et la berça comme une enfant. Il espérait encore dans la réussite de son plan. Il décida d'effectuer, tout de suite, ce qu'il considérait comme la dernière tentative.

Il neigeait au-dehors. Il faisait un de ces temps où l'on désire seulement rester bien au chaud, pelotonnée au coin du feu, en regardant le mauvais temps se heurter aux fenêtres closes.

Combien de journées semblables à celle-là avaient-ils passées naguère, ensemble, pendant

leur merveilleuse lune de miel ! Des journées pendant lesquelles tout ce qui n'était pas « eux » était aboli, des journées où ils oubliaient la fuite des heures, le monde, où il n'y avait plus de réel que leur amour.

Était-il possible que tout cela ne revînt jamais ?

Posément, avec minutie, Alain avait préparé une mise en scène. Il avait profondément réfléchi et mis à l'œuvre sa mémoire avec une acuité extraordinaire.

Dans la chambre occupée par Wanda et lui pendant leur lune de miel, il avait fait disposer chaque détail exactement tel qu'il était le soir de leur mariage. Avec les plus grandes difficultés, il s'était procuré une immense gerbe de roses blanches et une corbeille de lilas et de lis semblables à celles qui fleurissaient la pièce en ce jour mémorable.

Laissant un instant Wanda dans la nursery qui avait été installée à l'improviste, Alain alla inspecter le théâtre de son bonheur. Justin avait fidèlement exécuté ses ordres. Tout était prêt : les



fleurs, les meubles, les tentures. Tout était rigoureusement pareil à ce soir vieux de près de cinq ans, la chambre était telle que s'il l'avait quittée la veille ou le matin.

Wanda y avait été si passionnément heureuse ! Il était impossible qu'elle ne la reconnût pas !

Le cœur battant à se rompre, plein d'un espoir ressuscité, Alain alla chercher sa femme.

– Viens, dit-il tendrement, je veux te montrer quelque chose.

Elle le suivit docilement, comme de coutume. Il ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser entrer.

La jeune femme regarda autour d'elle. La même expression attentive, qu'elle avait lorsqu'elle tentait de secouer l'apathie de sa mémoire, se répandit sur ses traits.

– Wanda, ma chérie... reconnais-tu notre nid ?

Le regard de Wanda continuait de fouiller la pièce avec intensité.

– Mon amour, reprit le jeune homme, frémissant, ne te souviens-tu pas de moi, de nous, ici, le soir de notre union ? Là, nous avons été

l'un à l'autre ! Là, nous avons été tellement heureux !

Elle regardait toujours. Il vit son visage se tendre, se crispier. Puis, une tristesse désespérée envahit ses yeux.

Sans dire un mot, elle s'approcha de lui, posa sa tête sur sa poitrine, tendit ses lèvres. Les larmes coulaient sous ses paupières baissées.

Et, sur ce visage douloureux, il lut son échec.

Il la serra contre lui, désespérément. L'angoisse étreignait son cœur. Il perdait tout espoir. Si là, elle ne se rappelait rien, alors elle ne se rappellerait jamais. Son âme était perdue pour toujours, pour lui, pour elle.

– Wanda ! gémit-il, essaye de te souvenir !

– Ah ! dit-elle, je le voudrais, je le voudrais tant ! Mais je ne sais pas, je ne sais rien. Rien ! répéta-t-elle, comme dans un monologue sans issue. Tu me dis que tu es mon mari, et je le crois, mais je ne le « sais » pas par moi-même. Tu me dis que nous avons vécu ici, mais je n'en ai aucun souvenir. Il me semble que je suis

enfermée dans une tour et je ne trouve pas la porte pour en sortir. Et je le voudrais, pourtant, je le voudrais ! Oh ! mon Dieu, je sens que je finirai par devenir folle !

Elle s'accrochait à son mari dans un paroxysme de chagrin. Et devant cette détresse qui rejoignait la sienne, Alain avait le cœur déchiré. Domptant pour elle son chagrin, il l'entoura de ses bras.

– Ne te désole pas, ma chérie, dit-il tendrement. Qu'importe, après tout ? Nous sommes ensemble, nous avons notre beau petit Alain, je t'aime. Et toi ?

– Je t'aime aussi, dit-elle très bas.

– Oublions ce passé qui se refuse à toi. Ne songeons plus qu'au présent. Et à l'avenir. Ne pleure pas, mon amour.

– Je voudrais tant que tu sois heureux, murmura-t-elle.

– Je serai heureux. Je suis heureux.

Mais elle savait bien qu'il mentait. Et elle aussi ne pouvait être heureuse avec ce trou noir

qu'elle sentait en elle, qui ne l'avait jamais quittée depuis qu'elle était incapable de se souvenir de quoi que ce fût, ce vide affreux qui lui faisait mal comme une blessure toujours à vif.

Enlacés, ils sortirent de la chambre. Alain était affreusement las. Il avait tant espéré ! Il aurait voulu oublier, tout oublier, recommencer l'existence à cet instant qui aurait pu être si doux. Mais lui ne pouvait pas retrancher le passé de son souvenir.

Et, à ce moment, ce fut la vieille habitude du travail quotidien d'autrefois qui remit inconsciemment ses pas dans les pas de jadis, qui l'amena, tenant toujours Wanda contre lui, devant la porte du salon de musique, la lui fit ouvrir. C'était là son domaine à lui, son refuge. Son désespoir l'y ramenait.

Machinalement, il s'avança vers le piano, en souleva le couvercle.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda la jeune femme. Un orgue ?

Elle ne connaissait plus, en fait d'instruments,

que celui qu'elle avait vu dans la chapelle du couvent.

– C'est un piano, dit-il. Tu aimais beaucoup la musique, autrefois.

Rêveusement, elle répéta :

– La musique... un piano...

Soudain, Alain sentit sur son bras la main de la jeune femme se crispier légèrement. Il se tourna vers elle : elle avait les traits tendus, le regard perdu, presque inconscient.

Une inspiration fulgurante traversa l'esprit du jeune homme. Au moment où son espoir sombrait dans un naufrage sans rémission, cette idée se présentait à lui comme une bouée de sauvetage.

Mais il n'avait pas le courage de se mettre au piano, il ne se sentait pas la force de jouer. Il savait que s'il posait ses doigts sur les touches, il se mettrait à sangloter. La musique, sa musique, en ce lieu, était trop intimement liée à son amour.

Sur l'instrument était posé un électrophone. Il y avait un disque sur le plateau... sans doute l'enregistrement de l'un de ses morceaux favoris.

Il ne se rappelait plus lequel. Mais il fallait que Wanda entendît de la musique, tout de suite. Elle l'attendait visiblement, avec une sorte d'angoisse. Alain mit le contact.

– Écoute...

Il tremblait de la tête aux pieds.

Et, doucement, tendrement, les premières notes jaillirent. Le jeune homme tressaillit.

Car il entendait cette mélodie que Wanda, jadis, avait notée avec tant de soin, avec tant d'amour, tandis que le musicien improvisait cette mélodie dont elle s'était souvenue par la suite, qu'elle avait apprise à jouer elle-même, qu'elle lui avait jouée au soir de son retour à Arlevé. C'était cette mélodie, dédiée à elle, qui avait résonné triomphalement pendant leur messe de mariage.

Il l'avait fait enregistrer deux ans plus tôt. Il l'écoutait souvent, le cœur déchiré par les doux et cruels souvenirs.

Wanda, comme ramassée sur elle-même, le visage crispé, les yeux à demi clos, écoutait.

Et soudain, elle releva la tête. Son regard avait pris une expression hallucinée. Elle s'avança vers le piano, avec une démarche d'automate. Elle s'assit sur le tabouret. Alain retenait son souffle. Son cœur battait avec une telle violence qu'il se sentait près de suffoquer.

La jeune femme semblait agir dans un rêve. Comme d'eux-mêmes, ses doigts se posèrent sur le clavier. Ils parurent chercher, hésiter...

Et, d'abord incertains, timides, puis plus assurés, des accords naquirent sous ses mains, vinrent doubler ceux qui descendaient du haut-parleur.

Visiblement, Wanda ne se rendait pas compte de ses actes, elle ne s'apercevait pas qu'elle jouait. Les notes venaient, pour ainsi dire, toutes seules, se succédaient, tendres, joyeuses. Et en même temps qu'elles, encore inconscientes, encore floues, défilaient dans l'esprit de la jeune femme des visions de travail, des sensations vagues d'un désir ardent de se rappeler un air aimé entre tous... de l'écrire, de le jouer.

De le jouer pour...

Et tout à coup, ce fut en elle comme une flamme brûlante, qui projetait sur tout une lueur fulgurante. Elle voulait jouer l'air pour « lui », pour celui qu'elle aimait ! Et... elle le jouait ! Elle le jouait !

Elle poussa un cri de délivrance, à la fois terrible et merveilleux. Elle se dressa toute droite, les yeux agrandis, la poitrine haletante.

– Alain... Alain...

Alain s'élança, à demi fou, les bras tendus. Mais avant qu'il ait eu le temps de la saisir, elle avait glissé évanouie sur le plancher.

D'un bond, le jeune homme tomba à genoux auprès d'elle. Épouvanté, il mit la main sur le cœur de Wanda. Le cœur battait faiblement. Elle respirait.

Il la releva et, dans ses bras, la transporta sur le lit de cette chambre où tout semblait prêt pour une fête amoureuse. Puis il appela au secours, alerta la maison entière. Il était à la fois terrorisé et plein d'espoir, mais il n'osait pas encore croire au bonheur.



M<sup>me</sup> de Serdan accourut et toute la domesticité. Justin, le chauffeur, qui avait connu Wanda toute jeune, croyant à une catastrophe, pleurait comme un enfant.

Tous entourèrent le lit de la jeune femme.

Lentement, dans un dramatique silence, les paupières de Wanda se soulevèrent. Lentement, son regard fit le tour de tous ceux qui se trouvaient là. Et il s'arrêta enfin sur Alain.

Et dans ce regard brillait une tendresse passionnée, une joie profonde et infinie. C'était le regard de la Wanda d'autrefois.

M<sup>me</sup> de Serdan sentit que, maintenant, Alain et sa femme avaient surtout besoin de solitude. Elle sortit sans bruit et les serviteurs la suivirent. La porte se referma derrière eux.

– Alain... mon amour... mon amour ! murmura Wanda.

Elle lui tendit les bras. Un sourire extasié éclairait son visage pâli. Il la serra contre son cœur.

Il savait que sa femme avait enfin retrouvé son

âme. Le cauchemar avait pris fin.

– « Mon » air... dit-elle tout bas, tout contre ses lèvres. Notre chant d'amour... Vois-tu, il était resté dans mon cœur. Te souviens-tu ? Je te l'ai dit, un jour : le cœur a bonne mémoire... Et je sais maintenant que je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Et tandis qu'il l'embrassait avec ferveur, Alain songeait que le pont était jeté et solidement établi entre le lointain passé de leur amour et le radieux avenir de leur bonheur.



Cet ouvrage est le 382<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.